

Débauchées précoces

Alphonse Momas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome 1 · Chapitre 1

Dans la salle de départ de la gare, à Dijon, les voyageurs, prenant leur ticket pour le train de Paris, remarquaient un homme d'une cinquantaine d'années, qui allait et venait, avec au bras une fillette, fort jolie et fort élégante, de taille déjà assez élancée, pour qu'on s'étonnât des jupes courtes qu'elle portait encore.

Quelques personnes les connaissaient, car on les saluait fréquemment, et l'on finit par savoir que c'était l'oncle et la nièce, l'oncle, monsieur Paul Pleindinjust, président de tribunal, la nièce, mademoiselle Agathe Luneterre, âgée de quatorze ans, orpheline de père et mère, dont il était le tuteur.

Le tuteur accompagnait sa pupille à la gare pour la confier à un ami, qui acceptait de la ramener à un pensionnat, et cet ami n'apparaissait pas.

Une affaire importante obligeait le magistrat à s'en remettre à autrui d'un soin qu'il avait toujours rempli lui-même, et il éprouvait un vif chagrin à cette séparation avec une enfant qu'il aimait exagérément, et que la crainte des malins propos contraignait seule à faire instruire loin de lui.

Paul Pleindinjust était veuf, et une fillette aux yeux éveillés, à l'allure hardie, s'épanouissant sous son toit, dans la maison solitaire qu'il occupait à Saint-Abime, lieu de son siège judiciaire, n'eût pas manqué d'attirer l'attention sur sa sévère personne.

On dit qu'il n'y a de pires vertueux que les plus austères fripouilles, cet homme prêtait au dicton.

Sa nièce au bras, il la laissait se presser câlinement contre son épaule, il abaissait de temps en temps un regard aigu sur les yeux qu'elle levait, et on devinait qu'à l'émotion de l'oncle pouvait bien s'en joindre une plus intime, se rattachant à des rapports plus ou moins avouables avec la fillette.

Et leur étrange attitude éveillait aussitôt les curiosités !

Enfin, l'ami attendu arriva, et on l'accueillit avec la politesse cérémonieuse qui convient à des gens bien appris.

Célestin de Kulaudan, rentier et voyageur infatigable, domicilié à Paris, était cet ami. Possesseur de quelques biens dans les environs de Dijon, il réintégrait ses pénates, le jour même où, après ses vacances, Agathe devait repartir pour rentrer à son pensionnat ; il accepta sans difficulté la mission de la ramener, lorsque monsieur Pleindinjust, avec lequel il entretenait des relations, déjà anciennes, l'en sollicita.

Les billets pris, les bagages enregistrés, on passa sur le quai du départ : la nièce devenant plus affectueusement tendre pour son oncle, celui-ci eut sur le visage toutes les teintes des émotions violentes. Célestin, qui avait retenu un coupé, arrangea les petits objets de sa compagne de route et échangea quelques derniers mots avec le président ; le signal de monter dans les wagons fut donné, Agathe se jeta au cou de son oncle, et, non sans étonnement, Célestin, qui s'était penché à la portière ouverte pour lui tendre la main lorsqu'elle grimperait les marches, vit que ce baiser s'égarait jusqu'à réunir la bouche de l'homme mûr à celle de l'enfant.

— Tu me renvoies à Paris pour la dernière fois, oncle chéri, dit Agathe, tu me feras élever près de toi.

— Oui, pour la dernière fois.

Elle s'installa dans le compartiment ; la portière refermée par l'employé, elle sortit le buste au dehors de la vitre, l'oncle se tenait sur le marchepied, murmurant :

— Sois sage, ma mignonne, travaille bien, et je te garderai, je te le promets.

— Tu me l'avais déjà promis l'an dernier.

— Tu étais encore trop enfant, ma chérie, pour t'occuper de bien des détails domestiques, dont tu auras la charge.

Le sifflement de la locomotive ébranla la voûte.

— Adieu, au revoir.

— À bientôt.

Le train roulait. Célestin avait échangé un rapide salut avec l'oncle ; la nièce envoyait des signes avec la main ; la vitesse s'accentuait ; elle cessa les signes, sans quitter la portière, les yeux fixés sur les maisons qui fuyaient. Célestin l'étudia.

Tome 1 · Chapitre 2

Debout près de la portière, elle demeurait, les yeux vagues maintenant, errant vers l'horizon ; elle ne s'apercevait pas de l'examen dont elle était l'objet ; le premier tunnel qui surgit la rejeta en ar-

rière, l'arrachant aux pensées qui l'obsédaient. Célestin ferma la vitre pour empêcher la fumée de pénétrer et lui dit :

— Vous avez eu peur, Mademoiselle ?

— Non, j'ai été surprise.

Elle s'assit dans le coin qu'il lui abandonnait et se secoua la chevelure, le visage redevenu calme et souriant. Il reprit :

— Vous éprouvez du chagrin à retourner à la pension ?

— De quitter mon oncle surtout, il est si bon pour moi.

— Il vous témoigne une sincère affection.

— Oh oui, dit-elle avec un hochement de tête, il m'aime bien.

Elle se redressa pour regarder la campagne, le tunnel franchi, reportant de temps en temps les yeux sur son compagnon, qui avait déplié un journal.

Un nouveau tunnel la rassit et elle dit :

— Vous lisiez votre journal ?

— J'y jetais un coup d'œil.

— Les champs ne vous intéressent pas ?

— Oh ! j'en ai tant vu !

— Vous avez voyagé partout, à ce que m'a conté mon oncle ; vous devriez me dire des histoires.

Elle s'était rapprochée, tout contre lui, avec des yeux non timides. Il eut un frémissement en se rappelant le baiser surpris

entre l'oncle et la nièce et répondit :

— Volontiers, Mademoiselle, tout à l'heure, quand nous en aurons fini avec les tunnels ! Je chercherai un point de comparaison entre les paysages que j'ai entrevus et la campagne que nous traversons, et je tâcherai de vous amuser.

— Oui, c'est cela, de m'amuser !

— Vous n'êtes plus triste !

— Oh, je ne le reste jamais longtemps.

Elle se leva, posa son chapeau sur le filet, et, debout, ramassant les jupes comme une petite femme, dont elle était bien comme un joli bouton de rose s'entr'ouvrant, elle ne s'occupa pas si elle le frôlait et l'embarrassait de ses frôlements.

Le dernier tunnel, surgissant brusquement, la fit trébucher par un mouvement de surprise effarée, et elle se laissa choir sur les genoux de Célestin, en disant :

— Que c'est bête, je n'y pensais plus, je croyais qu'il n'y en avait plus et j'ai eu peur.

Elle voulait se relever, Célestin la retint, elle n'insista pas et ajouta :

— Y en a-t-il encore beaucoup ?

— Nous sommes sous le dernier.

Que se passait-il dans l'esprit de Célestin ? Il n'aurait pas pu l'expliquer. Ce baiser, saisi entre l'oncle et la nièce, lui soufflait dans le sang des ardeurs incompréhensibles ; et cette enfant, assise sur ses genoux, excitait ses appétits sensuels : il bandait, il

bandait, se demandant s'il n'allait pas se précipiter sur elle et assouvir la fougue furieuse qui s'emparait de son être.

Il en était le maître ! Nul n'interviendrait. Il n'existait pas encore entre les compartiments les hublots protecteurs qui imposent la sagesse aux amateurs de luxure sur les rails.

Un de ses bras avait glissé à la taille d'Agathe, elle lui sourit, et soudain, lui pinçant le menton, en gamine, elle s'écria :

— Vous avez des yeux qui regardent comme ceux de mon oncle.

Cette exclamation le rappela au sang-froid, il la tint moins serrée et répondit :

— Je n'ai pas cependant les mêmes yeux que votre oncle.

— Les mêmes, non ! Les vôtres sont noirs et les siens bleus ; mais ils ont la même expression, c'est drôle.

Elle posa la main sur celle avec laquelle il l'enlaçait, il dit :

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Ah, je ne sais pas ! Ce n'est pas à moi à expliquer !

Elle remuait la tête en personne de bon sens, qui entend être comprise, il reprit :

— Et si je vous embrassais, ma petite amie, m'expliqueriez-vous ce que vous trouvez de drôle dans mes yeux !

— Embrassez, pour voir.

Elle se pencha sur sa poitrine ; il l'embrassa sur le front : elle ne bougea pas ; il descendit le baiser sur le nez : elle ferma les

yeux ; ses lèvres arrivèrent aux siennes : elle souleva les paupières et dit :

— Oh, vous pensez comme mon oncle !

Elle quitta ses genoux, il ne s'y opposa pas. Il sentait le rouge qui le brûlait aux oreilles, il commençait à s'effrayer de l'aventure qu'il prévoyait.

Elle était revenue à la portière : la campagne se déroulait dans ses coteaux bourguignons ; elle tourna légèrement la tête et lui dit :

— Il n'y a plus de tunnels ; vous ne comparez pas la campagne à celles que vous avez vues ; et les histoires que vous m'avez promises ?

Il se rapprocha du coin, ses jambes entourant les siennes, il répondit :

— Votre oncle vous conte-t-il des histoires ?

Elle eut un rire qui la secoua, et elle appuya la tête sur le rebord de la portière, développant ainsi la rotondité de ses hanches ; s'écria :

— Oh, des histoires ! Il passe son temps à m'en conter !

Célestin voyait trouble. L'enfant le provoquait. Il n'y avait pas à douter. Agathe demeurait immobile dans sa courbe penchée. Une dernière timidité le fit se reculer et dire :

— Eh bien, sitôt que j'aurai parcouru mon journal, je commencerai mes récits.

Elle releva la tête, avec une petite moue, et répliqua :

— Lisez, Monsieur, puisque votre journal vous amuse plus que ma conversation ! Je vais dormir, et je ne veux plus de vos histoires.

Elle s'installa dans le coin en personne digne et sage, les bras croisés, les yeux fermés.

C'était la femme dans toute sa coquetterie instinctive, dans toute sa science d'attirances sensuelles, qui s'offrait, sous les traits de cette fillette de quatorze ans, étalant, grâce à la position adossée qui ramenait les jupes courtes à hauteur des genoux, tout un bas de jambe, déjà correct dans sa structure.

Célestin se baissa sur un coude, envoya une main aux mollets et murmura :

— Oh, les jolis bas que vous avez, Mademoiselle.

Les yeux se rouvrirent, elle répondit :

— Et votre journal ?

Il paraissait absorbé dans l'étude du bas de la jupe, qu'il tenait du bout des doigts ; et peu à peu, il se coucha, la tête sur ses genoux.

Elle la lui prit des deux mains, l'appuya sur ses jambes et dit en riant :

— Voulez-vous faire nono et être mon petit bébé ?

Faire nono ! Sa tête aspirait les jeunes chairs de la fillette à travers l'étoffe ; une même chaleur les envahissait, il dit :

— Vous jouez au bébé avec votre oncle ?

— Quelquefois.

Sa tête s'était soulevée pour venir s'appuyer à la poitrine d'Agathe : elle la laissait approcher, sans s'alarmer ; elle se trouvait aguerrie ; elle sentit la tête près de ses épaules, près de la sienne ; elle lui tapota les joues avec les mains ; elle écarta les cuisses tout naturellement, quand les doigts de Célestin lui ayant ouvert le pantalon, touchèrent sa chair, et elle referma les yeux, quand tout doucement, ils lui chatouillèrent le bouton.

Le vertige dominait cet homme de quarante ans, jusqu'alors maître de ses passions ; il avait toujours aimé la femme, et les occasions de satisfaire ses goûts ne lui manquèrent pas : il avait voyagé les cinq parties du monde, usant des plaisirs en homme dont la bourse permettait toutes les folies ; il pouvait presque se considérer comme un blasé, et une gamine, une débauchée précoce infusait dans ses veines une effervescence inconnue.

Il tenait la main collée entre ses cuisses, se fermant à peine ; il donnait à l'enfant une sensation de doux émoi qui rejaillissait en lui et l'excitait à des luxures, non encore jamais caressées ; quelques poils follets attiraient ses doigts au ventre. Il devinait qu'il vivait une minute inoubliable où la destinée, s'arrêtant dans son évolution, livre l'être à des extases qui effacent tout ce qui fut auparavant.

Il buvait cet abandon de la fillette, comme on boit un verre d'excellent vin, agissant sur l'estomac et sur l'esprit par une chaleur pénétrante qui porte à trouver tout bien, tout beau.

Agathe, pour le faciliter dans son entreprise, avait posé un pied sur la banquette, et lui avait passé un bras autour du cou, le tenant ainsi mieux contre elle ; et l'éternité leur semblait

conquise dans cette muette et voluptueuse caresse de la main masculine au joyau féminin aspirant à sortir des limbes.

Une brusque impulsion lui fit pincer la chair qu'il pelotait. Agathe serra les jambes d'abord, puis les lança en avant, et avant qu'il ne l'en eût empêchée, elle se retrouva droite, disant :

— Oh, le méchant !

Le sang bourdonnait à ses tempes ; il faillit bondir sur la fillette et la violer ; le bruit de la portière voisine qu'on refermait lui rendit sa raison.

— Qu'est-ce, interrogea-t-il ?

Agathe avait regardé au dehors après son exclamation et avait vu, elle répondit :

— C'est un employé.

En effet, leur portière s'ouvrait quelques instants après, et un inspecteur contrôlait les billets, sans rien remarquer de suspect chez cette fillette debout, en contemplation devant le paysage ; chez ce Monsieur, les yeux sur son journal.

De nouveau la solitude entourait les deux voyageurs.

Elle s'était assise à l'autre coin, et, enfant pour le moment, elle s'amusait à peler une orange, faisant des grimaces en dessous à Célestin.

— Vous avez faim, demanda-t-il ?

— Quelle bêtise ! Parce que je pelle une orange ? Non, monsieur, je suis gourmande et j'aime ce fruit.

— Gourmande de fruit !

Il déposa son journal et la rejoignit, pour la regarder de plus près, sans la déranger dans son importante occupation.

Elle avait le visage et l'attitude d'une femme arrêtée dans sa croissance ; mais les détails de la physionomie révélaient l'enfant, l'enfant qui n'est plus innocente et qui s'étudie à encourager le vice.

Les lèvres dessinaient des plis de moquerie et de câlinerie, qui se succédaient rapidement, les narines se dilataient comme à l'approche d'un désir sûr d'atteindre sa satisfaction ; et les yeux, oh les yeux, ils jouaient sous les cils avec les paupières et faisaient un poème de toute la tête.

Des instincts de brutalité harcelaient Célestin, il se sentait enveloppé d'un fluide extraordinaire qui le soudait à ce corps d'enfant !

Il avait cru aimer d'amour à son adolescence, il s'était battu pour celle qu'il aimait, elle était morte peu après, il avait estimé la blessure inguérissable, il avait surmonté cette sentimentalité du début dans toutes sortes d'aventures, il en riait à cette heure, et voilà qu'il suivait avec impatience ces petits doigts qui séparaient les tranches de l'orange, se demandant s'il allait les baiser ou les mordre, ou simplement les guider avec bestialité dans son pantalon.

On aurait dit qu'elle pressentait ce qui s'accomplissait dans son âme : elle souriait, gaminait de la tête, essuyait d'un coup de lèvre une goutte de jus qui tombait sur ses doigts, et elle lui dit soudain, tendant la main :

— Êtes-vous gourmand ? À vous de lécher cette petite goutte.

Il prit la main, la lécha, et elle lui introduisit dans la bouche une tranche.

— Mangez, Monsieur, s'écria-t-elle.

Elle retira la main, et d'un mouvement fou, brusque, il se déboutonna la culotte.

Il demeura indécis devant la tranquillité avec laquelle elle continua à absorber ses tranches d'orange, sans paraître apercevoir ce qu'il venait de faire, ni le blanc de la chemise qui se montrait à l'entrebâillement du pantalon.

— Oh oui, vous aimez bien les oranges, dit-il avec un peu d'humeur !

— Et vous ? Je vous en ai offert une tranche, si vous en voulez d'autres, demandez et dépêchez-vous.

Elle en suçait deux à la fois, savourant avec délices le jus sucré qui descendait dans son gosier.

La brutalité courait dans son sang : il ouvrit en plein son pantalon, releva la chemise jusqu'à la ceinture, exhibant son ventre poilu, et sa queue, d'une longueur moyenne, très pointue à l'extrémité et très droite.

— Et ce fruit-là, l'aimez-vous dit-il, en la saisissant à la taille et l'obligeant à regarder.

D'un mouvement sec et nerveux, plus fort qu'il ne l'eût supposé chez une fillette de son âge, elle se dégagea, lui tourna le dos et murmura :

— Oh, Monsieur, et si l'employé revenait.

Il en ressentit l'effroi, et il se rajusta tout sot, tout penaud. Elle tourna la tête par dessus l'épaule, une tranche d'orange encore sur la bouche, et fit signe qu'elle approuvait cette sagesse.

Il se leva pour se secouer les membres et à l'autre portière regarda la campagne, en aspira l'air pur, essaya de se reprendre, comprit que sa folie ne cesserait que devant un acte quelconque de satisfaction, se rassit, voulut se replonger dans la lecture de son journal. Elle avait fini son orange, s'était essuyé les doigts et, debout plaqua une main sur la gazette.

— Mademoiselle, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il rejeta le journal sur la banquette, il saisit la fillette par la taille, elle se tordit comme un serpent, se baissant, se haussant, disant :

— Racontez-moi des histoires, monsieur, et dites-moi quel est votre prénom.

— Célestin. Quel est le vôtre ?

— Agathe.

— Gentil petit nom.

— Et il y a longtemps que vous connaissez mon oncle ?

— Assez longtemps. Ne luttez pas ainsi, petite folle, asseyez-vous sur mes genoux et causons.

— Non. Je veux m'asseoir à votre côté et je ne veux pas que vous me teniez.

— Ah, quelle nature !

Il la laissa ; elle donna un coup à ses jupes comme pour enlever les faux plis et lui tira la langue.

— Nous sommes fâchés ? reprit-il.

— Oui, brouillés. Vous n'êtes pas gentil !

— Que faut-il faire pour être gentil ?

— Être bien aimable.

— Et qu'appelez-vous être aimable ?

— Ne pas trop remuer et me raconter des histoires.

— Fi, de la vilaine camarade, qui commence à jouer, et qui, ensuite, ne veut plus jouer !

— Je veux bien jouer, mais je ne veux pas que vous me fassiez mal.

— Je vous ai fait mal ?

— Vous m'avez pincée.

— Ah !

— Et puis aussi vous ne faites pas attention si on vient ou si on ne vient pas.

— On est venu, on ne viendra plus.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

Elle s'était installée près de lui et lui abandonnait la main qu'il caressait dans la sienne, et doucement elle obéit à son impulsion qui l'attirait contre son épaule ; elle ne retira pas la main quand il la posa sur sa culotte, près des boutons, qu'il défit de nouveau, et elle la glissa sous la chemise sans qu'il eût besoin de la relever comme tantôt, et d'elle-même elle prit la queue qu'elle pressa quelques secondes dans sa paume.

La tête à demi penchée pour voir le membre viril, elle lui présentait ses cheveux d'un blond fauve, et il les embrassa.

Ce baiser, elle le rendit par une tendre pression de main sur la queue, puis lui souleva la chemise comme il l'avait fait tantôt et appuya le visage sur son ventre, lui laissant ainsi supposer qu'elle allait le sucer.

Elle n'en fit rien. Elle ne bougeait pas plus qu'il n'avait bougé lorsqu'il se trouvait penché sur sa poitrine. Sa main ne lâchait pas la queue, et ses yeux l'étudiaient, fouillant l'homme dans sa masculinité.

Il respectait son immobilité, pour ne pas l'effaroucher, comprenant que c'était encore le meilleur moyen d'en obtenir ce qu'il voudrait, et l'impression infinie de béatitude qu'il éprouva en la chatouillant pour la première fois, il la ressentit de nouveau, emporté par une félicité d'attente qui dépassait de beaucoup les âcres délices de la possession.

Yavait-il une jouissance cérébrale ? Qu'était cette jouissance ?

Ah, les fous, qui se figurent avoir tout aspiré d'une femme après l'acte de possession ! Ils en dédaignent les plus délicats plaisirs ; ceux où les sexes en contact se tâtent au moral comme

au physique, pour se pénétrer de leurs dissemblances, et de ce qu'elles comportent de mystérieux et de subjuguant.

L'homme désire la femme ! Il tourne autour d'elle, prêt à en accepter les caprices les plus idiots, et il devient le jouet de la femme, parce qu'il espère dans la domination de l'acte possessif pour la réduire. L'homme a glacé les effluves féminines qui ne s'échauffent plus que pour le serpent, et il ignore le plus petit mot de la volupté.

Cependant quand il désire, un baiser, une hardiesse, le moindre pelotage, lui apparaissent mets divins ; il ne sait pas intéresser la femme au plaisir qu'elle procure et il la fatigue de phrases creuses, inutiles. Il la possède, il ne parle plus.

Dans ce jeune corps féminin, contre lequel il se heurtait, Célestin, rompant avec ses habitudes, se laissait guider par ses impressions et, à son profond étonnement, il jouissait d'esprit plus que de corps, non pas que celui-ci ne participât pas à la fête, loin de là, mais parce qu'il demeurait dans son rôle d'affirmation vécue d'un désir courant à la satisfaction matérielle.

La tête de la fillette, plaquée sur le ventre de l'homme, s'incrustait à travers les muscles dans l'organisme entier du mâle, et cet organisme se concentrant dans la queue, celle-ci, en pleine érection, s'extasiait sous la main qui la tenait, semblant lire dans les yeux qui la contemplaient, l'ardeur de la femme, et tressaillait à la communion intellectuelle qui s'opérait entre ces deux êtres.

Peu à peu la tête d'Agathe se rapprocha, et elle déposa un baiser sur l'extrémité de la queue : l'étincelle électrique les secoua l'un et l'autre, elle se souleva pour lui passer les bras autour du cou et l'embrasser, il l'attira, elle se rendit à sa pression et se

trouva à cheval sur ses genoux, ayant entre les cuisses la queue toute chaude et toute vibrante.

Qu'allait-il se produire ? Déjà il la ployait, déjà les jeunes cuisses pressées contre le gland de la queue en subissaient l'impérieux vouloir, le conin ne refusait pas l'attaque qui le menaçait. Célestin se déroba à la folie qui paralysait ses facultés, il la releva de ses genoux et dit :

— Veillons à ce que rien ne nous trahisse, quitte ton pantalon, ma petite.

Un peu lourde, elle s'empressa d'obéir sans plus de fausses manières.

Le pantalon ôté, fille de nature précautionneuse, elle le plia, le roula et l'enferma dans un sac.

Cette simple action apporta un calme relatif, et, sous prétexte de surveiller si le contrôleur ne revenait pas, il se reculotta, vint examiner par la portière.

Elle s'approcha par derrière, lui prit la main, la baisa et dit :

— Nous sommes comme de vieux amis, tu m'as tutoyée et je te tutoie.

Voulant s'amuser, il se retourna, s'agenouilla, et l'enlaçant, répondit :

— Tu es jolie comme une des plus belles fleurs de la création, ma chère petite Agathe, il convient que je te déclare mon amour.

— Ne te moque pas de moi, mon grand Célestin, je ne suis pas une bête, tu es content de me tripoter et moi aussi de te le faire.

Àgenoux, il avait fourré les mains sous les jupes et lui pelotait les fesses.

— Ah, Mademoiselle ! s'exclama-t-il, vous êtes bien rondelette là-dessous.

— Rondelette ! Oh oui, mon oncle adore mon cucu.

— Vraiment, vraiment ! Et comment en est-il arrivé à le voir, ton oncle ?

— Tu es trop curieux ! Tu fais comme lui, je te l'accorde, tu n'as pas à te plaindre.

— Oh, la petite cochonne qui sait jouer du cucu quand on l'embrasse !

Elle se mit à rire et répondit :

— On n'a pas besoin d'être embrassée pour le bouger. Puis, les filles entre elles s'instruisent.

— Tu t'instruis avec tes camarades ?

— Avec mes camarades, non ; avec une amie, oui.

Elle poussa un soupir.

— Tu penses à cette amie ?

— Hélas, elle est bien malheureuse.

Comme si l'évocation de l'amie avait jeté un froid, elle retira son cul des lèvres de Célestin et se rassit. Il l'imita et demanda :

— Pourquoi est-elle malheureuse. ?

— C'est toute une histoire, et c'est moi, qui alors en raconterai une ! Tu m'as fait parler d'elle, tant pis, causons-en. Tu as ravivé mon chagrin sans le vouloir, tu me consoleras.

— Un chagrin, mignonne, nous voici redevenus sérieux, quelle est ton amie ?

— La plus jolie fille de Paris, et le sort n'est pas juste pour elle. Nous nous sommes toujours aimées à la pension ; elle est mon aînée de six mois, s'appelle Rita Merrydoine. Son père et sa mère sont partis pour l'Australie, ils y sont morts. Nous sommes toutes les deux des orphelines, mais elle n'a plus un seul parent. Son père et sa mère sont morts sans rien lui laisser : on avait payé sa pension jusqu'aux vacances de cette année, on la gardait. Cependant, si rien ne survient pour elle d'ici au Jour de l'An, on s'en remettra à l'administration pour décider de ce qu'on en fera.

Des larmes perlèrent à ses yeux.

— C'est épouvantable ce que tu m'apprends-là ! s'écria Célestin.

— N'est-ce pas ? J'en ai parlé à mon oncle. Lui, il a peur, il dit qu'il a déjà bien assez d'une fillette comme pupille. Il paierait bien la pension, mais il prétend que ça aboutirait à semer de l'ingratitude et il m'a conseillé de choisir une autre amie.

— Il ne veut pas payer la pension ?

— À aucun prix ; il assure qu'ensuite, plus tard, ça prêterait à de mauvais propos.

— Quels mauvais propos ?

— On devinerait que nous sommes comme amant et maîtresse, il se perdrait et il me perdrait.

— Et depuis quand êtes-vous ainsi ?

— Tu me garderas le secret ? D'abord nous le sommes un peu tous les deux à présent. Voilà : c'est l'an dernier, aux vacances. Une nuit j'avais été malade et il m'avait veillée. Le lendemain, il assista à mon coucher, afin de se rendre compte si mon indisposition était bien passée, et sans y attacher d'importance, je changeai de chemise devant lui, riant toute nue. Il me prit le cucu dans ses deux mains, dit que j'avais l'air d'une petite femme. Ça me fit plaisir et je m'amusai beaucoup parce qu'il me regarda de tous les côtés, puis parce qu'il m'embrassa, je compris bien vite qu'il cherchait les cochonneries, je fus toute heureuse de la chose. Ce soir-là, il se contenta de me caresser, le reste vint ensuite tout naturellement.

La pensée des voluptés enseignées par son oncle, avait chassé de son esprit l'image de son amie ; attirée par Célestin, elle se réinstalla sur ses genoux.

— Petite femme, petite femme, dit-il, tu es une vraie petite femme.

— Tu as raison, amusons-nous, ça dissipera les idées tristes.

Il cherchait ses lèvres, elle les tendit, une longue caresse les secoua jusqu'à la moelle des os, les colla l'un à l'autre.

— Dis, comment veux-tu t'amuser ? murmura-t-elle.

— Eh, de toutes les manières.

Elle rit, les lèvres sur sa bouche et répliqua :

— Moi aussi.

— Ton oncle, comment s'amuse-t-il ?

— Il me met toute nue sur ses genoux, et lui est aussi tout déshabillé ; nous ne pouvons pas faire ça en chemin de fer.

— Replace-toi comme tout à l'heure.

— À cheval ?

— Oui.

Elle y fut promptement et sentit de suite la queue de Célestin qui la chatouillait aux cuisses. Elle se pressa tout contre sa poitrine, la queue glissa jusqu'à la raie de son cul, mais l'exaltation de Célestin était telle cette fois, qu'il la tint serrée dans ses bras, s'agitant au-dessous pour se masturber par le frottement de ses chairs.

Elle avait sans doute l'expérience de la chose, elle exécuta elle-même la manœuvre, et tout d'un coup, l'éjaculation se produisit, l'éclaboussant jusqu'au nombril.

En femme, qui en connaît la valeur, elle la laissa se terminer, la tête cachée sur les épaules de Célestin, ne remuant plus pour ne pas le gêner ; quand il eut achevé de jouir, elle releva les yeux humides de plaisir, et dit :

— Oh, le fusil est parti, donne-moi ton mouchoir pour m'essuyer.

— Dans un instant.

— Attends que je remonte ma chemise, tu m'as mouillée bien haut.

Il ne la contraria pas dans cette précaution ; pendant quelques secondes il savoura son étrange bonheur. Puis, il lui passa son mouchoir, elle se dressa, il la vit se nettoyer avec une habileté consommée, effaçant les moindres taches de sperme qui pourraient la compromettre. Ainsi séchée, elle ouvrit un sac de voyage, en sortit un flacon de Lubin, en versa plusieurs gouttes sur le mouchoir, et s'en imbiba les chairs.

Toute gaie ensuite, elle le rendit, en disant :

— Tu auras un souvenir de moi.

La femme s'affirmait dans la connaissance de son individualité chez cette fillette.

Elle reboutonna le pantalon de Célestin et ajouta :

— J'aurais cru que ce serait plus long !

— Ce n'est pas fini, s'écria-t-il.

— Je sais bien que si.

— Tu le verras ! Tu voudras bien encore !

— Encore ! Bien vrai ?

— Oui, après la station.

— Moi, je ne demande pas mieux.

Tome 1 · Chapitre 3

Le temps ne suspendait pas sa marche, le train avançait au milieu de ces séduisants exercices.

Àcette époque, on s'arrêtait à Tonnerre assez longuement pour le repas ; on arrivait à cette station.

Célestin et sa petite amie descendirent de leur compartiment, en personnes graves, et se dirigèrent vers le buffet. On prit place à table, on mangea.

Le quadragénaire admira la parfaite aisance de la fillette, qui bien équilibrée sous le rapport du rôle de son sexe, afficha la plus incontestable candeur du monde. Elle sut observer le maintien qui convenait à son âge, répondre avec discrétion aux quelques lambeaux de phrases de son compagnon.

Ils se retrouvèrent dans leur coupé, et sitôt le train en route, elle s'assit sur ses genoux, s'appuya sur son épaule, les yeux implorant, murmura :

— Il m'est venu une idée !

— Laquelle, mignonne ?

— Tu es maintenant mon amant, par conséquent je puis te parler sans crainte.

— Je te le recommande, ma charmante.

— Sais-tu ce que tu devrais faire ?

— Apprends-le moi vite.

— Retirer Rita de pension et la prendre avec toi.

— Hein !

— Juge comme ça arrangerait les choses ! Tu voudras recommencer ce que nous avons fait : si tu as Rita avec toi, tu pourras me prendre les jours de sortie, et tu devines ! ! !

— Et Rita, qu'est-ce qu'elle fera ?

— Bêbête, vous vous amuserez ensemble, et quand j'y serai, nous nous amuserons tous les trois.

Il resta sans trouver un mot devant cette assurance.

— Tu la retireras, dis, reprit-elle ?

— À quel titre ?

— On ne veut pas la garder à la pension, n'est-ce pas ? Tu diras que tu es un de ses parents : au besoin, j'écrirai à mon oncle qui l'assurera, et tu l'emmèneras.

— Mais, ça ne se passe pas ainsi ?

— Je t'assure que si. Je commencerai par prévenir ces dames et Rita : tu leur conteras que tu arrives d'Amérique, que tu es son cousin. Le père et la mère te l'ont confié en mourant.

— Que faisaient-ils ?

— Le père s'occupait d'agriculture, la mère de rien, elle était toujours malade.

— L'enfant est peut-être maladive ?

— Rita ! Elle est superbe ! Tu l'aimeras, j'en suis sûre.

— Tu es folle.

— Je le suis, d'elle.

Connaissait-elle déjà l'argument irrésistible, elle se replaça à cheval sur ses genoux, tendit les lèvres qu'il ne refusa pas.

— Aventure qui peut devenir dangereuse, murmura-t-il.

— Comment dangereuse ! Rita prévenue, et qui ne demandera pas mieux que de quitter la pension, te sautera au cou comme à un vrai parent, dès qu'elle te verra, personne ne doutera de vos liens de famille.

— Qu'en ferai-je ? Je vis seul, et je voyage beaucoup.

— Vous vivrez à deux, vous voyagerez ensemble. Puis, tu la marieras, si elle t'embête. Quel homme, d'hésiter à prendre une jolie petite fille !

Elle le câlinait, le baisotait, sentant que, comme il l'avait dit, la partie, loin d'être terminée, commençait à peine.

— Tu as le diable dans les veines, dit-il, mais il y a une difficulté à ton beau plan.

— Laquelle ?

— Je dois te remettre en gare à la personne envoyée du pensionnat, pour te recevoir.

— Il n'y aura personne à la gare.

— Allons donc.

— J'ai gardé la lettre de mon oncle, prévenant ces dames de mon retour ; j'en ai mis une autre à la place, l'enveloppe et le pa-

pier en blanc.

— Dans quelle intention ?

— Parce que… parce que, je savais que tu me raccompagnais et que j'étais décidée… à tout, pour te parler de mon amie.

— Tu ne m'en as causé que par occasion.

— Le penses-tu ! Oh que…

— Oh que ?

— Si tu le veux, je resterai toute la nuit avec toi.

— Tu dis !

— Oui, oui : demain, tu me mettrais en voiture pour me renvoyer à la pension, et je conterai que nous sommes arrivés ce matin, que tu n'as pas eu le temps de me ramener.

— Et si ton oncle l'apprend ?

— Mon oncle ! Il n'a qu'à m'obéir.

Le ton était très ferme, Célestin observa :

— Cela ne l'a pas empêché de te refuser ce que tu lui demandais pour ton amie.

— Il avait quelque raison au fond. Elle l'enveloppait de ses cajoleries, lui tirait la moustache, l'embrassait, se balançait même sur ses genoux, s'amusait même à lui serrer les jambes entre ses cuisses ; et toute son ardeur le ressaisissait, le troublant dans son jugement, lui dévoilant des lubricités inappréciables avec de telles fillettes.

Elle était femme et elle était enfant, elle jouissait d'un attrait de fruit défendu qui le bouleversait, il lui envoya la main au cul sous les jupes, elle lui appliqua un gros baiser sur les lèvres, en disant :

— Ah, tu y retournes ! Dis, tu me garderas toute la nuit : nous nous mettrons nus, comme je fais avec mon oncle, tu m'assoieras sur tes genoux, tu me gâteras bien, tu verras comme c'est bon.

— Te garder, te garder ! Nous commettrions une grosse sottise.

— De quoi as-tu peur ? Je prends tout sur moi ; tu retireras mon ami, dis ?

Elle pressait les fesses sous la main qui les manipulaient, elle arrangeait sa robe et ses jupes pour qu'elles n'entravassent pas le pelotage, elle posait ses genoux sur la banquette, par dessus ses jambes, pour encore mieux le faciliter, elle se soulevait pour qu'il la carressât sur tous ses charmes ; il suspendit son jeu pour répondre :

— Voyons, réfléchissons à cette détermination, et causons.

Elle quitta de suite ses genoux, s'assit près de lui, et répliqua :

— Tu veux ou tu ne veux pas.

— Premier point, je te garde cette nuit, mauvais sujet de fille ; je te conduirai dans un hôtel, il n'est pas nécessaire que ma domestique te connaisse avant l'heure.

— À l'hôtel ! Je ne demande pas mieux, ça me paraîtra drôle, comme si j'étais tout à fait libre.

— Tout à fait libre ! Quand tu le seras, je plains ton mari.

— Je ne me marierai pas.

— Pourquoi ça ?

— Je veux être cocotte.

Il demeura encore une fois abasourdi et s'exclama :

— Cocotte ! Sais-tu seulement ce que c'est ?

— Certainement, c'est s'amuser à sa fantaisie avec les hommes.

— Qui t'enseigne cette morale ?

— Personne. On se doute de bien des choses : à la pension, il y a la fille d'une de ces femmes, elle a toujours les plus beaux cadeaux.

— Ton oncle t'a mise dans une institution suspecte.

— Suspecte, oh non ! Les demoiselles Maupinais sont des personnes pieuses et sévères, qui ne soupçonnent rien. On parle entre élèves : la fille de la cocotte, Bernerette de Cœurvolant bavarde quelquefois avec Rita et avec moi ; elle sait par la servante de sa mère les amants qu'elle a. Elle est rigolboche lorsqu'elle nous conte ces histoires. J'en étais un peu jalouse pour Rita, parce que Rita l'aimait presque autant que moi, mais depuis des mois, elle me préfère.

— Revenons à nos projets : donc, je te garde cette nuit, et demain tu rentreras seule à la pension. Si ton oncle l'apprend, que lui dirons-nous ?

— Que nous n'avons trouvé personne à la gare pour me recevoir, que tu t'es foulé le pied en descendant de wagon, que je n'ai pu te laisser seul. Ce n'est pas malin, on n'ira pas voir.

Il eut une telle admiration à une si prompte réponse, qu'il la prit à bras-le-corps et l'embrassa avec frénésie sur tout le visage.

Toute souriante, elle reprit :

— Tu retireras Rita !

— Eh bien oui, je la retirerai, par curiosité de l'aventure ! Tu aviseras ton oncle pour le cas où j'aurais besoin de son concours, mais tu ne préviendras que ton amie, afin qu'elle joue bien son rôle : il faut que j'emporte la situation auprès de tes maîtresses, par la surprise que je leur procurerai.

— Bien combiné, tu es un brave camarade.

— Maintenant, ne faisons plus de sottises, pour ne pas nous exposer bêtement à des désagréments, regarde par la portière, si ça te distrait, je vais fumer une cigarette.

— Puis-je remettre mon pantalon ?

— Non.

Elle s'approcha crânement de la portière, esquissant une révérence en passant devant lui, et demanda :

— Veux-tu que je t'éclaire une allumette ?

— Petit démon !

— Si tu touches mes mollets, tu triches, puisqu'il est défendu de faire des sottises !

— Et ton cucu !

— Il n'est pas permis non plus de le toucher.

— Ne pas le toucher non plus.

Il déposa sa cigarette, et, agenouillé derrière la fillette, il fourra la tête sous ses jupes.

Elle ne résista pas ; il la tourna, la retourna, disant :

— Lève haut tes jupes, que je te voie partout et que je t'embrasse ; je fumerai après.

Elle obéit, il lui baisa le nombril, le ventre, les cuisses, le conin, les genoux, puis toute la jambe et tout le cul.

— Ça sent-il le lubin, interrogea-t-elle ?

— Un lubin mitigé, qui n'est pas désagréable.

Il se redressa et alluma sa cigarette.

La nuit était survenue, on ne voyait plus la campagne, ils devisèrent de choses et autres, cherchant à s'intéresser à tout sujet qui ne leur rappelait pas la luxure ; mais, insensiblement, on y revenait, ils s'échauffaient par de petits baisers, de petits attouchements, de rapides visions de leurs sexualités.

— Montre-moi ton gros machin, dit-elle, rien qu'à travers un bouton.

— La tête même n'y passerait pas.

— Défais-en deux.

— Il sortit juste le gland, qu'elle toucha et voulut embrasser.

— Que faisais-tu avec ton oncle questionna-t-il ?

— On rêvait beaucoup, on se regardait partout, sur tout le corps, on se touchait.

— Il t'embrassait sous tes jupes ?

— Oui, de tous les côtés.

— Tu l'embrassais ?

— Moins souvent. Il aimait de m'asseoir sur ses genoux, de me tenir couchée dans ses bras, de me fouetter le cucu ; puis, quand ça lui venait, nous nous étendions sur le tapis, il se mettait tout de son long contre mon dos, glissait son rouleau dans mes fesses, les frottait avec, et tout d'un coup, il me mouillait.

— Il ne te faisait pas mal ?

— Non, c'était très, très doux.

— Il n'essayait jamais de te l'entrer ?

— Où ?

— Dans le petit trou.

— Ça ne se peut pas ?

— Qui te l'a dit ?

— Oh, ça ferait crier.

— Tu ne seras jamais une femme.

— Aux femmes, on l'entre dans le trou ?

— Dans celui du cul et dans celui du devant, en les dépucelant.

— Sors-le tout à fait de ta culotte, que je juge si c'est possible…

Il se déboutonna, de nouveau exhiba sa queue en érection. Elle la soupesa dans la main, hocha la tête et murmura :

— Tu me dis des bêtises, ça ne peut pas entrer.

— Viens vite à cheval par dessus, comme tantôt ça veut pleurer.

— Bien vrai ! Attends que je relève ma chemise.

Elle se troussa, se dégagea toutes les jambes et, cette fois, s'assit en conscience sur la queue de Célestin, dont le gland courut la chatouiller au nombril.

— Ne le monte pas si haut, dit-elle, il me mouillerait à la ceinture.

Elle le rangea elle-même dans ses cuisses et refit le jeu de la masturbation que certainement elle avait dû apprendre de son oncle.

— Ça te chatouille, dit-il !

— Oh, ça fait bon, ça fait bon, et toi, quel effet ressens-tu ?

— Ça m'arrache du jus !

— Oh oui, on dirait que tu me frottes avec un velours humide, et quand tu approches du petit bouton, j'ai la tête qui tourne. Oh, oh, ça te vient, oh, ça y est.

Elle se pressa contre son ventre, lui attrapant ses lèvres pour les baiser, elle sursauta sous l'ondée qui la polluait.

Elle fermait les yeux. Elle dit dans un souffle :

— Ce que tu mouilles bien !

Il achevait à l'aise son éjaculation ; il lui repassa le mouchoir, elle se nettoya avec la même sérénité que la première fois, ressortit le flacon de lubin, s'en réimbiba les chairs, et souriante, dit :

— Et si tu mouillais en dedans, comment je le nettoierais ?

— Avec de l'eau parfumée.

— Il n'y en a pas ici : ça resterait dans mon cucu, ou dans le devant ; où, ça ferait l'effet d'un lavement, et alors…

Elle partit d'un grand éclat de rire et ajouta :

— Oh, le vilain, il voulait m'obliger à faire caca devant lui !

Elle était mignonne au possible dans l'arrangement de sa chemise dans son exclamation, il l'attira pour l'embrasser, et comme il n'avait pas encore enfermé sa queue, elle crut qu'il allait recommencer, se troussa en s'écriant :

— Tu veux encore mouiller ?

— Non, non, plus tard, reviens sur moi que je sente tes chairs et ta chaleur.

— C'est toi qui brûles !

Célestin ne se rendait pas compte du vertige qu'il subissait. Il jouissait du contact de cette chair, après avoir joui de l'entente voluptueuse amenant l'éjaculation, éprouvant une joie extrême à l'étroit enlacement qui maintenait la fillette sur ses genoux, leurs bras autour du cou.

Le train filait, filait, en approchant de Paris, ils se séparèrent pour réparer le désordre de leurs vêtements, elle remit son pantalon, chantonna un petit air guilleret, toute au plaisir qu'elle se promettait pour sa nuit, au triomphe obtenu pour son amie.

Descendant du train, ils étaient calmes, comme si rien d'extraordinaire ne se fût accompli entre eux, et il donna au cocher, dans la voiture duquel ils grimpèrent, l'ordre de les conduire à l'hôtel du Dauphin d'or.

Tome 1 · Chapitre 4

Ils s'installèrent dans deux chambres communiquant et il la mena souper pour bien la préparer à leur duo.

Que se tramait-il dans son esprit ! Voulait-il endormir ses défiances, pousser l'aventure à ses extrêmes limites, jusques et y compris la possession ! Ses yeux flamboyaient : il la faisait boire, on aurait dit que la tunique de Nessus le travaillait, tant il manifestait de l'agitation.

Cette enfant lui portait à la peau.

Ses sourires, ses regards, ses jeux de physionomie, rappelant sans cesse le secret de luxure qui existait entre eux, lui piquaient le sang, émoustillaient ses désirs. Il éprouvait des tressaillements, où il évoquait des images du marquis de Sade, et où il lui semblait possible, dans son effervescence charnelle, de se délecter du sang de cette débauchée précoce, au milieu d'une pâmoison, où il la trouerait d'un coup de poignard.

Il y a de ces folies dans les dépravations excessives.

Le chasseur qui court le sanglier, le cerf, ne se contente pas du coup de feu qui abat la bête, il se réjouit à la scène de la curée, se plaît au spectacle des chairs de l'animal déchirées par la meute ; le luxurieux, à l'affût d'une fantaisie, tuera sa bien-aimée, pour se repaître de ses yeux mourants, de ses plaintes, de ses reproches, de ses souffrances.

Inconsciemment, Agathe allumait un incendie dont elle pouvait être la victime. Le souvenir de l'oncle, du magistrat de Pleindinjust, la protégeait. Il avait remis sa charge à Célestin, Célestin devait restituer son dépôt sous peine des gendarmes.

Mais, la possession l'exposait-elle aux gendarmes, avec cet oncle facile à réduire au silence !

Il étudiait cela au restaurant, où il soupait en tête-à-tête avec la fillette, et en rentrant au Dauphin d'Or, où ils s'étaient inscrits comme le père et la fille.

Il avait su choisir la chambre à l'abri des indiscrétions des murs percés, à l'extrémité d'un couloir, n'ayant d'autre voisine que celle réservée à Agathe. On ne pouvait passer dans le couloir sans qu'il entendît ; on ne pouvait voir à travers les serrures, grâce aux tentures, puis, on ne pouvait le soupçonner.

Un grand feu pétillait dans la cheminée ; Agathe, non encore dévêtue, s'y chauffait les pieds ; il se promenait de long en large, fumant un cigare, ne disant rien.

Elle rêvait de son côté, quelle nuictée s'apprêtait !

Son jeune corps vibrait à mille désirs impérieux, elle pressentait que son horizon de félicités allait s'élargir.

Àquoi bon se presser ! Elle comprenait cette attente d'un plaisir assuré ; elle se comparait à une petite souris dont un gros chat ferait bientôt sa proie, sa proie de bonheur, en lui procurant une bonne partie.

Elle guignait du coin de l'œil, elle souriait dans toute sa personne, elle guettait le chat.

Les yeux échangèrent les premières attaques, s'entrecroisèrent, trahirent l'afflux du fluide mâle et du fluide femelle s'élançant l'un à l'autre pour inciter aux folles ardeurs.

L'œil de la fillette brillait d'une malice endiablée, celui de Célestin, d'une volonté froide d'aller aussi loin que possible.

L'homme et l'enfant se mesuraient dans la valeur de leurs moyens, ils étaient de force à la lutte.

Acceptait-elle, et n'ignorait-elle pas ce qui pouvait lui arriver ! Il n'y a plus de fille ignorante, si toutefois il en existât jamais ! Une fille sait bien que le plaisir des sens se sanctionne dans la possession de sa personne, que cette possession est la page d'un danger de maternité et d'une souffrance lorsqu'elle est vierge. Elle sait aussi que le mâle est de chair et d'os comme elle ; elle a vu dans les musées, ou sur les enfants, ou même en rêve, sa queue, et tout en elle la guide vers l'absorption interne de cette queue.

Célestin commençait à suspendre ses bouffées de fumée ; un canapé se trouvait vis-à-vis du fauteuil sur lequel Agathe, assise au coin du feu, rêvassait ; il vint s'y étendre et, sans jeter son ci-

gare, se déboutonna le pantalon, sortit la queue, fit un signe à la fillette, qui, de suite, quitta le fauteuil, s'agenouilla devant lui, prit dans la main la queue qu'il lui tendait.

La fête débutait.

Il lançait maintenant de longs jets de fumée, la laissant libre d'agir à sa guise. Il voulait l'étudier dans ses audaces ; il voulait qu'elle attaquât d'abord, afin de mesurer le degré de résistance qu'elle opposerait s'il la violait ; car, cela entrait dans son esprit, dans ses désirs.

Ce jeune corps, non encore formé, il pressentait que, les voiles le recouvrant tombant à terre, il se précipiterait dessus pour assouvir le rut qui lui brûlait le sang, depuis que par deux fois il l'avait pollué sous les jupes.

Agathe s'était accroupie sur les talons, la tête près de la queue ; elle l'examinait avec grande curiosité, la tenant droite dans sa main, lui pinçant le gland, et par moments, mue par une passion instinctive, elle se penchait, la baisait, frottait les joues contre les couilles tirées hors de la culotte.

Il ne la troublait en rien.

Elle aspirait l'odeur mâle avec ce gonflement des narines qui dénote la surexcitation maîtresse de l'être, elle se serrait de plus en plus contre les cuisses de Célestin, elle entr'ouvrait toute la culotte, relevait la chemise jusqu'au dessus du nombril, et, dominatrice du ventre, des parties sexuelles, baisotait un peu partout, au hasard des lèvres, entourant la queue de mignardes caresses, ne l'abordant pas encore franchement.

Tout à coup, comme elle approchait la bouche, pour la sucer enfin, elle s'arrêta, pâlit, se recula et poussa un gémissement.

Étonné, il descendit des régions sublunaires, dans lesquelles errait son esprit et s'informa :

— Qu'est-ce, qu'y a-t-il ?

— Rien, rien.

Elle ressaisit la queue, y porta gloutonnement la bouche ; elle ne la garda pas longtemps ; elle la laissa échapper de ses lèvres, se dressa debout et balbutia en se sauvant vers sa chambre :

— Ah, c'est embêtant, c'est embêtant, j'ai des coliques !

Il l'entendit sortir dans le couloir ; il se rajusta en souriant, ne concevant aucune crainte de ce contretemps ; une colique imprévue n'était pas pour le paralyser dans ses espérances. D'ailleurs, il fallait bien s'y attendre avec l'extra de table qu'il avait fait faire à la fillette.

Il reprit sa promenade à travers la chambre, son cigare tirait sur la fin ; elle revint ; il avait eu soin de pousser la porte de communication pour lui laisser toute sa liberté : il la suivit en pensée dans le travail de toilette auquel elle se livra, et la vit reparaître, un peu pâlie, les yeux cernés, mais l'attitude très crâne.

La soulevant à bras-le-corps, il la jucha sur une table, troussa ses jupes, la renifla sur toutes ses parties féminines, malgré une légère résistance, et murmura :

— Tu as une précieuse ressource dans le lubin ; cela s'est bien terminé ! La colique a eu son plein effet ?

Elle répondit bravement :

— Oh oui, j'ai cru que ça ne s'arrêterait plus ! j'avais bien peur que cela nous gênât !

— Tu as donc bien envie de t'amuser !

— Oh, oui ! Plus qu'avec mon oncle !

La coquine n'avait pas oublié de se débarrasser de son pantalon, et comme il continuait à la renifler, elle ajouta :

— Est-ce que ça sentirait ?

— Le lubin, rien que le lubin !

Il la plaça à quatre pattes sur cette table, les jupes sur les reins, la dévora de feuilles de roses, pour lui témoigner qu'il ne redoutait aucun inconvénient.

Elle tortillait, aplatissait le ventre à sa fantaisie.

Dans cette furie de baisers dont il lui abreuvait le cul, la langue fouillant les replis de la raie ; dans ses mains fureteuses qui couraient des cuisses à la ceinture, aux mollets, palpant les chairs, scrutant la fermeté des membres, il poursuivait son délire de possession, en favorisant la possibilité par le mol abandon qu'il procurait à la fillette, par la complicité des muscles féminins se rendant à l'appel des muscles masculins.

La tête sur les bras, le cul bien en évidence, elle ne cessait de le manœuvrer dans la béatitude des caresses qu'elle recevait ; elle l'enrageait par des courtes interjections, par des mots tendres, des propos d'approbation, où elle s'ingéniait à pénétrer dans ses plus secrètes pensées, afin de les encourager.

Prétendre qu'il avait là une femme à sa disposition, il ne pouvait en avoir l'illusion : les gras manquaient, les arêtes s'affichaient encore vives, mais il se dégageait de cette nature une telle précocité, une telle inspiration de débauches, que le plaisir ne se souciait plus des charmes de la femme, et recherchait l'anéantissement des sexes, avec la mort au bout s'il le fallait, dans une étreinte monstrueuse où l'on se broierait l'un et l'autre.

Et plus il faisait, plus il caressait, plus il léchait, davantage la folie augmentait dans son cœur.

Ses doigts s'accrochaient aux chairs, les marquaient de leurs ongles à certains instants, et la fillette exultait, criait :

— Vilain, vilain chat, tu griffes ta petite souris, mais c'est bon, c'est bon quand même ! Griffe, griffe, bois la goutte de sang qui perle.

Il la soulevait avec le front, pour envoyer la langue au hasard, n'importe où ; sa bouche s'ouvrait pour mordre, pour déchirer les chairs. Un craquement de la table les rappela à eux : ce meuble était-il assez solide pour la convertir en un tel champ de bataille !

Il l'enleva comme une plume, la remit sur ses jambes ; ses cheveux ébouriffés se dénouant lui noyèrent tout le buste : Elle allait les arranger, il lui dit d'une voix rauque :

— Non, laisse-les ainsi, viens par là, comme tout à l'heure.

Il se recoucha sur le canapé ; et de nouveau la culotte ouverte, lui présenta la queue, elle s'y jeta dessus, les cheveux flottant sur les épaules ; il les saisit, s'en servit comme d'une bride et commanda :

— Enfonce-le dans ta bouche, ou je t'arrache les cheveux.

D'un seul coup de lèvres, elle happa la queue, glissa les mains dans la culotte, vers les fesses, pour les pincer, murmura, la queue allant et venant sur les lèvres :

— Si tu m'arraches les cheveux, je te pince le cul et je tire la peau.

Cette chevelure soyeuse et fine, avec sa jolie nuance blond fauve, qu'il caressait de ses mains, l'enrageait encore plus.

— Ah, dit-il, déshabillons-nous, viens faire ta gâtée, si tu ne veux pas que je te tue.

Elle éclata de rire et répliqua :

— Me tuer ! Pourquoi, puisque je fais tout ce que tu veux, que je ferai encore plus, je ne sais pas quoi, si tu l'exiges.

Se déshabiller ! Elle avait, malgré la difficulté de l'opération avec ses cheveux dans les mains de Célestin, défait le pantalon de son cavalier, l'avait sorti des jambes. Elle vautrait la tête sur ses cuisses, le fourrageait de la langue autour des couilles et dessous, s'essayait à conquérir la ligne des fesses : elle multipliait les caresses, les suçons ; à son tour elle le dominait ; il lâcha la chevelure et dit :

— Petite coquine, petite coquine, tu es plus forte que moi : arrête-toi.

Elle en jouait comme d'un fétu de paille ; le claquait sur les fesses et les cuisses, lui mordillait le ventre, le cul, avalait la queue et la recrachait, se tenant tantôt agenouillée, tantôt accroupie, se courbant pour frapper les mollets, les jambes.

— Je suis le chat et tu es la souris, s'écria-t-elle !

Elle s'était redressée pour appuyer un genou nu sur la queue, il la saisit par la taille, voulut l'asseoir par dessus lui.

— Non, non, dit-elle, pas comme dans le train ; tout nus, si tu veux mouiller.

Elle croyait en l'éjaculation décisive ; il la retint, la caressa et répondit :

— Déshabille-toi, je te le répète, et viens faire ta petite gâtée.

Sans aucune honte, elle se dépouilla de ses vêtements, comme il faisait de son côté, et il eut en face du sien ce corps de fillette, où les seins pointaient imperceptiblement, où quelques poils clairsemés garnissaient le bas-ventre.

Ainsi, elle apparaissait sans le stimulant des jupes courtes, sans la séduction de l'élégante toilette enfantine, sans l'attrait des mille enjolivures de la robe, des jupes, des bas : mais sa chevelure opulente la recouvrait au dessous de la ceinture, elle s'en servait comme d'un manteau, soulignant les chairs blanches et satinées.

Elle n'était pas maigre, à proprement parler ; elle était gracile dans ses formes, féminisée déjà dans sa contexture générale, ne prêtant à aucun doute sur le sexe.

Nue, elle se sentait toute petite par rapport à lui, d'assez haute taille ; il tournait autour d'elle comme une bête en furie, les yeux fixes, se demandant s'il allait la dévorer.

— Vilain chat, dit-elle, gâtez vite votre petite souris.

Elle le poussa sur le fauteuil, s'assit en travers sur ses genoux, lui passa les bras autour du cou et murmura :

— Oh, comme on est heureux ainsi !

L'extatique béatitude cérébrale qu'elle recherchait en cette minute, il la désira aussi, et comme elle appuyait sa bouche ouverte sur sa poitrine assez velue, près de la pointe des seins mâles, il pressa de la main sur son épine dorsale, pour mieux la serrer contre lui.

Ils vécurent de la sorte quelques secondes, savourant leurs pensées intimes, sans qu'il fût nécessaire de les exprimer, se délectant des effluves magnétiques de leur peau, des battements de leur cœur, des frissons de leur épiderme.

Emporté par cette fièvre d'attente, il descendit la main vers ses fesses et dit :

— Sais-tu, ma petite amie, qu'entre un homme et une femme, il y a plus que ces caresses, si délicieuses qu'elles soient !

— Oui. Un homme prend une femme. Mon oncle m'a raconté qu'il enfonçait son machin dans le ventre, qu'ainsi il la dépucelait et risquait de lui faire un enfant.

— Fi de la rouée qui, cet après-midi, simulait ne pas savoir qu'on entrait le machin dans le trou !

— Cet après-midi, j'avais oublié, répliqua-t-elle avec calme.

— On l'enfonce aussi dans le cul ! Ton oncle ne te l'a-t-il pas appris ?

— Non, il aurait craint me voir souffrir.

— Et toi, aurais-tu peur ?

Elle quitta la position penchée sur sa poitrine, et sans abandonner ses genoux, très sérieuse demanda :

— Dis, tu voudrais me l'enfoncer ?

— Le voudrais-tu ?

— Je ne sais pas.

— Refuserais-tu ?

— Non : rien de ce qui te plaira : mais je te prierais de ne pas me dépuceler ; je suis trop jeune pour avoir des enfants.

— Alors, tu me donneras ton cul.

— Tu essaieras, après l'avoir bien caressé.

Il la pressa sur son cœur, l'embrassa avec passion. Il avait toute latitude. Il voulut cependant tâter de son pucelage, et lui plaçant le médium entre les cuisses, vers le conin il murmura :

— Si on essayait par là, sans aller jusqu'au bout.

— Tu t'arrêterais, bien vrai !

— Je te le jure.

— Eh bien, tu essaieras.

Elle acceptait tout, cette gamine, inconsciente de la douleur, ignorante de la perturbation qui pouvait en résulter pour sacroissance, pour son corps.

Comme une enfant, il la porta sur le lit, la coucha et se glissa près d'elle, pour la reprendre dans ses bras, la baiser, la caresser, la peloter, disant :

— Tu es ma femme, nous sommes mariés, je vais te posséder.

— Oh oui, je suis ta petite femme, possède-moi.

— Étends-toi sur le dos.

— De cette manière ?

— Oui, oui, écarte les cuisses.

— Tu veux essayer, à présent, par devant ?

— Prête-toi bien, prête-toi bien. Quand il fut sur elle, elle lui apparut si peu de chose, quoiqu'elle fût de taille plutôt grande pour son âge, qu'il éprouva une certaine honte et se contenta d'effleurer le conin avec le bout de sa queue ; il glissa ensuite entre ses cuisses, lui fit minettes. Elle s'abandonna avec ivresse à ses caresses, il murmura :

— Tu es trop jeune pour être dépucelée, nous allons essayer ton cul, tourne-toi.

Elle obéit, offrit les fesses à ses chaudes lippées, après lesquelles elle sentit qu'il grimpait sur son dos, la recouvrait de son corps, et elle tressaillit à la queue qu'il pointait au milieu de la raie, mais ne regimba pas.

Il ne remua pas d'un instant pour l'apprivoiser, dirigeant insensiblement le gland vers le trou. Elle se pelotonnait. Il la chatouilla au clitoris, et la voyant émue, il sépara les cheveux qui cachaient son buste, appuya légèrement le gland.

— Oh, oh, dit-elle, penses-tu que ça entrera.

Elle ne se révoltait pas, cela l'encouragea : le bout pénétrait, écartant les chairs, brisant les plis sans les déchirer, il répondit :

— Un morceau est déjà dedans.

— Je le sens : ne pousse pas fort, il me semble que tout s'écrase en moi. Oh, arrête-toi, une seconde, cela devient bien bon.

Il se maîtrisait à grand peine : mais il avait le respect de cette fillette qui s'affirmait si résolue prêtresse de volupté, il n'avançait que peu à peu.

Malgré cela, comme la queue grossissait en remontant vers les couilles, il survint un moment où une douleur assez aiguë arracha un cri étouffé à Agathe.

Il demeura immobile, elle-même le rappela à l'œuvre en disant :

— Le plus difficile est fait, je le sens, tu as enfoncé la moitié, ne te retiens plus.

Il continua néanmoins à opérer avec modération, gagnant sa victoire, sans aucune défaillance de la part de la fillette ; et, quand il eut mis toute la queue dans son cul, il lui prit la main, dit :

— Vois, elle y est.

— Oh, c'est vrai !

— Nous allons passer à la contre-partie ; la retirer doucement pour ne pas te faire de mal ; puis, nous recommencerons jusqu'à

ce que ça mouille en dedans.

— Oui, oui, tout ce que tu voudras.

Elle ressentit quelques petites douleurs, mais elle était tout à fait disposée lorsque l'attaque amoureuse se produisit : elle fut bel et bien enculée avec éjaculation, se trouvant ainsi possédée par l'honnête homme auquel la confia son digne oncle.

Les secousses les satisfirent l'un et l'autre et la fatigue agissant enfin après le dernier assaut, elle se retira dans sa chambre pour y goûter le repos nécessaire après de tels ébats.

Tome 1 · Chapitre 5

Le lendemain, elle retournait seule chez les demoiselles Maupinais, où l'aînée, une sèche personne de cinquante ans, la directrice, la mandait dans son cabinet et l'admonestait en ces termes :

— Mademoiselle, la rentrée était hier au soir et non ce matin. Comment se fait-il que votre oncle l'ait oublié et ne nous ait pas avisées de votre arrivée.

— Mon oncle a été indisposé, Madame.

— Est-ce pour cela que vous avez cette figure de papier mâché ?

— Le voyage de nuit m'a brisée.

— Vraiment ! Eh bien, Mademoiselle, votre retour, cette année, nous semble très louche, sans l'avis de votre oncle, et vous

présentant ainsi toute seule, sans la personne chargée de vous accompagner. Nous avons écrit dès ce matin.

— Vous avez écrit ! Vous avez bien fait.

— Votre approbation importe fort peu, Mademoiselle. Jusqu'à plus ample information, vous serez punie pour votre retard.

Agathe s'en moquait pas mal. Elle avait déjà embrassé Rita et lui avait soufflé dans l'oreille qu'elle lui apportait une bonne nouvelle.

Àla récréation, elle éprouva cependant de l'ennui, parce qu'au lieu de causer seule avec son amie, ainsi qu'elle en avait l'habitude, elle vit Bernerette de Cœurvolant se joindre à elles, avec une certaine autorité qui ne déplaisait pas à Rita, et ne pas s'éloigner quand elle prévint son amie qu'il s'agissait d'une confidence.

— Parle devant Bernerette, répondit Rita, elle est restée ses vacances ici, sa mère n'ayant pas voulu l'emmener en voyage, et nous nous sommes consolées mutuellement.

Surprise, Agathe considéra avec plus d'attention son amie et constata qu'elle portait les mêmes rubans, qu'elle observait les mêmes attitudes que Bernerette ; dépitée elle dit :

— Je crains, Rita, de m'être trop avancée à ton sujet.

— Pourquoi cela ?

— Te rappelles-tu ce que nous avions convenu, lorsque je suis partie ?

— Parfaitement : tu devais demander à ton oncle de nous retirer toutes les deux de la pension, pour nous élever ensemble. Ton

oncle n'a pas consenti.

— En effet, mais j'ai trouvé quelqu'un qui te retirera, si tu veux.

— Tu dis !

— C'est embarrassant à raconter.

— Ne crains pas de parler, intervint Bernerette, je suis devenue la bonne amie de Rita et je ne demande qu'à devenir la tienne, si cela ne te déplaît pas. Je conseillais à Rita de nous sauver toutes les deux de la pension : tu vois, tu n'as rien à craindre, je te fais la confidence.

Jamais Agathe n'avait rapporté à son amie les scènes de luxure auxquelles elle se livrait avec son oncle : parlant de Célestin, elle n'éprouvait pas les mêmes besoins de discrétion, elle comptait tout avouer pour la décider ! Elle modifia son idée devant cette amitié nouvelle et répondit :

— Vous sauver de la pension, vous commettriez une folie ! Que Rita accepte ce que j'ai à lui proposer, notre intérêt à toutes les trois y est.

— Propose, Agathe, tu ne doutes pas de mon affection, et du moment que tu assures que tu es intéressée à ce que j'accepte, je ne refuserai pas.

— Comment es-tu avec ces dames ?

— Toujours la même chose ! Elles me ficheront dehors au mois de janvier, comme un chien trouvé, si on ne les paye pas.

— Les gueuses !

— Bah, il paraît maintenant que l'argent est tout ! Bernerette l'a entendu dire à sa mère.

— L'argent et l'amour.

— Oh, l'amour ! Entre nous, oui. Avec les hommes, ils se moquent des femmes. Bernerette l'a encore entendu dire à sa mère.

— Eh bien, c'est un homme qui te tirera d'embarras, qui sera notre ami, si tu consens, et à Bernerette aussi, si elle veut en être.

— Je marcherai avec Rita, avec toi, partout où il vous plaira.

Agathe raconta alors son voyage de Dijon à Paris avec Célestin, en taisant son aventure libertine. Elle dit que son compagnon de route retirant Rita, elle était certaine qu'il aimerait ses amies, et ajouta d'un air assez pédant :

— Je l'ai étudié, il fera ce que nous voudrons et il nous apprendra des plaisirs que nous ignorons.

— Quelle chance, s'exclama Bernerette !

— Tu accepterais, demanda Rita ?

— D'aller vivre avec un homme qui me sortirait du pensionnat, qui m'enseignerait le plaisir à moi et à mes amies, je te crois ! Quelle tête ferait maman, s'il nous entretenait toutes les trois !

Agathe sourit et reprit :

— Nous entretenir toutes les trois, on nous embêterait ! Puis, nous ne sommes pas majeures ! Il y a mon oncle qui se fâcherait et ta mère qui te causerait du tourment ! Qui peut prévoir ce qui

en résulterait ! Nous irons chez lui pour voir Rita, ça, c'est différent, ça arrange tout. Un jour il épousera Rita.

— Quel âge a-t-il ?

— Quarante ans.

— Hum !

— Un bel homme, très riche, qui aime les voyages.

— S'il m'emmène en voyage, comment nous verrons-nous ?

— Eh non, bête, il ne t'emmènera pas avant qu'il se soit bien amusé avec toutes tes amies.

— Es-tu bien sûre de ce que tu avances, Agathe ?

Agathe rougit, mais répondit :

— Je l'ai bien étudié, va, et puis voilà, ne regarde pas plus loin. Je suis arrivée avec lui hier au soir et nous sommes restés ensemble jusqu'à ce matin.

— Oh !

Ce fut plutôt un cri d'admiration des deux autres fillettes, qu'un cri de réprobation ; lancée cette fois, Agathe brûlant ses vaisseaux, ajouta avec une petite moue de suprématie.

— Je puis te le recommander en toute confiance, Rita, il a été mon amant.

— Ton amant !

— Oui.

Elle murmura tout bas :

— Il m'a enfoncé dans le cul sa machine.

— Tu n'as pas eu peur ?

— Oh non, et ce que j'étais heureuse ! Tu vois, Rita, tu peux être la sultane du sérail.

Rita ne disait plus rien ; elle remuait la tête en signe approbatif ; Bernerette lui poussant le coude, appuya :

— Vas avec lui, Rita, vas avec lui, tu seras notre salut, car, je le sais, Agathe, tu n'aimes pas plus les demoiselles Maupinais que moi, et ce n'est certainement pas Dijon que tu choisiras pour y habiter.

— Jamais de la vie !

Bernerette, la plus petite des trois amies, en était aussi la plus âgée. Elle atteignait ses quinze ans et s'annonçait comme une nature très vivace, avec des rondeurs de corps attestant l'adolescence. Elle avait les cheveux blonds-châtains, tandis que Rita, qui était de la même taille qu'Agathe les avait bruns.

Rita, ainsi que l'avait dit Agathe à Célestin, était vraiment une très jolie fille, avec ses quatorze ans et demi, elle en paraissait au moins dix-sept, tant elle était avancée.

Cet épanouissement chez la fillette, enrageait les demoiselles Maupinais qui prétendaient y décerner une cause de précocité dangereuse, et s'en targuaient dans leur volonté de se défaire au plus vite d'une élève qui leur coûtait et ne leur rapportait plus rien.

Àl'exclamation de Bernerette, Rita répondit :

— J'irai, soyez tranquilles, et je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour vous attirer hors de cette vilaine maison, que nous voudrions avoir déjà quittée.

Tu me mettras au courant de la chose, Agathe.

— Ne t'inquiète pas. Tu le reconnaîtras comme ton cousin. Nous en reparlerons une autre fois, ne laissons rien soupçonner à ces dames et à leurs espionnes.

— À propos, Bernerette, es-tu toujours très bien avec la petite Antonia Lapers ?

— Elle se charge de mes petites commissions en ville.

— Justement, c'est à ce sujet que je te le demande. Elle est externe et très libre. Ne pourrais-tu lui demander de jeter cette lettre à la poste pour mon oncle ?

— Donne-moi cette missive, elle y sera ce soir.

— Tu comprends, ma petite Bernerette, il s'agit d'arranger mes craques avec ces dames.

— Tu crois que ton oncle ne se fâchera pas !

— Ah, par exemple, il m'aime bien trop !

Elle en était tellement certaine qu'elle lui écrivait avec cette belle insouciance de son âge :

« Mon oncle chéri,

» J'ai bien pleuré en te quittant et j'ai été bien triste tout le long de la route, si triste que monsieur de Kulaudan a fait l'im-

possible pour me distraire, et que n'y parvenant pas, il a voulu me mener au théâtre et ne me laisser rentrer que ce matin.

» Ces dames n'avaient envoyé personne pour me recevoir. Le théâtre ne m'a pas amusée ; je me suis couchée bien affligée, dans la petite chambre d'hôtel où m'avait conduite monsieur de Kulaudan pour que je fûsses plus à l'aise.

» Ah, comme j'ai pensé à toi avant de m'endormir ; que j'eusse été heureuse de te savoir près de moi !

» J'ai été très mal accueillie à la pension ; ces dames veulent me punir, pour ne pas en perdre l'habitude. Écris-leur bien vite que c'est toi qui es cause de mon retard, car autrement je pleurerai tout le temps et je me ferai mourir de chagrin, si tu n'interviens pas en ma faveur.

» Je t'embrasse de tout mon cœur.

» Ta petite nièce qui t'aime bien beaucoup.

Agathe. »

Tome 1 · Chapitre 6

L'institution des demoiselles Maupinais était l'une des plus sévères et des mieux tenues de Paris, malgré l'échantillon de fillettes présentées en ces pages.

On y avait le respect de la sainte morale, et on y pratiquait l'instruction religieuse, tout comme dans les couvents, ce qui en-

gageait un certain nombre de pères de famille à y mettre leurs enfants.

Rien n'y laissait à désirer dans les études et dans la surveillance : la masse des fillettes et des jeunes filles suivaient les cours avec attention, ne pensant pas encore aux attraits de la chair ; les cas d'Agathe, Rita et Bernerette, s'y trouvaient très rares.

Dans tout arbre, il y a un ver qui ronge ; dans toute réunion masculine ou féminine, il y a une perversité qui sommeille.

Le ver pullule dans l'arbre, à mesure que l'arbre vieillit ; la perversité s'affirme dans la réunion, à mesure que la réunion semble gagner en austérité.

Polluée par son oncle, Agathe, l'année précédente, en revenant des vacances, éprouva, peu après la reprise des études, le besoin d'une amitié complaisante, où elle retrouverait, dans le saphisme, les délices vécues à la superficielle étreinte du mâle.

Malheureusement pour ses désirs, les avances qu'elle fit à quelques camarades, même à Rita, avec qui elle sympathisait déjà, ne lui valurent que des disgrâces : on chuchota à son sujet, on la considéra comme une brebis galeuse, elle faillit être mise en quarantaine.

Nature assez vigoureuse, elle imposa le respect à ses adversaires les plus résolues, et apporta tout son art à séduire Rita.

Séduire n'était pas trop difficile ; satisfaire le but de cette séduction apparaissait impossible.

L'institution Maupinais avait cette supériorité sur bien d'autres, c'est qu'on n'y laissait jamais les élèves livrées à elles-mêmes ; même la nuit, la surveillance s'y exerçait incessante, grâce à ce que les trois demoiselles Maupinais dormant très peu, passaient presque à tous les instants dans les chambrées.

Un seul point était faible, le point punition.

Ces punitions se divisaient en trois degrés : 1 la privation de récréation ou de sortie ; 2 cette privation, aggravée d'un travail à faire ; 3 la claustration dans une chambrette noire au grenier, pour un certain nombre de jours.

Pour ces trois sortes de punitions, les élèves relevaient de la surveillance d'une servante-maîtresse, appelée Tinette, fille de trente à trente-cinq ans, pas jolie, mais petite, robuste, prête à frapper si on l'asticotait, sûre de l'impunité auprès de ses patronnes, lesquelles s'appliquaient à en faire le Croquemitaine de ces demoiselles.

Privée de récréation, avec ou sans travail, on demeurait enfermée dans une salle, sous la surveillance de cette fille, toujours revêche et colère, cherchant noise à tout propos, et attirant des ajouts de punition avec une joie non dissimulée.

Aussi jouissait-elle de l'exécration générale ; de plus, comme elle avait la haute main sur les trois pièces noires réservées à la claustration diurne et nocturne, il n'était vexations dont elle n'accablât les prisonnières, dont la moindre consistait à les réveiller une heure avant tout le monde, à les obliger à se promener pendant une demi-heure à travers un long couloir, sous le prétexte de leur chasser tout à fait le sommeil.

Sur ce point elle avait bien reçu quelques observations des demoiselles Maupinais, redoutant un refroidissement chez les coupables ou une plainte à leurs parents ; elle promit de n'y recourir qu'à la dernière extrémité, et elle en usait encore deux nuits sur trois, chiffre de la punition qu'on imposait d'ordinaire.

Ce fut à la conquête de cette fille que se décida Agathe, afin de parvenir à ses fins avec Rita, convaincue qu'elle ne pourrait nouer de rapports avec son amie que dans les chambres de claustration, si Finette les laissait ouvertes, ou dans la salle de privations de récréation, si elle fermait les yeux.

Il faut le dire : la luxure a besoin d'un corps robuste et sain pour se satisfaire dans toute son ampleur, corps dirigé par un esprit subtil et déterminé.

Les mièvreries apparentes des constitutions, sauf quelques exceptions, ne signifient rien. Pour faire un gros feu, on doit bourrer la cheminée de bois ou de charbon ; pour constituer un foyer de libertinage, il importe d'avoir des idées, de l'imagination et des organes physiques en état de servir l'imagination.

Agathe, assez souvent punie, avait remarqué les yeux canailles de Finette, des négligences voulues d'attitudes, des alternatives de furie et d'apaisement, elle en conclut que cette fille nourrissait des envies. Cette conclusion intuitive dénotait la science d'observation acquise au contact de son oncle. Elle en tira parti dès la première punition qu'on lui infligea, punition qu'elle sut s'attirer un jour où il n'y en avait point d'autres, et elle se trouva seule sous la férule de Finette.

Finette allait et venait dans la salle, tandis qu'elle lisait, ayant été punie sans l'obligation de travail : maugréant, accusant une

humeur encore plus acariâtre que de coutume, elle apportait cependant moins d'âcreté dans ses diatribes, car depuis quelques jours elle étudiait la fillette, la fixait souvent à la dérobée, en récoltait un sourire lorsqu'elle était ainsi surprise et éprouvait de l'émotion.

Si Agathe pensait à cette conquête vicieuse, elle ne représentait pas ici le ver de l'arbre. Ce ver, c'était Finette.

Une chose de particulièrement curieuse, veut que les gens les plus rigides, les plus dévots, les plus scrupuleux, aient dans leur entourage un être d'absolue dépravation, capable de tout et ayant eu parfois de nombreux désagréments avec la société.

Finette, entrée depuis cinq ans dans l'institution Maupinais, avec les meilleurs certificats, avait passé par toutes les phases de la débauche, et ne s'était amendée que par le chagrin violent, ressenti à la mort d'une jeune fille, qu'elle avait enlevée à sa famille pour vivre avec elle dans le saphisme.

Amendée, non ! Frappée de stupeur, oui.

Appréciée par les demoiselles Maupinais, désireuse de se créer une position d'avenir, de s'assurer une retraite dorée, elle eut la force de dompter son tempérament pendant des années, le détournant sur les sévices dont elle accablait les coupables.

Et une de ces morveuses, Agathe, la tâtait visiblement !

Toutes les deux, dans la salle de punition, Finette laissa échapper cette exclamation !

— Bonté du ciel, être obligée de garder une seule de ces mômes ! Vous êtes donc incorrigible, vous ! On vous voit presque

toujours par ici.

— Peut-être que je m'y plais, répondit Agathe, levant les yeux de dessus son livre.

— Ah ! vous en avez un foutu goût ! Elle avait licence de langage, Finette, cela terrorisait davantage les élèves.

Elle s'assit sur un fauteuil en paille, et battant le parquet avec les bottines, elle ajouta :

— Je comptais sans cette punition, j'avais congé pour l'après-midi, et me voici collée ! Ah, vous me la paierez, celle-là !

— Si je l'avais su, j'aurais choisi un autre jour.

— Ah ça donc, vous y déambulez après les punitions !

— Ça se peut !

— Je vous en ferai fourrer !

— Tant mieux !

Soudain elle se rappela le manège de l'enfant, et, comme par enchantement sa colère disparut : elle l'examina avec curiosité, murmura :

— Est-il possible, quand on est si gentille, de s'attraper des punitions !

Agathe avait repris sa lecture, mais du coin de l'œil, elle suivait le changement qui s'opérait en Finette ; constatant que si son pied ne battait plus le parquet, en revanche le corps s'agitait sur le fauteuil dans de très fébriles mouvements, elle eut le talent de

couler un regard et ostensiblement de le montrer courant sur toute sa personne.

Finette tressaillit, et, voulant s'assurer de la bonne volonté de la fillette, elle froissa sa robe sur les genoux. Elle aperçut la tête d'Agathe qui se dressait pour voir ce jeu de la robe ; croisant alors les jambes, elle attira les jupes à hauteur des genoux.

— Finette, murmura Agathe dans un souffle !

— Je ne me trompe pas, vous pensez à la chose ?

— Oui.

— Ah bah, approchez donc par ici.

Agathe tremblait de joie ; elle triomphait. Elle accourut et, debout devant Finette, dit :

— Me voici.

Les yeux de Finette brillaient comme du feu. La banalité de son visage, qui la faisait paraître laide, n'existait plus. Agathe, surprise de cette si subite transfiguration, s'écria :

— Oh, vous êtes belle, Finette, je m'en doutais bien !

— Tu t'en doutais, mon petit amour, et tu as pensé à… m'aimer !

— Il y a déjà quelque temps.

— Que désires-tu, en m'aimant ?

— Te connaître sous les jupes.

— Oh, la coquine, la coquine, qui devine les bonnes choses… à moins qu'on les lui ait apprises ! Les as-tu apprises, dis ?

— Non, j'ai envie, voilà tout.

— Tu as envie, chérie, et nous bavardons. Vite, vite, vite, ton joli museau là-dessous.

Rapidement accroupie entre les cuisses de Finette, Agathe en prit connaissance, s'émerveilla de sa chair blanche et satinée, de la joliesse du conin, discrètement entrebâillé, des poils bruns et très fournis, de la propreté des dessous, qu'elle appréhendait un peu de ne pas rencontrer.

Elle embrassait partout avec forces gentillesses, Finette lui dit :

— Lèche, lèche, petite, c'est encore meilleur ! Mais, je te préviens, je vais te faire flanquer à la chambre noire, pour t'avoir cette nuit.

Agathe s'empressa de suivre la recommandation ; l'heure de punition s'écoula dans la plus parfaite des délectations.

Le soir, elle apprit que, pour avoir menacé Finette de lui jeter un livre à la tête, elle était punie de deux jours et de deux nuits de claustration.

Couchée sur un lit, n'ayant qu'un seul matelas, elle attendit, l'oreille au guet. Finette, en chemise apparut et lui dit :

— Viens.

Elle s'élança à sa suite, pénétra dans sa chambre, simplement mais très confortablement meublée avec un luxe de menus ob-

jets, témoignant d'un certain goût chez la fille.

Alors, la femme faite enseigna à la fillette les raffinements de la luxure la plus savante ; elle en sollicita les caresses les plus lascives, son corps en feu ayant besoin de chauds suçons pour rattraper les longs jeûnes supportés.

Elle s'était poudrée et parfumée, elle ne se lassait des minettes que pour exiger des feuilles de roses ; la langue d'Agathe, agile, experte, courut partout où elle le désira.

Elle la garda plus de deux heures et dit :

— Dors bien, Agathe, personne ne monte ici, je ne te ferai lever qu'à dix heures, pour que nous recommencions demain soir.

Agathe venait de conquérir la qualité de gougnotte de Finette.

Cela ne se soupçonna pas, la servante outrant sa mauvaise humeur à son égard et lui valant des augmentations de punition pour l'avoir plus souvent à sa disposition.

Mais la fillette acquérait l'expérience qui lui manquait ; initiée au saphisme, elle entreprit avec plus d'habileté Rita.

Elle ne doutait pas que Finette encouragerait sa fantaisie et, de fait, l'affaire se présenta naturellement.

Une nuit où elle semblait un peu lasse, après une forte séance de léchage, Finette, la voyant ainsi, soupira et murmura :

— Ah, pauvre petite, pauvre amour, je te tuerai ! Je ne suis pas raisonnable, j'ai le corps en feu ! Quel dommage que tu n'aies pas une camarade pour te soutenir, te remplacer lorsque je deviens par trop folle !

Agathe répondit ;

— Une camarade ! Oh, il y en aurait bien une.

— Vrai !

— Demain, Rita se fera punir de prison : laisse ouvertes nos deux portes, je commencerai avec elle, puis tu surviendras ; tu menaceras de nous conduire chez ces demoiselles : je te supplierai à genoux, je suis sûre que Rita m'imitera.

La fillette annonçait cette précocité dans la débauche, qu'elle devait montrer dans sa rencontre avec Célestin.

Finette en conçut la même admiration que Célestin et dit :

— Marche, gougou (nom d'amour qu'elle lui prodiguait), je te défendrai de toutes les manières, s'il t'arrive des ennuis.

Agathe était parvenue à émouvoir Rita.

Àla dernière récréation, elle lui avait dit :

— Ah, Rita, je t'ai parlé assez clairement ; il n'y a pas de plus grand bonheur en ce monde que celui de se caresser sous les jupes, lorsqu'on s'aime comme nous nous aimons ! Je serai punie ce soir, fais-toi punir de prison demain, je m'arrangerai pour te rejoindre dans ta cellule, nous nous caresserons à en mourir.

— Agathe, Agathe, depuis que tu me causes de ces choses, j'ai l'esprit à l'envers, je crois comme toi à ce bonheur ! Oh, te caresser, recevoir tes caresses, m'apparaît un délice inexprimable. Arrive ce qu'arrive ! Moi, si on nous surprend, on me chassera ! N'importe, je t'aime, j'ai envie de ces caresses, je te promets de me faire punir.

Et, le plan s'exécutant, les yeux effarés, ne distinguant rien, les cellules et le couloir de punition étant plongés dans la plus complète obscurité, Rita entendit le grincement de la porte qui s'ouvrait, un pas léger qui s'approchait, sentit une main qui courait sur son lit, elle saisit cette main et murmura :

— Est-ce toi, Agathe ? Oh, mon Dieu !

— Oui, mets ma main à tes cuisses.

— Oh, j'ai peur !

— Nigaude, vite, ouvre tes cuisses ! Là, elles brûlent ! Ah, comme je les baiserais !

Mais Rita, profitant de ce qu'Agathe était debout devant le lit, envoya les mains à ses fesses, l'attira brusquement, l'assit par dessus elle, lui embrassant avec passion le cul.

Agathe se laissa faire et dit :

— Que tu as envie, que tu as envie, presque autant que moi !

L'obscurité qui les entourait, les excitait encore davantage ; Rita, la plus novice, par cela même la plus assoiffée, enveloppait de ses bras la plus grande partie du corps de son amie, pour assouvir sa luxure sur tout ce qui constituait la délicatesse de sa féminité naissante.

Agathe s'abandonnait. Habituée avec Finette à être la caressante, elle éprouvait un charme infini à changer de rôle, à être cette fois la caressée. Aussi, cédait-elle à la moindre impulsion de Rita, et lui présentait-elle aux lèvres, aux mains, le conin, le cul, selon son désir.

Le plaisir régnait en maître dans cette cellule ; soudain une lanterne sourde se démasqua, Finette se dressa aux regards épouvantés de Rita.

Pour la vérité de la comédie, Agathe se fourra prestement sous les draps ; Finette les retira, et, la lanterne posée à terre, les bras croisés, dit :

— En voilà du propre !

Déjà Rita à deux genoux embrassait les pans de sa chemise et murmurait :

— Grâce…

— Baise dessous, répliqua Finette se troussant, je déciderai ce que j'ai à faire.

La fillette se jeta sur le conin, le couvrit de caresses, le lécha, disant :

— Vous ne nous dénoncerez pas ! Finette se tourna, lui présenta le cul et répondit :

— Voyons, si tu marcheras aussi bien de ce côté.

Rita s'apprêtait à faire des merveilles.

— C'est bon, reprit Finette, venez toutes deux dans ma chambre, nous causerons et nous nous entendrons.

L'entente fut scellée. Finette eut deux gougnottes, qu'elle favorisa de son mieux pour leurs caprices réciproques.

On ne pouvait abuser des punitions : elle trouva une combinaison qui multiplia leurs entrevues. En dehors de cette sur-

veillance des coupables, elle avait la charge du linge, et tous les samedis soirs, il en résultait pour elle un grand travail, à cause de l'échange avec le blanchisseur, du placement dans les casiers personnels. Elle se faisait assister, sous le prétexte d'accoutumer ces demoiselles à la conduite d'une maison, d'une ou plusieurs élèves, suivant les circonstances. Elle demanda, cela n'exigeant pas beaucoup de difficulté à être su, à s'adjuger toujours les mêmes, et elle eut ainsi Agathe et Rita, dont les feuilles de punition prenaient une tournure fantastique.

Ce fut le Paradis : les deux fillettes pendues à ses jupes l'asticotaient de mille manières : elle prêtait le con à l'une, le cul à l'autre, perdant l'esprit dans le jeu de leurs langues, s'instruisant l'une par l'autre. Elle échappait au vertige, les plaçait en soixante-neuf sur une table, pour courir expédier son linge, revenait, attrapait un brin de chair ici, un brin de chair là, joignait ses caresses aux leurs : elles se séparaient, se jetaient sous ses jupes pour s'y disputer les charmes du devant et du derrière : afin de les mettre d'accord, elles les installait demi-nues sur ses genoux et elle leur révélait la science des baisers sur les lèvres et dans la bouche.

Elle avait les nénés assez fermes, elles aimaient à les téter ; et alors, l'une sur le gauche, l'autre sur le droit, elle leur patouillait le cul, tandis que leurs mains s'unissaient pour lui chatouiller le bouton. Elle jouissait, elle jouissait et s'étonnait de ne pas voir pousser leurs poils, naître leurs tétés.

Ces séances ne laissaient pas que de l'énerver : la possession masculine manquait ; plus elle s'énamourait avec ses gougnottes, plus elle inventait des raffinements lascifs, moins elle se déclarait satisfaite. Ayant dévissé un conduit en caoutchouc pour le gaz, elle le travailla de si adroite façon, qu'elle en fabriqua presque un

godmichet, dame, très primitif, mais pouvant encore produire son effet dans un paroxysme d'hystérie passionnée ; Agathe, qu'elle traitait en amant de cœur, demeura chargée de le manœuvrer.

Pour cette séance mémorable du début, il fallait la nuit, on recourut à la punition d'incarcération ; elle alla sur les onze heures quérir ses deux complices.

Elle commença par choyer ses pouponnes, manœuvra les deux fillettes pour bien les mettre en train, les poussant à s'aimer, à se délecter entr'elles par dessus ses cuisses, leur servant d'oreiller, avec la permission de renifler son con, de le lécher pour se donner du piment. Quand elles furent bien lancées, elle appela Rita à ses fesses ; attirant Agathe, elle lui montra ce joujou qu'elle avait caché sous le traversin, et lui indiqua la manière de l'utiliser.

— Lèche-moi bien fort, dit-elle, enfonce bien ta languette dans le trou ; puis, quand ça mouillera un peu, vite tu entreras et sortiras ce joujou, en m'appelant des plus jolis noms qui te viendront à l'esprit.

Il n'est nul besoin d'insister sur les merveilleuses dispositions d'Agathe, ni sur l'éveil de son intelligence, on l'a déjà jugée.

Finette avait retourné à demi les fesses, écrasant sous leurs rotondités Rita qui ne s'en plaignait pas, et trouvait régal exquis à les combler de suçons. Apercevant son amie qui se plaçait pour les minettes, elle lui tendit par dessous la langue, et Agathe envoyant la sienne, toutes les deux s'en chatouillèrent le bout, puis retournèrent à leurs caresses, s'entrecroisant les jambes pour se donner mutuellement des coups de ventre.

L'œuvre du joujou s'exécuta ; Finette en eut une telle émotion, qu'elle appliqua de violents coups de cul sur le visage de Rita, agrippa le bras d'Agathe en murmurant :

— Plus vite, plus vite, ça vient, je jouis.

Agathe enfonçait tout l'objet, le retirait, elle eut l'intuition de le bouger dans l'intérieur du con et la jouissance survint, affolant les trois luxurieuses.

La pâmoison les saisit : elles demeurèrent immobiles, prostrées sur place, en face de leurs sexualités, où elles bavaient d'extase : elles rêvèrent plus de dix minutes, se complaisant à l'afflux de leurs béates félicités.

En cette nuit de folle volupté, elles avaient atteint l'apogée de leurs relations. Il était impossible qu'elles se prolongeassent dans ces conditions, sans attirer une catastrophe.

Aux vacances du Jour de l'an, où monsieur Pleindinjust fit sortir sa nièce, il lui exprima son chagrin de la voir si souvent punie et si peu travailleuse. Elle dut promettre de changer de conduite.

Elle ne s'engageait pas beaucoup ; elle pensait bien que Finette inventerait quelque moyen de se satisfaire, où l'on n'aurait plus recours à la claustration.

Finette, de son côté, avait subi une transformation complète dans son caractère : elle se montrait moins sèche, moins acariâtre, on la redoutait moins, et de plus, ne persévérant pas dans sa malveillance envers Agathe et Rita, elle trahit parfois l'affection qui les liait. Elle risquait d'être devinée, si les élèves de l'Ins-

titution Maupinais n'avaient pas été de vertueuses fillettes. Une d'entr'elles cependant soupçonnait la vérité, c'était Bernerette.

Bernerette n'ambitionnait pas de plaire à Finette : elle cherchait à disputer Rita à Agathe : l'œuvre était impossible pour le moment.

Il y eut un coup de foudre : deux mois après le jour de l'an, Rita et Agathe apprirent avec grande peine que Finette quittait la pension pour se marier.

Violemment secouée par les plaisirs charnels goûtés avec ses deux gougnottes, la servante se rendant compte de la funeste voie où elle s'égarait, ne résista pas plus longtemps aux sollicitations du blanchisseur qui lui proposait le mariage, et y consentit.

Elle agit sagement : la santé des fillettes menaçait de s'altérer et les demoiselles Maupinais émettaient quelque défiance sur ce changement de caractère de leur Croquemitaine.

Finette partie, les occasions devenaient rares : Rita et Agathe ne s'aimaient qu'à la dérobée, plutôt platoniquement que matériellement. Les grandes vacances arrivèrent, Rita resta seule avec Bernerette et eut plus de facilité avec celle-ci.

Rita et Bernerette jouissaient de la réputation d'être les brebis galeuses de la maison, des brebis auxquelles on pouvait ouvrir la porte de l'étable, pour en être plus vite débarrassées. On les surveilla à peine durant les vacances, elles en profitèrent. Elles étaient plus intimes que jamais Rita ne le fut avec Agathe, lorsque cette dernière revint de Dijon et parla de Célestin.

Célestin, la délivrance, le salut !

Tome 1 · Chapitre 7

Rita, d'abord réservée, finit par rêver à sa sortie de pension, avec un Monsieur riche, aimant le plaisir, et qui la favoriserait pour se retrouver avec ses amies.

Bernerette appuya Agathe pour dorer ce rêve de mille et une illusions, et Agathe écrivit enfin à Célestin de se présenter chez les demoiselles Maupinais pour retirer son amie.

La lettre partie, Agathe en ressentit de la tristesse ! Était-ce la séparation avec Rita qui la chagrinait, était-ce l'ennui de ne pas revoir Célestin, lorsqu'il viendrait la prendre : il y avait de l'un et de l'autre, avec une nuance de jalousie de ne pas être l'heureuse libérée.

Célestin, emporté par la folie que lui avait infusée Agathe, ne demeurait pas inactif. Il occupait un bel appartement avenue de Friedland, où une domestique de son pays, le servait, se faisant aider par les concierges dans certaines circonstances. Il prenait ses repas au dehors.

Il annonça à Félicité, cette servante, qu'il allait recevoir une petite cousine dont il était le tuteur, qu'elle eût à se pourvoir d'une femme de chambre pour l'assister dans son travail, et d'une cuisinière, car on déjeunerait avenue de Friedland et quelquefois on y dînerait.

Àcôté de sa chambre se trouvait son cabinet de travail. Il se rendit chez un tapissier, afin de modifier de fond en comble son logis ; il désirait la chambre de Rita à la place de ce cabinet. Cette chambre fut une merveille d'installation, non banale, où le blanc le disputa à des nuances assombries, propres à flatter le teint

d'une brune, où le lit ne rappela en rien la couche innocente d'une pensionnaire en vacances, mais celle d'une nymphe retenue en cage, par son peu d'élévation, par les sujets incrustés sur les bois. Rien n'y clochait, tout y était disposé pour la plus grande joie, le plus grand bonheur de la plus séduisante coquette. Les nuances sombres furent noyées sous des satins blancs, pour n'émerger qu'après la prise de possession de la fillette.

La lettre d'Agathe, confiée aux bons soins de la petite Antonia Lapers, survint comme tout était prêt. Il prit de l'argent et se rendit de suite à l'Institution des demoiselles Maupinais.

Mademoiselle Maupinais, l'aînée, faillit tomber de surprise, quand il lui communiqua le motif de sa visite.

— Vous êtes le parent de mademoiselle Rita, s'écria-t-elle.

— Son seul parent, à qui ses père et mère l'ont confiée en mourant ; je n'ai pu venir plus tôt, ni donner signe de vie, mon voyage dans l'Asie Centrale m'ayant tenu loin de tout centre civilisé. Je vous remercie des bons soins prodigués à cette chère enfant, et de l'avoir aimée dans la cruelle situation où on l'a laissée. Je vais vous indemniser des frais qu'elle vous a coûtés ; je ne vous la retirerai peut-être que pour quelques mois, le temps de reconstituer son moral, de lui procurer les distractions nécessaires à ce qu'elle oublie son double deuil. Je sais la bonne éducation qu'on reçoit dans votre maison ; si je vous la rends, comme externe, je suis certain qu'elle rattrapera vite le retard de ses études. Puis-je la voir ?

— On l'a prévenue. Monsieur, elle ne tardera pas à être là.

Mademoiselle Maupinais, toute étourdie, voyant l'argent qu'elle croyait perdu lui rentrer, ne formula aucune objection. Elle dressa ses comptes et dit :

— Il nous revient, Monsieur, huit cent trente-trois francs.

— En voilà mille, Madame, le surplus sera pour vos serviteurs.

— Oh, Monsieur !

Rita apparut en ce moment, et apercevant Célestin, courut se jeter à son cou, en s'écriant :

— Mon cousin Célestin, vous, je n'espérais plus vous revoir !

Mille francs, cette fillette ! Il achetait mille francs cette jolie brune, aux yeux vifs, qui l'embrassait sans embarras, avec cet art de comédienne !

Il n'était pas volé, Agathe ne le fourrait pas dedans.

Une fillette, demi-femme, avec des allures félines, une voix de tendresse, des élans de circonstance, il l'étudiait en rendant le baiser, tout en disant :

— Ne m'en veuillez pas, ma chère Rita, de mon long silence, je vous l'expliquerai. Ces dames vous ont-elles prévenue que je vous emmenais ?

— Oui, je n'ai que mon chapeau à mettre : une de mes amies, Agathe, s'est chargée de ma malle, on l'expédiera.

— Parfaitement !

Une demi-heure en tout et il avait la fillette, près de lui, dans le fiacre avec lequel il était venu.

— Ouf, murmura-t-il, lorsque la voiture s'ébranla, la comédie a réussi !

Rita éprouvait un léger émoi, elle répondit néanmoins :

— J'ai bien joué mon rôle ! Qu'allez-vous faire de moi ?

Il l'examina avec un certain plaisir en souriant et dit :

— Nous étudierons cela plus tard ! Pour le moment vous m'appartenez, je tâcherai de vous amuser.

— Oh oui, de m'amuser !

Elle eut un soupir : une mélancolie glissa sur son esprit : pressentait-elle que son indépendance personnelle était plus en sûreté chez les demoiselles Maupinais ! L'enfant l'emporta, elle lui prit la main, la baisa et ajouta :

— Merci.

Il en fut touché et dit :

— Vous avez le temps de voir notre appartement. Je vais vous promener, nous dînerons ensuite au restaurant et nous passerons la soirée au théâtre. À minuit, heure des crimes, nous foulerons les tapis de nos chambres.

— Je veux bien.

Toute la journée s'écoula dans ces diverses distractions, où ils s'accoutumaient l'un à l'autre, malgré une sorte de gêne subsistant.

Dès l'entrée dans l'appartement, Rita eut des exclamations de joie et d'admiration : la lumière électrique éclairait partout et la

solitude était absolue.

Célestin avait pris ses précautions pour se l'assurer. Il réserva la connaissance des deux chambres mitoyennes pour la dernière visite.

Une collation se trouvait servie dans la salle à manger avec du Champagne.

— Rita, dit-il, avant de franchir le seuil de nos intimités (il appuya sur le mot intimités), vous goûterez à ces friandises, boirez un peu de Champagne et vous habituerez à vous considérer comme la petite reine de ces lieux. Il dépend de votre bonne volonté d'y être une reine heureuse.

— Je ferai tout mon possible !

Le bien-être qui se dégageait de ce luxe, la gourmandise qui s'éveillait devant cette table, les distractions de la journée se détachant en relief, tout la disposait de la meilleure façon. Elle avait posé son chapeau dans l'antichambre, elle était à l'aise, elle se laissa aller dans ses bras qu'il ouvrait pour l'embrasser, et lui rendit son baiser, le regardant dans les yeux comme il la regardait dans les siens.

— À table, dit-il.

Elle s'assit gentiment à sa place ; il la servit, excita sa gaieté, quand le bouchon de la bouteille de Champagne, frappant le plafond, il simula la peur.

Les coupes pleines, il se pencha pour trinquer, les verres se heurtèrent, il but, et ayant remis son verre sur la table, il la pria

de tenir sa coupe en l'air. Il porta alors la main à sa poitrine, où il lui semblait voir une petite proéminence, il palpa et murmura :

— Je te croyais des seins, ma reine. Elle rougit, faillit laisser tomber la coupe, puis répondit en riant :

— Pas encore, mon roi, ils poussent, ils marquent, et je suis sûre que bientôt… Dans tous les cas, je suis plus avancée qu'Agathe. D'abord, j'ai six mois de plus et je suis presque femme.

— Agathe !

Il évoqua les scènes vécues en chemin de fer et la nuit ; il se rappela sa tentation de la dépuceler ; reportant les yeux sur Rita, brutalement il lui demanda :

— As-tu des poils ?

— Oh !

— As-tu des poils ?

— Oui.

Il lui versa une deuxième coupe et dit :

— À tes poils.

Elle se tordit de rire et répliqua :

— Tu es drôle, mon roi !

— Veux-tu voir les chambres ?

— Je ne demande pas mieux.

Ils commencèrent par la sienne, très belle pièce, où, sur une table, deux boîtes attirèrent son attention.

— Qu'y a-t-il là dedans, s'écria-t-elle, je parie que c'est pour moi.

— Tu as deviné.

— Montre.

— Tout à l'heure. Regarde ta chambre, de la porte seulement, tu n'y entreras qu'avec ce que contiennent ces boîtes.

— Oh, s'exclama-t-elle en admiration devant sa chambre, voilà où je coucherai !

— Oui.

— Pourquoi ne veux-tu pas que j'y entre ?

— Parce que tu n'y entreras que nue ! — Oh !

Elle recula lentement et revint à lui.

— Qu'y a-t-il dans ces boîtes, demanda-t-elle ?

— Déshabille-toi ?

— À présent.

— Puisque je te le dis.

Elle hésitait, il s'agenouilla et murmura :

— Je vais t'aider.

Il la troussa, s'arrêta à la vue du pantalon assez ordinaire, et le secouant, ajouta :

— Tu en auras de plus beaux.

— Tu veux que je l'ôte, pour commencer.

— Non, laisse-moi voir à travers les rideaux baissés.

— Les rideaux baissés, c'est ma chemise que tu appelles les rideaux !

Il souleva la chemise, aperçut les poils les baisa et murmura :

— Eh, eh, il y en a en effet ! Voyons ton cul. Très bien, très bien, on fera quelque chose de ta personne.

Les baisers qu'il lui donnait, l'échauffant, elle défit son corsage, sa robe, ses jupes et se trouva en chemise.

Il était sous elle, l'embrassant, la chatouillant, et à mesure que tombaient la robe, les jupes, il les sortait des jambes, les lançait par derrière lui, ramenait ensuite les parties génitales de la fillette à ses lèvres.

Se sentant de moins en moins maître de ses sens, il la déchaussa, lui enleva la chemise, et toute nue devant lui, il l'examina des pieds à la tête, la palpa, tel un maquignon s'assurant de la marchandise qu'il a achetée.

Les épaules étaient bien celles qu'on a à cet âge : les seins marquaient, ils poussaient comme elle l'avait dit ; le ventre était encore étroit ; les fesses, assez rondelettes ; les cuisses grassouillettes ; les mollets légèrement accentués : en somme, il n'existait pas dans la structure du corps une grande différence avec Agathe, mais ici, il n'éprouvait plus les mêmes scrupules.

Il la manipulait, la contemplait dans toutes ses moindres parties, Rita se prêtait, attendant ses instructions.

— Il ouvrit les boîtes : de l'une, il retira un long voile, tel qu'en portent les mariées, et le lui posa sur la tête ; de l'autre, il sortit une couronne d'oranger et la plaça par dessus le voile en disant :

— C'est le jour de tes noces, Rita, dans un instant, tu seras ma femme, te voilà revêtue des insignes d'une jeune mariée.

La fantaisie, loin de lui déplaire, l'amusa, elle s'enveloppa du voile, arrangea la couronne et répondit :

— Je veux bien, tu es mon mari, que faut-il faire ?

— Tu vas rentrer dans la chambre, tu t'asseoiras sur le bord de ton lit et tu m'attendras.

— Viens vite.

— Le temps de me déshabiller.

— Ah !

— À petite femme nue, grand mari nu.

— Je ne suis pas petite !

Il la poussa vers la porte, elle posa le premier pied dans cette chambre qui devenait la sienne.

Elle était encore plongée dans la plus vive admiration de ce qui l'entourait, lorsqu'il apparut à ses yeux dans sa nudité masculine. Elle voyait l'homme, elle en eut une peur instinctive. Elle s'enroula dans le voile, il s'élançait à ses pieds, lui écartait les jambes et disait :

— Allons, allons, étends-toi sur le lit.

— Avec la couronne ?

— Glisse-la sous ton cul.

— Elle me fera mal.

— Pose-la où tu voudras, mais couche-toi.

La bête fauve était déchaînée : un simulacre de possession ne pouvait plus le satisfaire : Rita, jetée sur le lit, plaça la couronne sur l'oreiller ; le voile qui la recouvrait demeura sous elle ; entre ses jambes, entre ses cuisses, elle sentit la queue qui approchait du conin ; elle entendit avec émoi, le souffle rauque de Célestin ; il lui entoura le cou de ses bras, elle ferma les yeux, elle crut qu'il s'apprêtait à la tuer, tant ses yeux devenaient hagards, elle eut un cri d'angoisse, de douleur ; ce cri s'étouffa sous les lèvres de Célestin, qui se plaquaient sur les siennes, il commanda :

— Tais-toi donc, tu deviens femme.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, tu me tues, tu m'assassines.

Elle s'arqueboutait sur les reins, lui griffait le visage, la terreur l'envahissait ; il l'enserra de ses bras, de son buste, la collant sous lui.

Elle voulut hurler, il s'arrêta, effrayé, murmurant :

— Rita, Rita, mais c'est naturel cela, Agathe me provoquait à ce que tu ne veux pas.

— Je ne veux plus rester ici, je veux retourner chez les demoiselles Maupinais. J'irai mendier, mais je ne veux pas ça, pas ça.

— Folle, folle, le plus difficile est fait.

— Non. Une rage froide le saisit : cette fille, qu'il se payait mille francs, sans compter les dépenses antérieures faites pour l'installer dans sa vie, allait-elle manquer aux espérances suscitées par Agathe, il dit brutalement :

— Que tu le veuilles ou nom, tu seras ma femme, car tu m'appartiens, tu es à moi, et je t'ai préparé ce luxe pour que tu sois ma femme.

— Méchant, bandit, infâme !

Il courut à sa chambre et en revint avec sa canne.

— Oui ou non, s'écria-t-il, veux-tu être raisonnable ?

— Je veux m'en aller.

— Tu ne t'en iras que morte.

D'un brusque mouvement, il la vira, et sa canne s'abattit en deux coups forcenés sur ses reins, sur ses fesses, tandis qu'il ajoutait :

— Crie, si ça te plaît, tu m'appartiens et tu te soumettras.

Elle ne criait pas. Une réaction se produisait. Elle comprenait que la lutte s'offrait impossible, son sens féminin s'éveillait : étonné de son mutisme, il ne frappa pas le troisième coup, elle murmura :

— Ne me bats pas, je serai raisonnable.

— Cela vaut mieux.

Il jeta à terre la canne et la replaça en posture : il vit ses yeux secs qui le regardaient fixement, il posa un baiser sur ses lèvres, elle le rendit mollement. Sa queue arriva de nouveau au conin, elle suivit sa recommandation de bien écarter les cuisses pour moins souffrir, il recommença l'œuvre de dépucelage. Elle eut des sursauts, des demi-révoltes, elle essaya encore de résister, elle reçut de grosses claques sur le cul, comme pour lui rappeler que la canne n'était pas loin ; l'acte s'accomplit, elle fut dépucelée. En somme elle était nubile, il y avait moins de danger qu'avec Agathe : il ne recula pas.

Mais que de traces !

Le voile de mariée n'offrait plus qu'une loque, le dessus du lit apparaissait fripé et ensanglanté ; la couronne, lancée en l'air, au milieu du dernier assaut, gisait lamentable sur le tapis.

Après un moment de repos, où elle reprenait ses sens, il lui dit :

— Lève-toi, passons à ta toilette. Passive, soumise, elle quitta le lit, les jambes encore tremblantes, l'accompagna au cabinet de toilette qu'il lui avait fait aménager.

Là, il la nettoya lui-même, la frictionna, la poudra, lui redonna des forces.

— Tu es ma femme, et tu es femme, dit-il. Voulez-vous, Madame de Kulaudan, venir prendre un verre de Champagne, pour fêter cette date inoubliable.

— Je veux bien, répondit-elle simplement.

Ils retournèrent nus dans cette salle, où elle avait laissé les derniers vestiges de son innocence. Peu à peu son anéantissement se dissipa, et trinquant son verre elle lui dit :

— Tu m'as battue ! Tu ne l'aurais pas fait, si j'avais été ta femme et si j'eusse été vraiment en âge de l'être !

— L'âge de l'être, nigaude, on l'a toujours ; Agathe désirait ce qui t'a si fort épouvantée !

— Agathe ! Tu le lui aurais fait, et si tu ne l'as pas fait, c'est que tu avais une raison qui te retenait ! Tandis que moi, une marchandise, une fille achetée, tu t'es cru le maître, tu n'avais pas à te gêner. Cela, ce n'est pas bien. Tu as été le plus fort, je me suis soumise. Je crains de ne pas être ce que tu cherchais.

La femme ergotait.

— Tu le seras, mignonne, répliqua-t-il ! la violence masculine est chose si naturelle, que si les femmes ne la subissaient pas, elles prieraient le bon Dieu de leur envoyer le diable. N'es-tu pas déjà mieux ?

— Je n'en sais rien.

Elle affichait un air résolu qui lui allait très bien ; il l'embrassa avec tendresse, elle rendit les baisers. La voyant plus calme, il la ramena dans sa chambre, arrangea son lit, lui passa sa chemise de nuit qu'elle avait dans sa malle, apportée dans la journée, pendant leur promenade, et lui dit de dormir en paix !

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, ajouta-t-il en la quittant, tu n'as qu'à venir me trouver, tu es maîtresse d'entrer dans ma chambre à toute heure de jour et de nuit.

Il lui expliqua encore le mécanisme pour l'électricité, remplaça, en se retirant, la forte lumière par une plus douce, dissimulée au plafond sous un nuage de gazes de différentes couleurs.

Seule dans sa chambre, dans son lit, séparée de l'homme qui venait de la violer, elle pensa pendant quelques secondes, poussa quelques soupirs, et dominée enfin par le plaisir du luxe dans lequel elle vivrait, de l'indépendance qu'elle entrevoyait ; elle s'endormit paisiblement.

Tome 1 · Chapitre 8

Elle n'avait pas l'habitude de faire la grasse matinée : à huit heures elle s'éveilla et se leva. Aucun bruit ne lui parvenait, sinon ceux de l'avenue Friedland.

Impressionnée de ce calme, elle crut de son devoir de s'occuper de sa chambre ; cet ouvrage terminé, elle passa à sa toilette.

Se rappelant qu'elle avait licence d'entrer chez lui, elle entrouvrit la porte de communication et entendit son souffle régulier, il dormait encore ; elle referma doucement, vint à sa fenêtre aspirer l'air à pleins poumons, et comme neuf heures sonnaient, on frappa à sa porte.

Elle courut ouvrir, Félicité la saluait :

— Bonjour, Mademoiselle, vous êtes la parente de Monsieur, je n'osais entrer. Je supposais que vous dormiez ! Vous avez fait votre lit ? Il ne fallait pas ; il y a le service pour ça ! Que désirez-

vous pour votre déjeuner ? Monsieur n'a pas laissé d'ordre. Du thé, du café au lait, du chocolat ?

— Du chocolat.

— Voulez-vous que je vous serve ici, ou à la salle à manger.

— Ici ! J'attendrai que mon cousin soit éveillé !

— Bon, bon, je vais vous porter à manger.

Félicité ne pouvait manquer d'examiner avec curiosité cette jeunesse ! Était-ce une fillette, était-ce une jeune fille, elle ne le définissait pas bien. La robe de Rita n'était pas courte, cela faisait pencher pour l'hypothèse d'une jeune fille. Le visage gracieux et mutin, trahissait une nature sortie de l'enfance ! La brave servante, en allant chercher le déjeuner de Mademoiselle, hochait la tête, ne devinant pas la qualité de cette parente, dont elle ne sût jamais rien, ni de ce qu'elle serait dans la maison.

Elle eut bientôt servi son déjeuner, et malgré son désir de s'instruire, elle se résigna à se retirer, Rita affirmant n'avoir besoin de rien.

Rita se sentait de l'appétit ; elle prit avec grand plaisir ce premier repas ; l'appétit satisfait lui inspira de l'audace, elle pénétra dans la chambre de Célestin et s'avança jusqu'au lit.

Célestin avait le sommeil léger ; le bruissement de la robe l'éveilla, il aperçut la fillette habillée et s'écria :

— Quelle heure est-il donc ?

— Pas loin de la demie de neuf heures !

— Et tu es déjà debout ?

— Je me lève bon matin.

— Il fallait dormir, petite sotte ! Tu t'éreinteras.

— Oh non, je suis très bien.

— Vraiment !

Il s'étirait les bras, se secouait : il la pria d'ouvrir les contre-vents, puis ajouta :

— Qu'as-tu fait ma mignonne ?

— J'ai déjeuné.

— Très bien cela ! Tu as demandé ce que tu voulais à Félicité ?

— Elle est venue elle-même.

— Quelle tête a-t-elle eue ?

— Comment quelle tête ?

— Dam, elle ne te connaissait pas, elle devait mourir d'envie de bavarder.

— Je n'y ai pas coupé, je le devinais bien.

— De l'argot, Mademoiselle, du vieil argot ; pas coupé, pas coupé !

Elle eut un joyeux éclat de rire qui ensoleilla son visage : il la saisit par les bras, l'attira près de lui et murmura dans son oreille :

— Le mal ne t'a pas empêchée de dormir ?

— Quel mal ?

— Ton pucelage envolé.

Elle rougit, appuya la tête sur son épaule, pour se cacher le visage.

— Tu n'es plus fâchée ? Tout bas, elle répondit :

— Non.

— Tu es gentille ! Veux-tu voir ce qui t'a écorchée avant que je m'habille, que j'appelle Félicité.

Elle observa le silence, gardant la tête appuyée contre son épaule.

Il rejeta les draps, et, sa chemise soulevée, lui montra sa queue, ses couilles, son ventre et ses poils.

— Regarde, regarde, ce n'est pas bien méchant.

— Je n'ose pas.

— Ah, la petite niaise ! C'est entré dans ton ventre, c'est un ami pour toi.

Elle hasarda un coup d'œil ; il lui guida la main dessus. Elle ne résista pas, et sans aucune indication la caressa, puis l'embrassa à l'extrémité. Il l'arrêta, ne voulant pas s'oublier davantage.

— Là, là, dit-il, c'est bien, tu finiras par l'aimer. Maintenant il s'agit qu'on ne se doute pas de ce qui se passe entre nous. Comprends-moi bien. Je suis ton tuteur, tu es ma pupille, on te respectera à ce titre et tu commanderas au service. Tu ne te confieras à personne sur la nature de nos rapports.

— À personne.

— Sous cette condition, je te promets de te rendre la vie aussi heureuse que possible. Je suis riche, tu ne manqueras de rien, et plus tard, quand tu seras une grande fille, j'assurerai ton avenir. Tu es encore trop jeune pour penser à ces choses. Ce que nous faisons ensemble, je te recommande d'éviter de le faire avec d'autres hommes, on ne sait ce qui en résulterait. Cela s'appellerait une trahison. T'en rends-tu compte ?

— Oui.

— Tu es une fille intelligente, je n'abuserai pas de ta jeunesse, je t'accorderai les repos nécessaires. Retourne à ta chambre, je vais sonner Félicité ; je te rejoindrai dès que je serai vêtu. Si tu t'ennuies, tu n'as qu'à te promener par l'appartement, tu es chez toi.

— Je ne connais encore personne.

— Il n'y a pour le moment que Félicité ! Pour moi seul, elle suffisait : j'étais si peu ici.

Elle revint dans sa chambre et s'installa à une fenêtre : le temps était splendide et doux, une belle journée d'automne.

Elle ne resta pas longtemps seule. Félicité vint la prévenir que monsieur Célestin l'attendait au grand salon. Elle y accourut et le vit avec une jeune brune, coquette et avenante.

— Ma chère enfant, dit Célestin, tu connais Félicité, voici maintenant Annette, fille de chambre, qui sera plus spécialement chargée de s'occuper de ton service. Elle ne demande qu'à être appréciée, j'espère que tu en seras satisfaite.

— Mademoiselle, dit la camériste, peut être sûre de n'avoir jamais un reproche à m'adresser.

— Je ne suis pas difficile, trouva à dire Rita, je tâcherai de me montrer raisonnable dans mes exigences.

Annette sortit, et, comme Félicité, se demanda ce que pouvait bien être cette si jeune parente qu'on installait en maîtresse.

Àdeux heures de l'après-midi, Célestin et Rita descendirent pour aller au Bon Marché, où Célestin entendait acheter le plus pressé en robes et trousseau à sa jeune amie, en attendant qu'elle complétât sa croissance et qu'elle se choisît une couturière qui l'habillât à son goût.

Dans le vestibule de l'escalier, tout à coup une voix s'écria :

— Je ne me trompe pas, c'est bien Rita !

— Clotilde, répondit Rita, toi, vous !

Une femme, toute jolie et toute jeunette, d'une très grande élégance, à la poitrine bombée, à la tête fine et délicate, au corps souple et onduleux, d'une beauté plus que séduisante, ouvrait les bras à la fillette, tandis que derrière elle, un adolescent, un jeune homme de dix-sept ans, à l'allure gauche et empruntée, demeurait bouche bée.

— Toi, Rita, toi, par quel hasard ?

Célestin grimaçait un sourire et éprouvait une sourde terreur ! Quelle était cette dame ? Une parente, une amie de la famille de Rita ! Diable, diable, et Agathe qui, avait affirmé son amie, était absolument isolée.

Rita sauva la situation ! elle fit les présentations :

— Mon cousin et tuteur. Monsieur Célestin de Kulaudan, qui m'a retirée de pension, pour achever chez lui mon instruction : une ancienne élève de chez les demoiselles Maupinais, des grandes, Mademoiselle Clotilde…

— Aujourd'hui Madame Clotilde Go, intervint gracieusement la jeune femme tendant la main à Célestin ; je suis charmée. Monsieur, de vous rencontrer, je savais que vous habitiez la maison, je ne me doutais pas que j'aurais le plaisir de vous connaître.

— J'ignorais…

— Nous ne sommes ici que depuis trois mois, vous voyagiez quand nous avons loué le quatrième, deux étages au dessous de vous : Je vous présente mon jeune beau-frère. Monsieur Clément Go, qui vient de passer son baccalauréat et qui songe au professorat.

— Vous me voyez, Madame, on ne peut plus heureux !

— Et moi, ce que je suis enchantée ! Vous me la prêterez quelquefois cette chère petite ! Elle était une enfant, lorsque je quittais l'institution Maupinais, mais j'avais déjà remarqué sa gentillesse et je l'aimais beaucoup, n'est-ce pas Rita ?

— Oh oui, Madame !

— Tu ne vas pas me dire, Madame ! Cher Monsieur, vous sortez comme nous, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Demain est mon jour. Il n'y en aura pas pour vous ! Vous seriez bien aimable de monter un moment, vers les cinq heures, si cela ne

vous dérange pas, on commencera à être plus intimes, nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, est-ce dit ?

— Mon Dieu, Madame…

— Pas de refus, je vous en supplie.

— Soit ! Je dois cependant vous prévenir que nous sommes très peu chez nous ! Je tiens énormément à ce que ma cousine prenne des distractions, fasse de l'exercice.

— Je ne vous en empêcherai pas ; mon amitié n'aspire pas à la tyrannie. Dites oui pour demain.

— C'est dit.

Rita et Clotilde s'embrassèrent et on se sépara, Célestin ayant appelé un fiacre. Dans la voiture, il était très rêveur, il murmura enfin :

— Voilà une rencontre qui me contrarie.

— Pourquoi cela ?

— De tiers, en dehors d'Agathe, je n'en voudrais pas.

— Si tu savais comme Clotilde est bonne, gentille.

— Je ne dis pas le contraire ; mais je me méfie de l'amitié d'une femme pour une fillette de ton âge.

— De quoi as-tu peur ? Que je parle ! Je t'ai promis et je le jure, jamais je ne causerai à personne de ce qui est entre nous.

— Bon bon, j'ai confiance en ta discrétion ; de mon côté, je te promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour te distraire, afin que tu ne t'ennuies jamais.

— Tu es tout plein gentil, en parlant ainsi, et j'oublie ta méchanceté de cette nuit.

— Ma méchanceté !

En quittant le Bon Marché, Rita rayonnait ; elle eut dévoré de caresses Célestin. Quatre toilettes différentes, des chemises luxueuses, des bas, des jupes, des pantalons, des peignoirs, tout ce qu'elle avait désigné, il le lui avait acheté, la guidant il est vrai de son goût et de son expérience : elle allait se trouver ébouriffante, selon son expression, elle épaterait les camarades de la pension dans ses toilettes, quand elle les verrait.

Dans son plaisir, elle trépignait de rentrer avenue de Friedland, après le dîner, ne voulant pas d'autres distractions pour cette soirée, que celle de placer dans ses armoires, dans ses tiroirs, toutes les belles choses dont elle devenait la propriétaire, et que Célestin recommanda bien au magasin d'expédier de suite.

Le service n'habitait pas l'appartement : il logeait au sixième. Célestin et sa pupille étaient donc libres d'agir à leur guise.

L'agitation, la fièvre de Rita inspirèrent à Célestin la crainte qu'elle ne se fatiguât trop ! En somme, c'était une enfant, quatorze ans et demi, et il avait bien résolu de la respecter cette nuit, de l'engager au repos dès qu'elle aurait terminé le classement de ses achats.

Il s'amusa à lui voir étaler ses linges, ses toilettes, à les étudier pour les placer à tel ou tel endroit, à essayer les robes et les chapeaux, à se faire des grimaces devant la glace en s'appelant Madame, s'adressant des sourires, des révérences et disant :

— Madame salue Monsieur.

Assis sur un large fauteuil, dans cette chambre de jeune fille où, aux nuances assombries de quelques tentures, se révélait l'assaut subi par la virginité, il rêvassait, et dans sa rêvasserie surgissait l'image de madame Go.

— Si tu me parlais de ton amie, de Clotilde, insinua-t-il enfin !

— Mon amie ! J'étais trop petite pour qu'elle le fût ! Elle était toujours gaie et bonne enfant, prodiguant à toutes ce que ses parents lui portaient. Elle quitta la pension elle avait seize ans, on la renvoya.

— On la renvoya ! Pour une grosse faute ?

— Dam, une histoire assez forte. Ma petite amie Bernerette me l'a contée.

— Ta petite amie Bernerette ! il t'en pleut donc des amies ! Je croyais que vous vous aimiez seulement avec Agathe !

— Nous nous aimions aussi avec Bernerette.

— Et de la même façon qu'avec Agathe ?

— Comment ça, avec Agathe ?

— Agathe, en me causant de ta charmante personne, ne m'a rien caché de votre amitié.

— Que t'a-t-elle dit !

— Que vous vous aimiez bien davantage qu'on ne s'aime entre amies ordinaires.

— Elle a eu tort, si elle a avancé des choses qu'on peut toujours nier.

— Oh, Mademoiselle l'audacieuse, nier !

— Il y a des choses qu'on ne doit jamais dire. Eh toi, que penserais-tu si je racontais ce que tu as fait avec moi.

Il comprit le reproche que lui adressait Rita et reprit :

— Donc, tu étais l'amie de Bernerette ?

— L'amie, oui, et celle d'Agathe aussi.

— Cela me suffit. Narre-moi l'histoire de Clotilde, si toutefois ce n'est pas commettre une trahison !

— Non, il n'y a pas trahison, mais c'est… très difficile. Bah, avec toi, c'est comme avec mes amies à présent ! Il faut te dire que les parents de Clotilde sont ce qu'on nomme des athées. Le père détestait l'église, les curés, les prêtres, et appelait puces tous les abbés.

— Puces !

— Oui, parce qu'ils vivent du sang des imbéciles qui les écoutent, à ce qu'il prétendait.

— Oh, Rita !

— Ce n'est pas moi qui dit cela, je te répète ce que disait le père de Clotilde. Elle n'était pas très dévote non plus, mais elle accomplissait ses devoirs religieux comme les autres. Un soir, à l'étude, elle riait et se grattait quelque part ; sa voisine lui demanda ce qu'elle avait. Elle répondit en écrivant sur un bout de papier, tiens, regarde, c'est plus commode à montrer, elle écrivit ces lettres, avec le chiffre i au milieu : G O Q i A B.

— J'ai au cul un abbé ! Fi de la mauvaise drôle !

— La maîtresse vit le papier entre les mains de la voisine, qui se tordait de rire, elle vint le prendre et il y eut une scène épouvantable. On avisa les parents de Clotilde et elle quitta la pension,

— Et toi, qu'as-tu au cul dans ce moment, dit-il en lui saisissant vivement les fesses ?

Elle sursauta à cet attouchement et répondit :

— Tu serais bien attrapé si je te répondais par la onzième lettre de l'alphabet doublée.

— Onzième lettre ! Voyons la onzième lettre : A, B, C… K. Ka, oh, oh, petite sale !

— Il n'y en a pas va, ne t'effraye pas.

Elle s'était arrêtée pour le favoriser dans son pelotage : il retira la main, ne voulant pas s'échauffer, et elle s'occupa à tout enfermer de ses emplettes du Bon Marché.

Quand elle eut terminé, remarquant combien il était tranquille, elle vint subitement s'asseoir sur ses genoux, lui jeta les bras autour du cou et murmura :

— Oh, je n'ai pas pensé à toi, je m'amusais avec toutes ces belles choses que tu m'as achetées, et toi, tu ne disais rien !

Elle le câlinait, ils échangèrent un baiser et elle lui dit :

— Tu as bien fait de t'amuser, je ne suis pas ton bourreau, ma chérie, et je te le dis de nouveau, je dois ménager tes forces.

Elle eut une moue expressive et répondit :

— Je suis forte, je suis forte… et je n'ai plus peur.

Ce : « Je n'ai plus peur », fut comme un coup de fouet, il se leva vivement et dit :

— Ah vraiment ! Eh bien, viens dans ma chambre, nous verrons si tu n'as pas peur !

Elle le suivit sans aucune hésitation, avec un air tout à fait décidé, et là il reprit :

— Allons, ma mignonne, nous allons recommencer, déshabille-toi, comme hier, et, si tu n'as pas peur, tu iras à ton lit, tu m'y attendras ; je jugerai à la réception que tu me feras si vraiment tu ne mens pas et si tu es une petite femme.

En un instant elle fut entièrement nue, et lui se dévêtissant en même temps, elle dit en se dirigeant vers sa chambre :

— Si je m'effraye, porte ta canne, tu me battras encore, comme tu as fait hier.

Il restait pétrifié devant cette attitude ! À peine était-elle sur son lit qu'il l'avait déjà rejointe et, comme la veille, en vrai fauve, il se précipita sur elle.

Mais elle avait les cuisses ouvertes, elle s'arrangeait, elle se prêtait de son mieux et elle répondait à l'attaque. Il la posséda cette fois réellement, non sans encore quelque écorchure et un petit gémissement qu'elle étouffa aussitôt ; il jouit et la prit avec furie. Il retourna ensuite dans sa chambre, ils dormirent chacun dans leur lit.

Tome 1 · Chapitre 9

C'était pour lui une véritable corvée que de monter vers les cinq heures de l'après-midi chez Clotilde : Rita avait endossé la plus belle de ses toilettes, elle exultait à la joie de se montrer, elle l'entraîna.

Cependant il avait des préoccupations.

Le matin même, une lettre de monsieur Pleindinjust, l'oncle d'Agathe, lui était parvenue, lettre contenant des reproches sur la façon incorrecte dont il avait rempli sa mission de confiance.

« Garder toute une nuit une enfant n'était certainement pas condamnable contenait entr'autres aménités la lettre, mais l'enfant révélait déjà la jeune fille, et il existait tant d'esprits méchants qu'on pourrait plus tard reprocher à sa nièce cette imprudence. Je ne vous eusse jamais cru capable d'une telle infraction aux plus simples convenances, etc., etc.

La colère faillit le pousser à répondre du tic au tac, que lorsqu'on débauchait une nièce, on devait bien s'attendre à ce que la nièce débauchée débauchât des hommes, il remit sagement au lendemain toute détermination à ce sujet.

Rita avait coquetté toute cette journée comme une femme experte, et il commençait à s'estimer très heureux de l'avoir sortie de pension.

Clotilde ne s'apercevrait-elle pas de ce qui se passait.

Ainsi qu'elle l'avait annoncée, il ne restait plus que deux à trois personnes chez elle, au moment où ils se présentèrent. Elle les accueillit avec grande affabilité, même avec affection.

— Ah, Monsieur, s'écria-t-elle, que vous êtes aimable de vous être souvenu de ma prière !

— Le plaisir de Rita était le mien, chère Madame.

Merci de cette bonne parole ! Je pense qu'elle ne demande qu'à être prouvée et je vais droit au but. Vous nous resterez à dîner.

— À dîner !

— Sans cérémonie, en tête-à-tête avec mon beau-frère et moi. Mon mari est absent, et il sera enchanté de savoir que j'ai retrouvé dans la maison une ancienne petite amie !

Quel sourire, quel grâce ! Cela dit, la main dans la main, les yeux dans les yeux, par une jeune femme d'une beauté merveilleuse, avec un buste d'un divin modelé, les seins pointant sous un corsage les moulant, ces seins dont manquaient ses petites amies, Agathe et Rita ; une femme d'une élégance recherchée, appliquée à faire un poème d'irrésistible séduction de son corps, de ses allures, de ses moindres gestes, de cette femme renvoyée de la pension Maupinais pour avoir écrit sur un papier : G O Q i A B ! Célestin se sentant mollement bercé par une douce impression de contentement. au contact de cette jolie femme, répondit :

— En effet, en effet, Madame, nous ne pouvons nous dérober.

Quelques secondes d'une conversation banale suivirent, puis les dernières visites cessant, on se trouva en intimité. Rita, tout à fait à l'aise, babillait avec Clotilde et taquinait déjà Clément le sauvage. Célestin plaisantait et riait, subjugué par la nature exubérante de Clotilde ; une apparition provoqua une nouvelle stu-

peur de Rita, on avait sonné, et dans le salon entra tout à coup Antonia Lapers, la petite externe, amie de Bernerette, qui, lui sautant au coup, s'écria :

— Ah, quelle veine de te rencontrer chez ma cousine !

— Ta cousine ?

— Eh oui, Clotilde.

— Je n'en savais rien.

— Je lui avais conseillé de ne pas trop s'en vanter chez ces demoiselles, dit Clotilde ! Tu es bien en pays d'amies, ma petite Rita.

Déjà Antonia s'emparait de la fillette, après avoir annoncé que ses parents la laissaient à dîner, et l'emmenait pour lui confier un secret sur la pension, ce qui amusait beaucoup tout le monde.

Un moment Clotilde demeura avec Célestin et Clément, puis sortit pour donner divers ordres, et revenant ensuite, dit :

— Ces deux gamines, j'ignore où elles ont passé et ce qu'elles complotent, je ne les ai pas aperçues ; encore une enfant, Rita !

Et voilà que Clément sortant, Célestin et Clotilde se trouvèrent en tête-à-tête, sous la lueur des lampes éclairées, et que l'exclamation de Clotilde, tombée sur le cœur de Célestin, y tinta comme un reproche de sa conduite.

— Une enfant, une enfant, reprit-il après un court silence, une vraie fille, chère Madame, en pleine aspiration d'indépendance, une fille d'Eve cultivant toutes les curiosités.

— Rita, allons donc ! Elle n'a pas quinze ans, autant que je m'en souviens.

— L'âge ne signifie rien.

— Vous relevez donc des éveils d'idée chez Rita ! Oh mais, dans ce cas, vous n'en avez que plus de mérite de vous charger d'une telle tutelle !

Puis, emportée par une pensée follichonne, elle se rapprocha et ajouta :

— Dites, ce serait bien drôlichon si elle allumait une flamme chez mon beau-frère et qu'elle l'apprivoisât !

Célestin fit une grimace qui dépeignit l'ennui qu'il en ressentirait, elle s'en aperçut, eut un accès d'hilarité et dit :

— Ah, par exemple, vous apprêteriez-vous à jouer les Bartholo ! Oh, Monsieur de Kulaudan, vous n'êtes pas encore d'âge et vous êtes trop homme de goût pour ne pas préférer des fruits savoureux à des fruits verts.

Était-ce une attaque, il se rasséréna soudain et répliqua :

— Les fruits savoureux, chère Madame, ne consentent pas toujours à se laisser savourer.

— Des bêtises ! Un homme bien né sait toujours s'assurer le fruit savoureux à l'heure où il convient le mieux de le savourer.

Eh, eh, eh, il y avait de la candeur dans l'audace de la femme : il torturait son imagination pour lancer une pointe de marivaudage, les deux fillettes reparurent, Rita assez rouge, Antonia avec sa mine chiffonnée d'enfant malicieuse et vicieuse.

— Où étiez-vous, interrogea Clotilde ?

— Dans un coin bien caché ; j'avais un gros secret à dire à Rita.

Un gros secret !

Sorties du salon, Antonia qui connaissait les êtres de la maison, avait conduit Rita dans le cabinet de travail de M. Go, où elle savait qu'on n'allait pas, et lui avait remis une lettre d'Agathe.

— J'en ai mis une à la poste pour ton Monsieur, lui dit-elle ! La tienne, elle a tenu à ce que je te la remette et je suis venue pour ça.

— Et si tu ne m'avais pas rencontrée chez ta cousine ?

— Je serais descendue te la porter ! Oh, elle est en colère, Agathe ; elle dit que tu es une oublieuse une ingrate.

— Une ingrate !

— Oui, de ne pas lui écrire ! Elle veut que vous la fassiez sortir dimanche.

— Dimanche ! C'est impossible. Son oncle vient d'écrire une lettre de sottises à Célestin.

— Il lui en a écrit aussi une à elle ; mais elle s'en moque, elle dit qu'il changera d'avis et qu'il donnera l'autorisation d'ici là.

— Tu diras à Agathe qu'il n'y a pas de ma faute si je n'ai pas écrit, qu'elle ne m'en veuille pas ; je ne fais pas mes volontés et j'ai eu bien des ennuis que je lui raconterai ! Oh, je serai bien heureuse lorsque nous pourrons la prendre le dimanche avec nous, mais il faut qu'elle ait un peu de patience. Et Bernerette ?

— Bernerette, elle se console avec moi.

— Avec toi ?

— Oui, moi aussi, tu sais bien !

— Petite mauvais sujet ! Tu n'as pas encore fait ta première communion !

— Ce n'est pas une raison pour se priver de ce qu'on aime ! Dis, puisque je suis votre commissionnaire, tu vas me payer.

— Te payer !

— En étant bien gentille et en te prêtant comme Bernerette.

— Tu n'y penses pas, Antonia !

— Tu consens, eh, et ça me causera tant de plaisir ! Ici, on est plus libre qu'à la pension et je me régalerai vite.

— Non, non, non.

— Alors, tu es une méchante et je dirai du mal de toi à Agathe, à Bernerette ; et puis, à ton Monsieur, tu sais, moi, je n'ai peur de personne.

— Voyons, que me veux-tu ?

— Aller sous tes jupes.

— Ah, que tu es petite saloperie, vas-y vite et retournons au salon ; je lirai ma lettre cette nuit.

L'autorisation obtenue, Antonia se jeta à quatre pattes, fourra la tête sous les jupes de Rita, entrouvrit le pantalon, commença par bécoter le cul, puis glissa entre les cuisses, où elle lança

quelques adroites minettes, témoignant de sa vocation un peu prématurée et ne céda qu'avec beaucoup de peine à l'injonction de Rita, lui rappelant l'imprudence qu'il y aurait à rester trop longtemps éloignées du salon.

S'arrachant de dessous les jupes, elle dit :

— Ah ben oui, Rita, c'est autre chose qu'à la pension : tu as du bien beau linge et tu as la peau toute douce, toute douce ; puis, il y a une différence que je ne m'explique pas.

— Rita, devenue rouge cramoisie, s'échappa pour retourner au salon, suivie de l'endiablée morveuse.

Oh, il s'en passe de raides dans bien des maisons, et messieurs les moralistes y perdraient la vue et le raisonnement, s'il leur était accordé d'y examiner de près. Pauvres fous qui s'épuisent à vouloir endiguer le torrent de vie que par l'amour et la volupté la Nature et l'Immensité déversent dans les êtres !

Quelle joie pour un homme du caractère de Célestin, de se trouver à table à côté d'une femme charmante et coquette comme Clotilde, d'une petite amie intelligente et prévenante comme Rita, car il était entr'elles deux.

Clément, placé de l'autre côté de Clotilde, buvait des yeux Rita, dont, par malice, l'avait séparé sa belle-sœur, en mettant entre lui et elle la petite Antonia.

On parla voyages, aventures, et Célestin apprit que monsieur Go voyageait en Russie, chargé d'une mission ; il sut que c'était un homme sérieux et grave, âgé de trente-cinq ans, imbu d'idées autocratiques, quoique affichant des principes républicains, marié par goût et par raison plus que par amour ; il devina que cette

jeune femme, remplie d'attraits, éprouvait un besoin impérieux d'agitation, de vie, et il la charma par des récits sur son existence en plein air.

Dans le salon, où l'on servit du thé, vers les dix heures, s'occupait-il encore de Rita !

Il était lancé à fond de train dans le plus délirant des marivaudages, et Clotilde lui fournissait la réplique on ne peut mieux. Antonia était partie avec sa bonne. Clément montrait à Rita de très beaux albums de gravures.

Les choses s'arrangeaient-elles dans de plus convenables proportions !

Clotilde dit à Célestin.

— Une fillette de près de quinze ans, seule avec vous, il y a là un terrible danger en perspective !

— Le danger n'existe que pour ceux qui le craignent.

— Et pour ceux qui le bravent ! Je suis franche, cher Monsieur Célestin, il y a des ombres que je ne m'explique pas, dans cette dernière aventure où vous récoltez une pupille, et l'enfermez chez vous.

— Quelles sont ces ombres ?

— Je le jurerai, Rita n'est plus vierge.

— Ceci est de la psychologie… perspicace !

— L'est-elle ?

— Le sais-je !

— Vos yeux se voilent.

— Vous les regardez donc !

— Ne cherchez-vous pas les miens ?

— Ils reflètent l'azur du firmament, j'y admire une pureté qui n'est peut-être pas dans ceux de Rita.

— Vous les avez donc étudiés !

— N'est-ce pas mon devoir.

— Et… aussi votre droit ! Vous avez dit : de la psychologie… perspicace. Des esprits malveillants traduiraient le mot perspicace pour un aveu… bien dangereux.

Il eut un gros embarras : elle se leva pour resservir du thé, Rita abandonna Clément, Clotilde lui dit :

— Que te montre-t-il ?

— Les vues des pays dont nous a parlé Célestin.

— Il aime beaucoup connaître les diverses régions de notre globe, apprivoise-le.

— Il est tout apprivoisé.

Assis sur le canapé, où il marivaudait avec Clotilde, Célestin s'intéressait à l'échange banal de ces quelques mots, et comparait la joliesse du fruit épanoui que représentait Clotilde, au bouton de fleur entrouvert que représentait Rita.

Il se sondait, il ne se le dissimulait pas, il désirait Clotilde à cette heure, mais il ne renoncerait pas à Rita, et la voyant, après cette recommandation de Clotilde, retourner à Clément et ap-

puyer une main sur son épaule en signe amical, il en ressentit une sourde colère.

— Beau seigneur, lui dit gracieusement Clotilde, une tasse de thé à la main, encore ceci.

— À une condition.

— Vraiment, vous vous sentez à point pour en dicter ?

— À point, pour tout oser ! J'accepte cette nouvelle tasse de thé, mais je vous invite à venir prendre du Champagne chez nous demain soir.

— Chez Rita et chez vous ! Le « chez nous » est caractéristique.

— Ne cherchez pas la petite bête et acceptez.

— Oh, la petite bête ! Est-ce de Rita que vous parlez, ou de celle qui accepterait… votre Champagne.

— Acceptez-vous ?

— Oui, ça m'amusera et cela permettra à Clément de dessiner sa petite cour : il a l'air de marcher.

— Ah ! tant pis pour vous dans ce cas ; je dessine aussi la mienne.

— La vôtre ! Et auprès de qui ?

— Oh, vos yeux, quand ils regardent ainsi, ils trahissent tout ce que cachent vos voiles, ils trahissent cette splendeur…

— Eh bien, eh bien, voilà du joli, buvez, Monsieur de Kulaudan, et laissez les voiles dérober aux regards ce qu'ils ont mission

de couvrir.

Rita s'amusait de tout cœur avec Clément, et elle ne dissimulait pas son plaisir comme Clotilde. Elle était encore enfant, et de plus, elle avait dans le sang la débauche qu'elle suça dans ses orgies avec Finette et Agathe, débauche consacrée par son dépucelage.

Démêlant promptement l'impression qu'elle produisait sur le petit jeune homme, lequel n'avait pas encore l'usage des faux détours, elle l'encouragea nettement, mue par le sentiment féminin de coquetterie et par l'espoir instinctif d'assujettir un mâle auquel elle retournerait la domination exercée sur elle par un autre.

Et, dès les premières gravures vues, s'apercevant fort bien de l'attrait que Célestin et Clotilde trouvaient dans leur conversation, elle le tutoya et lui dit :

— Tu es donc bien assommé que tu aimes à voir ce qui est loin !

Ses yeux souriaient, il comprit qu'elle lui faisait une bonne avance de camaraderie et il s'écria :

— Oh, Rita, Rita, tu veux donc que nous soyons amis pour toujours, que tu me tutoies ?

— Oui, mais il ne faut pas qu'on le sache.

— Ne crains rien.

— Tu me feras la cour, tu me diras tout plein de choses gentilles, et je chercherai à t'être agréable.

— Comme la vie va devenir belle !

— Seulement, ne l'oublie pas, devant le monde, nous serons toujours cérémonieux.

— Nous nous dirons vous.

— Nous ferons comme si nous ne pouvions pas nous sentir.

— Ça, ce sera tout de même trop difficile.

— Ne le crois pas, je me charge de t'y forcer. Pas ce soir, nous n'avons pas besoin de nous gêner, parce que mon tuteur raconte des histoires à Clotilde ; mais, après, nous nous verrons en cachette et nous rattraperons le temps perdu.

— Tu me permettras bien de t'embrasser ?

— Oui, et je t'embrasserai.

La soirée ne fut désagréable d'aucun côté : mais, par un effet de contraste, lorsque Célestin et Rita se retrouvèrent chez eux, Rita apparut aux yeux de Célestin pâlote, enfantine, incapable de soutenir la comparaison avec Clotilde ; et au contraire, Célestin apparut aux yeux de Rita, un homme hors ligne, dont on devait s'enorgueillir, qu'il serait délicieux de trahir par cela même, à cause de sa supériorité sur Clément, un être sans consistance, qu'elle élèverait à la dignité d'être son joujou.

Célestin eut une grosse mauvaise humeur en ramassant sur sa table une lettre qu'il devina être d'Agathe : il dit un bref bonsoir à Rita toute surprise et inquiète, se bornant à lui recommander de laisser la porte de communication, entre les deux chambres, ouverte, pour le cas où il l'appellerait dans la nuit.

Le maître ordonnait à l'esclave.

Rita avait aussi gardé sa lettre pour la lire à son aise toute seule.

Les deux amants, chacun dans leur lit, en prirent donc connaissance.

Et voici ces épitres d'une petite fille de quatorze ans.

À Célestin :

« Ah, mon bien chéri ami, j'ai peur d'avoir commis une sottise, en te parlant de Rita ! Quand je pense combien nous étions d'accord dans le chemin de fer, et puis dans la chambre d'hôtel, je regrette bien de ne pas t'avoir conservé pour moi. Tu ne peux t'imaginer combien je pense sans cesse à tout cela et combien je me désole d'avoir consenti à te partager. Te partager, encore si elle, elle le veut bien. Rita est une mauvaise amie, elle ne m'a pas écrit un seul mot depuis qu'elle a quitté la pension, et c'est cependant à moi qu'elle te doit. Ajoute à ce chagrin, que j'ai beaucoup, beaucoup d'ennuis. Mon oncle s'est fâché. J'ai été obligée de lui écrire que tu m'avais gardée la nuit, parce que je pleurais tout le temps en songeant à lui. Il m'écrit pour me dire qu'il est très mécontent de moi, il ne peut s'exprimer autrement, de peur qu'on devine, tu sais quoi, et il me promet de me montrer son mécontentement. Alors, j'ai peur ! S'il allait me faire enfermer comme une enfant perverse et folle. Il m'en a menacée, un jour, si jamais je racontais ce qui se passait entre nous. Tu me défendras, n'est-ce pas. Dis de ma part toutes sortes de vilaines choses à Rita. Je préviens mon oncle que tu l'as retirée de la pension et que je voudrais sortir le dimanche avec vous ; je lui dis que s'il n'envoie pas l'autorisation, j'ai préparé une lettre où je te raconte tout, et que tu la recevras avant la fin de la semaine, nous verrons bien ce qu'il fera.

Adieu, petit ami chéri, oh, je serai bien heureuse d'avoir ton machin dans le cucu, comme l'autre soir, et je t'embrasse en y pensant, de toutes les force de mon cœur.

Agathe. »

À Rita :

« Tu es une oublieuse, une traîtresse, de ne pas m'écrire ; je ne te pardonnerai jamais. Toutes mes vacances, je n'ai eu que toi dans l'idée, et toi déjà, tu t'amusais avec Bernerette, te moquant de moi, comme tu t'amuses maintenant avec Célestin, en lui contant sans doute des saletés sur mon compte. Ce n'est pas bien et je ne l'aurais jamais cru, surtout de ta part, que j'avais toujours menée à mes plaisirs avec Finette. Mais, il le paraît, les femmes et les filles ne peuvent plus s'accorder entr'elles, lorsqu'il y a un homme au milieu. Rita, Rita, prouve-moi vite que je me trompe et reste ma bonne amie. J'ai besoin de tout le monde, moi : tu me le prouveras en disant à Célestin de me faire sortir dimanche, et jusque-là, je ne t'embrasse pas,

Agathe. »

Célestin jeta la lettre au feu qui brûlait dans sa cheminée, avec une mauvaise humeur encore plus accentuée. Puis l'un et l'autre cherchèrent le sommeil, Célestin tournant et retournant, Rita le saisissant vite.

Le silence régnait ; on était au milieu de la nuit, Célestin n'avait pas fermé l'œil. Après avoir évoqué l'image de la jolie madame Go, il espérait que ses sens s'assoupiraient, et voilà que Rita, réveillée sur un rêve plus actif, ayant remué dans son lit, il la revit en pensée, tandis que le désir mordait de nouveau.

En somme, il avait là, à portée de sa main, l'éteignoir voulu à toute impétuosité sexuelles. Il s'accouda, écouta, elle ne bougeait plus.

Il repoussa ses draps dans le dessein de la rejoindre ; il lui naquit une nouvelle fantaisie : se dépouillant de sa chemise de nuit, il se mit tout nu, et toujours accoudé, il appela :

— Rita, Rita.

La fillette ne s'était pas encore rendormie, elle se secoua, se leva et se dirigea vers la chambre, en répondant :

— Tu m'appelles, Célestin ?

Elle l'aperçut ainsi tout nu, la queue en érection ; elle s'approcha, il lui dit :

— Tu vois bien que je suis nu, ôte ta chemise.

Lorsqu'elle eut obéi, il continua en lui montrant ses cuisses :

— Tiens, pose ta tête là-dessus et regarde ton maître.

— Mon maître !

— En douterais-tu ?

— Mon maître, ce bout de chair !

— Oh, ce bout de chair ! Il est long, long et gros.

— Je le regarde, il est tout droit !

— Baise-le tout autour, et puis suce-le.

— Que je le suce !

— Ne sais-tu pas ce que c'est ?

— Je le devine bien.

— Alors, marche.

Elle embrassa, puis suça, avec un peu de maladresse d'abord, avec de l'entrain ensuite et il s'écria :

— Petite cochonne, si jamais tu te laisses aller avec monsieur Clément Go, tu tiendras de moi ta science.

— Avec monsieur Clément !

Elle suspendit son suçage, mais sans quitter des yeux la queue.

— Je t'ai suivie souvent dans ton manège, continua-t-il, avoue que tu cherchais à le débaucher.

— Moi, le débaucher ! Eh bien et toi avec Clotilde, ne lui parlais-tu pas tout près, tout près ! Et elle t'écoutait avec plaisir.

— Clotilde, est une coquette qui se moque du monde.

— Clotilde est une bonne fille qui aime à rire ! Je t'ai conté sa blague à la pension.

— Oh, tu l'as inventée, cette blague, j'en suis presque certain, appartient plutôt à ton imagination ! Or ça, pourquoi ne suces-tu plus ?

— Tu me dis des bêtises et il faut bien que je te réponde.

— Monte sur le lit.

— Tu veux me l'enfoncer ?

— Je ne suis pas encore décidé. Dans tous les cas, tu vas d'abord me présenter ton cul, que je lui fasse un gros bécot.

— Oh, tu voudras ensuite comme avec Agathe et tu me feras encore souffrir ! Si tu veux l'enfoncer, enfonce-le par devant, j'y suis habituée.

— Vraiment ! et ton amie Agathe t'a raconté la chose ; je croyais que vous étiez très discrètes pour toutes ces histoires.

Elle comprit qu'elle avait commis une sottise, elle essaya de la rattraper en disant :

— Ça se devine ; puis, tu me l'as dit toi-même.

— Tu deviens raisonneuse.

— Ça te contrarie : fesse-moi si ça te plaît, mais ne me pose plus des questions.

Il la prit dans ses bras par dessous lui, poitrine contre poitrine, lui toucha les seins à peine marqués, et murmura :

— Ah, ton amie Clotilde doit en avoir une jolie paire !

— On le voit bien à son corsage.

— Tu ne les as pas vus ?

— Et quand ? J'étais petite, lorsqu'elle a quitté la pension et je ne l'ai retrouvée qu'ici.

— C'est dommage, tu m'aurais dit comment ils étaient.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas de te les montrer.

— Sotte, cela ne se demande pas à une femme mariée.

— Veux-tu que je lui demande pour toi ?

— Le ferais-tu, cochonnette.

— Si ça te plaît, oui.

— Ah, c'est d'une bonne petite amie ? Tu n'es pas jalouse comme Agathe, toi !

— Agathe t'a écrit ?

— Elle se plaint de toi.

— À moi aussi ! Elle me dit toutes sortes de méchancetés, comme si j'aurais pu lui écrire ! La ferons-nous sortir dimanche ?

— Il faut d'abord l'autorisation de son oncle.

— Il l'enverra ; elle en fait tout ce qu'elle veut ! Ah, Célestin, Célestin, sois gentil, pas au cul, pas encore, une autre fois, devant, si tu veux, je t'en supplie.

— Et si je veux par là ! Tu n'es pas tout à fait femme, s'il te reste un demi-pucelage.

— Je t'assure… que tu t'amuseras moins. De l'autre côté, c'est tout plein chaud, ça a envie et ça te répondra.

— Ça a envie ! Tu as envie, coquinette, oh, la bonne plante, eh bien soit, on t'écoute, mais tu me céderas dans ma fantaisie.

— Oui, oui, tu es gentil, tiens, tiens, suis-je bien placée ainsi ! Oh, j'aime, quand ton bout me touche à l'entrée, oh, si tu n'allais pas si vite, dis, il me semble que tout mon sang tournerait de bonheur.

— Pas si vite, pas si vite… jouirais-tu par hasard ?

— Jouir, qu'est-ce que c'est ?

— C'est mouiller et perdre l'esprit.

— Oh oui, je mouillerais si tu poussais doucement, comme tu fais à présent ! Ah, Célestin, Célestin, tu entres bien, oh tu es mon vrai amant, ah, je mouille aussi, mon Dieu, est-ce possible ! La félicité m'inonde ; tiens, tiens, déchire-moi, si tu veux, le cul, le ventre, tout t'appartient.

— Ah, mon amour de petite Rita, ah, ma petite colombe parfumée, mon petit satin, tu es un trésor de femme !

— Dis, tu m'aimes pour de bon !

— Oui, oui, je t'aime, et toi ?

— Oh, moi aussi, et je te le prouverai ! Demain matin, pendant que tu dormiras, je monterai chez Clotilde, et je lui dirai de te montrer ses seins.

— Ah, grande nigaude, elle devinera ce qui se passe entre nous et elle te fichera dehors.

— Elle ne devinera rien du tout : je ferai croire que son beau-frère me plaît, et je lui parlerai en ta faveur. Et elle rira, oui d'abord, parce qu'elle pensera que je suis une naïve, une innocente et tu verras que je saurai réussir pour ce que tu désires.

Et cette nuit, il la baisa une seconde fois, reconquérant des forces avec cette jeunesse dont les ardeurs s'éveillaient aux élans de sa chair et qui lui transmettait de ses fluides régénérateurs.

FIN DU PREMIER VOLUME

Tome 2 · Chapitre 1

Rita n'était plus une fillette ; la femme en elle accomplissait son évolution morale, comme elle allait accomplir son évolution physique sous les délices sensuelles qu'elle goûtait.

Elle n'avait pas renoncé à son habitude de se lever tôt, entre sept heures et demie et huit heures.

Àneuf heures, accompagnée de la femme de chambre Annette, elle grimpait chez Clotilde, comptant la trouver aussi matinale qu'elle.

Elle poussa un cri d'étonnement quand, au bout de quelques secondes, on lui ouvrit. Elle était en présence de Finette qui, à sa vue, s'écria :

— Comment toi, Rita, ici, oh, quelle surprise, que viens-tu faire ?

Le sang de la fillette afflua au cœur : cette rencontre devant sa femme de chambre la glaçait. Elle se remit cependant et répondit, moitié miel, moitié vinaigre :

— Vous, Finette ! Mais je ne suis plus à la pension ! Je viens chez mon amie, madame Go, et je ne suis plus une enfant !

— Plus une enfant ! Oh, il y a longtemps que vous ne l'êtes plus ! Vous voulez voir madame Go, elle dort. Je compte son linge, et les domestiques sont très occupés.

Heureusement que Clément apparut, et apercevant Rita sur le palier, il lui dit :

— Vous, Mademoiselle, entrez, ma belle-sœur ne tardera pas à s'éveiller et de suite on la préviendra que vous désirez lui parler.

— Oh, je ne voudrais pas la déranger.

— Entrez, entrez.

Elle se retourna vers Annette et lui dit :

— Vous pouvez redescendre : je reviendrai après avoir causé avec madame Go.

Elle suivit Clément, sans remarquer que Finette avait adressé un signe des yeux à Annette et que celle-ci ne bougeait pas.

Quand elle ne fut plus là, Finette demanda vivement à Annette :

— Vous servez chez elle ?

— Je suis fille de chambre.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison ?

— Le tuteur et la pupille.

— Oh, le tuteur et la pupille ! Le fouteur et la foutue, je le jurerais ! Dites, si vous me faites entrer dans la maison, on rigolera.

— Je n'ose pas trop.

— Ne soyez pas timide. Ménagez-moi une entrevue avec la petite et je me charge de tout.

— Ça, c'est facile ! le matin, elle est seule, au moins plus de trois heures, pendant que Monsieur dort. Venez, je vous l'appellerai.

— Entendu pour demain, et s'il survenait quelque anicroche, vous pourrez répondre que je me présentais pour avoir la clientèle comme blanchisserie. Du reste, je blanchis presque toute la maison.

Les yeux de Finette brillaient comme des charbons et aussi ceux d'Annette : elles se devinaient associées pour la lutte, sous n'importe quelle forme qu'elle s'offrît.

Clément avait conduit Rita dans le boudoir de sa belle-sœur, où il savait pouvoir être tranquille quelques instants.

Là, se reprenant de son émotion, elle lui sourit et dit :

— Tu as reconnu ma voix ?

— Non, je venais pour le coup de sonnette, il me semblait qu'on n'ouvrait pas.

— Et Clotilde ?

— Tu la verras dans un petit moment ; laisse-moi te regarder.

— Me regarder, et pourquoi ?

— Pour admirer combien tu es jolie.

— Tu me trouves jolie ?

— Oui, et tu m'as promis que je t'embrasserais lorsque nous serions seuls. Et nous sommes seuls !

— Embrasse-moi vite.

— Oh, quel bonheur !

— Sur chaque joue.

— Oui, et toi ?

— Et moi, je te rends tes baisers ! Elle se lève tard, Clotilde ?

— Un peu après neuf heures.

— Eh bien mais, il est après neuf heures.

— Encore un baiser !

— Tu y prends goût.

— Oh oui.

— Pour le mériter, on doit dire des gentillesses, j'attends.

— Quelles gentillesses, Rita ?

— Pour le premier, tu m'as trouvée jolie ! Qu'est-ce que tu me trouves maintenant ?

— Eh, je ne sais pas, mais je crois que tu entres en moi par tous les pores, et que c'est toi, toi seule qui me fais vivre.

— Ça, c'est une histoire un peu longue ; c'est gentil tout de même ; embrasse-moi le bout du nez.

— Le bout du nez ?

— Cela te déplairait-il !

— Oh non !

— Eh bien alors !

— C'est si près de la…

— De la bouche ?

— Oui.

— Tu veux la bouche ! Embrasse-la, bête.

— Ah, tu veux me faire mourir !

— Pas de bêtises, Clément.

Elle retira promptement les lèvres devant la pâleur du jeune garçon, et elle reprit :

— Et Clotilde ?

— Elle doit être éveillée, viens, je t'indiquerai sa chambre, tu entreras et elle ne se fâchera pas, j'en suis certain.

— Pourquoi se fâcherait-elle ?

— Parce qu'elle ne permet pas qu'on entre dans sa chambre, avant qu'elle ait appelé.

Un moment déconcertée par sa rencontre avec Finette, Rita, près de Clément, avait reconquis toute sa libre nature et, de plus, flattée de la passion qu'elle provoquait chez le jeune homme, enivrée de l'influence qu'elle se sentait gagner sur Célestin, entraînée par le vice qui lui allumait le sang, elle commençait à se reconnaître et à vouloir les plaisirs sans fin, sans arrêts.

La femme est créée pour plaire à l'homme, mais l'homme doit mériter que la femme lui plaise.

Rita se disait cela en contemplant Clément, ravi devant elle : elle se le disait en pensant à Célestin, qu'elle saurait obliger à mériter qu'elle lui plût.

Elle avait de la prescience dans la volupté, elle ne voulait pas de sottes jalousies qui l'entraveraient ; elle comptait conserver le rôle principal auprès de l'ami qu'elle devait à la bonne idée d'Agathe, et pour conserver ce rôle, elle, la plus jeune, elle agissait de façon fort politique en cherchant à attirer Clotilde à une compromission amoureuse avec Célestin.

L'enfant n'existait plus, la femme brisait l'enveloppe où l'enfermait encore le jeune âge, elle entrait dans la lice d'amour, avec cette résolution de plaire et de faire qu'on méritât qu'elle plût.

On voit souvent la femme ayant plu, ne plus chercher à plaire, et ne le cherchant plus, exhiber tout le mauvais qui est en elle ! Il en résulte ces existences atroces, où l'on ne regrette plus l'amour envolé, dont on n'a même plus souvenance, et où on se déteste cordialement entre gens destinés à vivre ensemble.

Mais, Rita entrait dans la chambre de Clotilde, comme celle-ci déjà éveillée depuis un moment, assise sur son lit, le buste appuyé sur l'oreiller, réfléchissait à la soirée de la veille ; apercevant Rita, elle s'écria :

— Toi, petite, quelle bonne pensée t'amène ?

— Petite, pas si petite que ça, répondit Rita, grimpant sur le lit pour s'asseoir à l'aise près de Clotilde, et l'embrassant les deux bras autour du cou !

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Un instant seulement.

— Et… ton tuteur ?

— Il dort ! Oh, ce qu'il m'a parlé de toi, avant de se coucher.

— Il t'a parlé de moi, d'où vient ?

— Pour m'en faire mille compliments ! Et puis… mais je n'ose pas te conter l'affaire.

— Quelle affaire !

— C'est si drôle, un homme !

— Voyez-vous cette observatrice ! Conte l'affaire.

— Non, tu ne te doutes pas de ce qui l'épate, et je crois bien qu'il a un peu raison !

— Quoi, qu'est-ce ?

Rita se pencha sur son épaule et lui souffla dans l'oreille :

— Il dit qu'à Paris, que sur la terre entière, pas une femme n'a d'aussi beaux nénés que toi.

— Oh, cette belle farce, il ne les a pas vus.

— Ils se dessinent sur le corsage ! Et, s'il les voyait comme je les vois, je suis sûre qu'il aurait la même envie.

— Quelle envie ?

— De les téter ! Tu veux que je les tète, dis ?

Sans attendre la permission, elle porta vivement la bouche sur les seins, et Clotilde, demi rieuse, demi effarouchée, s'exclama :

— Ah, tu es toujours enfant, une terrible enfant ! Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui te prend ?

— Dis, maintenant que je t'ai sucé les nénés… de la part de mon tuteur…

— Que signifie, petit mauvais sujet.

— Tu devrais me laisser voir si ce qui est au dessous se trouve en rapport…

— Oh, oh, Rita, perdrais-tu l'esprit ?

— Et toi, serais-tu bégueule, Clotilde ?

— Et toi, une dévergondée !

— Peut-être.

Àcette franchise, Clotilde ne s'effaroucha pas davantage, elle tira l'oreille à Rita et murmura :

— Il y a un mystère dans ta sortie de la pension, petite, tu es bien jeune pour être seule avec un tuteur dans la force de l'âge ! Prends garde.

— À quoi ? Je n'ai plus que lui pour parent : on m'a laissé sans fortune, sans ressources, et, si mon cousin n'était pas arrivé à propos, on me livrait pour mes étrennes à l'assistance publique.

— Toi !

— Les femmes qui t'ont renvoyée de la pension pour une gaminerie, ne savent que prier Dieu et exploiter le monde.

— Tu es au courant ?

— On se transmet l'histoire de classe à classe.

— Les légendes scolaires !

Clotilde eut un joyeux éclat de rire, qui fit tressauter avec ses seins la tête de Rita demeurée appuyée dessus. Cette tête glissa adroitement le long du buste jusqu'à la ceinture, et les yeux de Clotilde étincelèrent, et elle ne s'opposa pas à l'action de Rita soulevant les draps, et elle ramena la chemise à ses épaules lorsqu'elle sentit la tête de la fillette à hauteur de ses cuisses, et pour la première fois elle vit ses cuisses embrassées par des lèvres féminines, embrassées par des lèvres humaines, personne ne lui ayant encore appris les délectables jeux de la grande oie, son mari, Adrien Go, étant un homme trop pondéré et trop digne pour faire autre chose à sa femme que de la baiser.

— Rita, Rita, murmura-t-elle faiblement.

La fillette, maîtresse expérimentée de la situation, accroupie par-dessus les jambes de son amie, la manipulait déjà avec dextérité, lui chatouillant le clitoris avec le doigt, lui léchant les poils et le con, lui tripotant le cul et la retournant pour lui considérer les fesses dans leur plénitude.

Clotilde obéissait, elle était plus enfant que Rita : elle échappa cependant au vertige qui l'envahissait, se dégagea brusquement et attirant Rita près d'elle, elle l'embrassa avec tendresse et dit :

— Fi de la petite cochonne, est-ce ton tuteur qui t'enseigne cela ?

— Je le savais avant de le connaître ! il n'a rien à m'enseigner et il m'a parlé de toi. Oh, ce qu'il aurait voulu être à ma place tout à l'heure ! Comme tu es jolie et bien faite, Clotilde, et quel bonheur j'éprouvais à te caresser ! Pourquoi m'as-tu arrêtée ?

— Il faut que je me lève.

— On se reverra, dis.

— À la condition que tu seras sage.

— Sage, c'est être bête, Clotilde.

— En voilà une assurance de morale ! Je suis mariée, mignonne, et je ne dois pas commettre de vilaines actions ?

— Qu'appelles-tu vilaines actions ?

— Tromper son mari.

— On ne trompe que les imbéciles.

Clotilde voulait-elle échapper à l'entraînement qu'elle ne se sentait plus capable de maîtriser, elle avait sonné, sa femme de chambre parut, et Rita se retira, malgré son invitation de rester à déjeuner.

Annette lui ouvrit, quand elle sonna, et Rita ne remarqua pas son air gouailleur. Elle rentra dans sa chambre, et n'entendant pas de bruit chez Célestin, elle franchit la porte de communication, marcha droit au lit, et, comme il dormait encore, elle le baisa sur le front. Il s'éveilla instantanément.

— Tu te lèves donc avant le jour, s'écria-t-il !

— Avant le jour, il est plus de dix heures, grand paresseux.

— Tu me grondes.

— Oui, je te gronde. Je travaillais pour toi et tu ne t'en doutais pas.

— Raconte-moi vite ce que tu faisais ma gentille petite reine, mais approche, que je te pelote le cul, cela me secouera tout-à-

fait.

— Oui, pour que tu veuilles me le chiffonner, d'abord je suis toute habillée et je ne suis pas disposée à… m'amuser… pour à présent.

— Dieu me pardonne, la voilà qui commande. Petit vaurien de fille, pourquoi n'as-tu pas passé ton pantalon, et quel toupet as-tu de prétendre imposer le calme à mes sens.

— Je n'ai pas mis de pantalon, pour le cas où on aurait voulu me toucher.

— On aurait voulu te toucher, et qui ça, morveuse ?

— Clotilde.

— Clotilde ! tu viens de chez Clotilde.

Sa main quitta le cul de Rita, qu'il patouillait, il s'assit sur son séant, l'obligea à s'asseoir près de lui, comme elle était tantôt près de Clotilde, et elle répondit :

— Oui, je viens de chez Clotilde et j'ai vu ses nénés ! Oh, ils sont encore plus beaux que tu ne crois.

— Cruelle enfant, ne me mets pas le lait à la bouche.

— Je l'ai tétée et j'ai dit que c'était de ta part.

— Oh, de cette coquine ! Elle s'est fâchée.

— Non, elle a baragouiné quelque chose de sagesse, puis, elle ne m'a pas empêchée de faufiler la tête sous les draps et d'aller la lécher.

— Où ça, dis, où ça ?

— À son petit trou de devant et aussi au cul.

— Elle ne t'a pas chassée.

— Avec ça que je lui étais désagréable ; elle en tremblait. Oh, elle ne doit pas être une savante, Clotilde ! Fiez-vous aux apparences.

— Toi, tu es le diable, ma Rita chérie.

— Alors, tu es content de moi ?

— Tu me révolutionnes ! Regarde… ce petit maître.

— Non, il est comme ça parce que tu penses aux nénés, au petit trou de devant et au cul de Clotilde.

— Je pense à Clotilde et à toi.

— Je n'ai pas de nénés, moi !

— Ils poussent, ils poussent, mais tu as du cul et de tout le reste ! Et, ton petit trou de devant, il commence à s'ouvrir tout seul, à demander son petit chienchien.

— Son petit chienchien ! Oh, ne me chatouille pas, Célestin.

— Viens, que je te baise, que je t'enfile.

— Que tu me baises ! Ne m'embrasses-tu pas assez.

— Serine, baiser, enfiler, cela veut dire enfoncer le machin.

— Tu veux l'enfoncer encore ! Non, pas maintenant : tout le monde est éveillé dans la maison et on n'aurait qu'à entrer.

— Ferme la porte.

— Non, non, je ne veux pas ; tripote tant qu'il te plaira, mais pas enfoncer.

— Vois, comme il est flambant !

— Le vilain qui m'a tant fait mal la première fois !

— Tu l'aimes bien à présent !

— Non, je le déteste.

— Tu ne le disais pas cette nuit. Embrasse-le.

— Non.

— Un petit coup de lèvres sur le bout, ou je te l'enfonce de force et dans le cul.

— Rien qu'un petit coup de lèvres, puis tu t'habilleras ! tu m'as promis de me mener apprendre à monter à cheval.

— Oui, oui, c'est entendu ! Là, le petit bécot, long, long, que ça chatouille bien ! Ah, Rita, ton petit trou est son paradis !

— Tu l'enfonceras aussi à Clotilde ?

— Elle ne le voudra pas.

— Pourquoi ne le voudrait-elle pas ?

— Elle est mariée.

— Ah, va, elle ne s'en fichera pas mal.

— Et tu ne seras pas jalouse ?

— Non, parce que j'essaierai de me le faire enfoncer par le petit Clément.

— Oh, quel aplomb !

— Je verrai la différence puisque tu la verras avec Clotilde.

Elle donna un dernier coup de langue à la queue et se recula pour qu'il pût se lever.

Elle marchait, Rita, et ne se souvenait plus de sa rencontre avec Finette : d'ailleurs, pourquoi s'en serait-elle souvenue ? Ne l'avait-elle pas remise à sa place !

Tome 2 · Chapitre 2

Vers les dix heures du soir, Célestin et Rita ayant préparé le champagne, les coupes, les friandises, Clotilde et Clément arrivèrent.

Dans le fond de son cœur, Célestin n'osait l'espérer. Il redoutait que Rita ne l'eût trop vite démasqué, et il appréhendait que Clotilde, soupçonnant la vérité sur ses relations avec la petite, ne lui en tînt rigueur.

Elle était charmante, plus encore que les autres fois, Clotilde, et, sachant que ses seins tiraient l'œil à Célestin, elle les avait arrangés en relief, sous un corsage la serrant très fort, les moulant à les suivre presque dans leur sinuosité.

Clément, de son côté, accomplissait sa transformation : il exultait et il apportait un petit bouquet pour Rita, déjà parfaite maîtresse de maison, simplement vêtue d'une toilette ordinaire, lui donnant toutes ses aises pour aller et venir, s'occuper elle-même du service, les domestiques étant, comme d'habitude, exi-

lés de l'appartement à partir de neuf heures. Seule, Félicité avait l'entrée par l'escalier de service, et encore poussait-on la targette de ce côté, pour ne l'enlever qu'au moment de se retirer dans les chambres.

La même illumination électrique qui avait salué la venue de Rita, répandait partout sa profusion de lumières. Et partout, des fleurs embaumaient et égayaient la vue.

Ces parfums, ces lumières, le feu qui pétillait dans les cheminées, malgré la douce température des calorifères, des peaux de bêtes, de lions et de tigres, jetées de ci de là, des étoffes superbes étalées sur les meubles, etc., tout cela emportait l'âme dans des vagues sensations de laisser-aller et de béatitude, prédisposant aux folies les plus inadmissibles.

Cette jeune femme, qui descendait ainsi avec son beau-frère, chez un homme, dont elle analysait depuis la veille les sentiments probables, et qu'elle finissait par juger un voluptueux sans préjugés et sans respect pour rien, se sentit, dès l'entrée, subjuguée par un trouble indéfinissable, où elle ne vit plus clair et où elle eut dans l'esprit et les chairs un vertige effrayant, contre lequel elle n'essaya même pas de réagir.

Célestin lui offrit la main pour la conduire au salon, elle l'accepta et ne la retira pas quand il la retint et dit à Clément :

— Mon jeune ami, Rita veille aux derniers apprêts dans la salle à manger, rejoignez-la, aidez-la et appelez-nous dès que ce sera prêt.

Elle tomba sur un fauteuil, près de la cheminée : ce fauteuil avait un baldaquin de couleur ponceau, qui le surmontait de fa-

çon originale : debout devant elle, Célestin darda les yeux sur les siens et murmura :

— Hier, vous étiez belle comme une femme de la terre ; aujourd'hui, vous êtes belle comme une déesse de l'Olympe ! Et vous révélez encore davantage ce qu'on admirait déjà.

— Monsieur de Kulaudan, si vous commencez à marivauder !

Elle souriait, il reprit :

— Régnez et ne vous effarouchez pas.

— M'effaroucher ! Je n'en ai nulle envie. Ah, vous vous entendez à merveille pour embellir le cadre… d'une fête ! Me permettez-vous quelques questions ?

— De tout cœur.

— Que vous est en réalité Rita ?

— Ma cousine et ma pupille.

— Et puis ?

— Que voulez-vous qu'elle soit de plus ?

— Elle est aussi votre messagère.

— C'est vous-même qui le rappelez, et ce rappel mérite d'être puni par une audace.

— Là, là, ne vous échauffez pas ! Une messagère d'une aussi grande intimité, Monsieur de Kulaudan, est plus qu'une cousine et qu'une pupille, elle est… une partageuse de lit, une compagne de débauche, si elle n'est pas une maîtresse attitrée.

Elle s'était dressée pour se chauffer le bout du pied : il l'enlaça brusquement, lui porta les mains aux seins et répondit sans plus d'embarras :

— Voilà l'audace annoncée.

Elle tourbillonna sous l'enlacement pour se placer face-à-face, sans se dégager de l'étreinte, et lui donnant une chiquenaude sur les lèvres, elle dit :

— Vos lèvres enseignent le vice et l'art de le rendre séduisant.

Ils étaient tout contre, il la tenait dans ses bras, il se pencha, approcha les lèvres de sa bouche, qu'elle ne recula pas, et l'embrassant, s'exclama :

— Ah, vous ne luttez pas, vous ne vous disputez pas, vous êtes de l'école de Rita et d'Agathe !

— Agathe, qui Agathe ?

— Agathe Luneterre.

— Ah oui, oui, je me souviens, une petite rêveuse ! Ce n'est pas bien ce que nous faisons là, Monsieur de Kulaudan.

— Vous me rendez mes baisers ! Oh, ne vous échappez pas encore.

— Et ces enfants ?

— Des enfants ! Ils emploient leur temps, allez !

— Vous le permettriez à Rita !

— Je lui permets tout.

— Qu'est-elle dans votre maison ?

— La cheville ouvrière de la volupté.

— Ah !

Elle se sauva de ses bras qui s'étaient ouverts, dans un de ses mouvements pour lui peloter les seins, et elle ajouta en riant :

— Elle n'en a pas encore, Rita, et cela manque à votre vice !

— Vous les dévoilerez !

— Ah, pas ici, dans tous les cas, avec mon beau-frère à côté.

— N'y pensez pas.

Elle s'était rassise, ils observaient une attitude correcte, Rita apparut, suivie de Clément et dit :

— Venez donc, tout est prêt.

Clément l'avait en effet trouvée dans la salle à manger, où elle disposait des fleurs sur la table. Il lui offrit son bouquet. Elle le prit, le remercia et embrassa les fleurs.

— Rita, murmura-t-il, nous sommes seuls, pourquoi ne m'embrasses-tu pas au lieu d'embrasser ces fleurs !

— Il convient que tu m'embrasses le premier, Clément.

— Tu le veux donc ?

— Ne t'y ai-je pas autorisé ! Embrasse vite.

— Sur le bout du nez ?

— Non, sur la bouche, petit sot, puisque tu connais le chemin.

Leurs lèvres s'unirent et elle caressa celles du jeune homme du bout de la langue.

— Rita, Rita, que me fais-tu ?

— Je t'ingurgite l'amour.

— L'amour ! Ah, le feu me consume !

— C'est toi la petite fille et moi le petit garçon. Clément, quand le feu vous consume, on cherche où il brûle le plus fort. Dis, où te brûle-t-il le plus fort ? Qu'est-ce qui tremble le plus en toi ?

— Rita, Rita, je n'ose parler.

Et leurs lèvres se léchaient, ne se quittaient pas ; elle glissa la main sur sa culotte, lui sentit la queue toute gonflée et murmura :

— C'est là, c'est là où tu brûles, sors-le que je le voie !

— Tu veux le voir ! Tu me feras voir aussi.

— Voir ! Oui, tiens, vois, Clément, moi je n'ai pas de machin, mais j'ai un petit coin où l'on repose le machin et où il est très bien. Vois-tu mon petit coin ?

— Tu me tueras de bonheur !

Que tu es bête ! Tu parles toujours de mourir ! Ça ne fait pas mourir, au contraire, ça pousse à vivre ! Montre ton machin, et touche avec mes poils, mon petit coin.

Il sortit la queue, et Rita la trouva gentillette, quoique moins avenante que celle de Célestin ; elle l'amena elle-même dans ses cuisses, puis la chassa et reprit :

— Nous voici de plus en plus amis à présent ; finissons de ranger la table et allons les chercher, ils doivent s'ennuyer sans nous.

Elle parait à tout : elle couvrait ainsi les tentatives possibles de Célestin sur Clotilde.

Le champagne et les friandises aidant, la joie de vivre se communiqua aux quatre fêtards, et Clément, le plus promptement lancé, comme tous les timides, n'observa bientôt plus aucune réserve.

La chaleur devenait accablante : on riait, on plaisantait, on s'amusait, Célestin inventait blagues sur blagues pour émoustiller son monde, endormir les dernières défiances ; Clotilde, serrée dans son corsage, s'en déclara incommodée et Clément s'écria :

— Ah, je comprends que tu aies chaud ! Aussi, pourquoi les femmes ne se mettent-elles pas à l'aise comme les hommes ! Nous sommes en manches de chemise, et très bien ainsi. Entre nous, pourquoi ne pas quitter votre corsage ? D'ailleurs, quand nous allons en soirée, tu te décollètes bien ? Je suis sûr que M. de Kulaudan ne s'en formalisera pas.

Elle riait en dedans, Clotilde. Son beau-frère, dans sa naïveté, la poussait à ce qu'elle mourait d'envie de faire. Pour la forme, elle dit :

— Dans le monde, il n'y a pas d'inconvénient, Clément. On est en grande toilette et cela ne tire pas à conséquence, tandis qu'ici, si je t'écoutais, ton frère Adrien m'en garderait rancune.

— Adrien ! Il est en voyage. Eh bien, on ne le lui dira pas.

— Il a raison, votre beau-frère, chère Madame, intervint Célestin, et la chaleur risque de vous indisposer. D'un autre côté, elle est nécessaire. Débarrassez-vous de votre corsage.

— Mais, dessous, j'ai les épaules et les bras nus.

— On trinquera à votre beauté.

— Oui, oui, à ta beauté et à celle de Rita.

Clément, assis entre sa belle-sœur et Rita, se montrait très empressé pour cette dernière qui lui souriait des yeux et des lèvres, répondait du pied aux invites du sien, manège qui s'exécutait aussi entre Célestin et Clotilde.

Clotilde commença à défaire son corsage, et tournée vers Clément, lui dit :

— Si tu en parles à Adrien, nous ne serons plus, plus amis.

— N'aie pas peur et attends que je t'aide.

Elle lui laissa tirer les manches, et quand elle fut les bras et les épaules nus, les seins un peu haletants sous la chemise, les yeux de Clément brillèrent une seconde, puis il dit en revenant à Rita :

— Et vous, Rita ?

— Moi aussi je quitte mon corsage.

Et les bras et les épaules de la fillette, s'ils n'avaient pas la merveilleuse beauté des bras et des épaules de Clotilde, supportaient très bien la comparaison par la finesse des contours, la blancheur des chairs, la délicatesse des attaches.

Célestin, ayant justement cherché à comparer, eut un regard de complaisance pour Rita, qui lui sourit des yeux.

— Ah ! s'écria-t-il, l'amitié règne entre nous. Vive Clotilde, vive Rita, oh, que l'on voudrait passer ainsi toute son existence !

— Vous vous lasseriez, monsieur Célestin, vous surtout qui aimez les voyages, murmura Clotilde.

Mais la vue de ces blancheurs féminines agissaient aussi bien sur Clément que sur Célestin.

Le pied de Clément ne quittait plus le pied de Rita ; sa main exécutait de fréquentes absences sous la table, et Rita parfois envoyait prestement les siennes, comme pour arrêter quelque entreprise par trop audacieuse ; le champagne l'asticotant, il se penchait sur la fillette, et un moment, ne se contenant plus, il l'embrassa avec ardeur.

— Eh bien, eh bien ! s'exclama Clotilde, qu'est-ce qui te prend, Clément ?

— Oh, je suis content, je suis content, répondit-il, il faut que je t'embrasse aussi !

— Moi, il n'y a pas de mal ; mais Rita, ce n'est pas permis.

Il attrapa sa belle-sœur à bras-le-corps et l'embrassa très fort pour diminuer l'effet de sa caresse à Rita. Clotilde, sous ce baiser, eut la malice de dénouer le ruban bleu attachant sa chemise, qui s'entrebâilla sur le champ et donna la liberté à ses seins.

— Oh, oh, dit-elle, le maladroit qui me déshabille !

Tout rouge, Clément se recula et voulut renouer le ruban, elle lui en disputa les bouts, luttant ainsi des mains, et, dans une contorsion du corps, les seins apparurent en entier.

— Laisse, laisse, Clément, s'écria-t-elle, c'est honteux, voilà mon ruban tout à fait brisé, et je vais être obligé de remettre mon corsage.

— Non, non, ne le remets pas, tes seins sont si jolis à voir.

— Grand enfant !

— N'est-ce pas, monsieur Célestin ?

Célestin parlait bas à Rita, qui hochait la tête affirmativement. Que disait-il ?

Il n'en pouvait plus, il lui fallait Clotilde, c'était l'instant, et il priait la fillette d'emmener Clément où elle voudrait, et de le garder jusqu'à ce qu'il la rappelât.

L'emmener, n'était pas difficile. Il invitait Célestin à admirer les seins de sa belle-sœur, Rita lui fit signe des yeux de la suivre, il n'hésita pas et il sortit sur ses pas.

Avant même qu'il eût disparu, les lèvres gloutonnes de Célestin se posaient sur les seins de Clotilde qui, renversée sur son siège, murmurait :

— Je n'en puis plus, je n'en puis plus, prends-moi.

La prendre ! Il lui déliait les jupes qui roulaient sur le tapis, il l'emportait en chemise dans ses bras comme on emporte une enfant de trois ans, il la déposait sur son lit, et, la chemise enlevée à

son tour, il la dévorait d'ardentes minettes qui lui arrachaient ces exclamations :

— Mon Dieu, mon Dieu, tout tourne, oh, quelle extase ! Célestin, viens, viens, plus de baisers, toi, toi, je te veux, je t'en conjure, prends-moi, oh, prends-moi.

Il se dévêtissait tout en la caressant, et nu, se jetait sur elle. La chevauchée commençait, ils aspiraient à se fondre l'un dans l'autre, elle ne se reconnaissait plus ; le feu lui incendiait les cuisses, elle le provoquait et il jouissait d'un vrai corps de femme, après avoir pollué les fesses d'Agathe, après avoir dépucelé Rita : il tenait dans ses bras une splendide beauté qui ne demandait qu'à palpiter de ses désirs, et qui, consciente du crime qu'il commit en défl orant une enfant, lui disait :

— La femme te pardonne ta faute : tu as violé Rita, j'en suis convaincue ; mais tu es un rude amant, et tu sais aimer.

Il la possédait, et il ne se lassait pas de lui bécoter les seins ; elle s'en amusait dans sa fièvre et continuait :

— Ils pousseront à Rita, ils pousseront plus vite qu'à moi. À dix-huit ans, je n'en avais presque pas, il a fallu le mariage.

Il lui clouait la parole sur la bouche en aspirant un baiser de ses lèvres, et elle le mordillait, puis repartait :

— Rita, tu en feras une petite garce si tu ne la ménages pas,

— Ne pense pas à Rita, dit-il enfin.

— Si, si, je lui dois ton désir, je lui dois de connaître des caresses et des sensations que j'ignorais.

— Oh, je t'en apprendrai !

— Si nous recommençons.

— Nous ne recommencerions plus !

Il lui pinça les fesses, elle se hâta de dire :

— Si, si, si, oh si, tu fais si bien !

Puis, satisfaite, repue de caresses, elle s'inquiéta :

— Mon Dieu, et Clément !

— Rita s'est chargée de le rendre aveugle.

— Oh, la vicieuse !

— Je ne crois pas qu'il s'en plaigne !

— Supposerais-tu que…

— Rita en est bien capable.

— Toi, tu es un amour d'homme ! On fera quelque chose ensemble, et tous !

Elle se grisait de cette pensée que Clément baisait en ce moment la petite Rita, et elle chatouilla la nuque de Célestin de légers baisers, comme si elle eût voulu raviver son ardeur. À cheval sur son dos, elle se mit à rire et reprit :

— C'est mon mari qui ferait une tête s'il me voyait ainsi ! Oh, lui, il ne comprendra jamais ces choses !

Cependant elle en appela à sa raison, ils s'occupèrent de leur toilette, elle repassa sa chemise et l'expédia en explorateur, exa-

miner si la salle à manger était libre, afin qu'elle pût s'y rendre et s'y rhabiller.

— Rien à redouter, dit-il, Rita ne reviendra qu'à ma volonté.

— Tu la tiens donc bien !

Elle rentra dans cette salle à manger où le vertige la saisit, et sourit en apercevant ses jupes en tas au bas de sa chaise.

Tu étais pressé, dit-elle… comme moi ! Aide-moi à débrouiller cela.

Elle remit ses jupes, sa robe ; il l'arrêta pour le corsage.

— Tu veux encore les contempler ? murmura-t-elle. Oh, il prépare bien les choses, mon cher beau-frère ! Si tu rappelais ces enfants, que peuvent-ils faire ?

— Si nous les cherchions ?

— Non, je veux ignorer pour qu'ils ignorent.

Le visage de Rita se montra à une porte.

— Coucou ! cria-t-elle.

— Rita !

Célestin fronça les sourcils, elle avança et dit :

— Ne te fâche pas, Célestin, il n'y a que moi.

— Et Clément ?

— Il est dans ma chambre. Je l'ai costumé en fille, et il est tout plein drôle.

— En fille !

— Pour gagner du temps, vous étiez longs !

— Hein ?

— Venez le voir, il n'oserait pas entrer.

— Qu'en as-tu fait, mauvais garnement ?

Elle regarda Célestin avec une petite moue.

Ce qu'elle en avait fait !

Elle l'emmena dans sa chambre, et l'asseyant à son côté sur le rebord du lit, elle le gronda vivement :

— Je ne veux pas que tu embrasses Clotilde, c'est idiot ! On n'embrasse ainsi que sa petite bonne amie. Puis, tu fourres les yeux sur ses seins, et ça ne me plaît pas. Aurais-je eu tort d'avoir confiance en tes sentiments ?

— Petite Rita !

— Non, Monsieur.

— Laisse-moi t'embrasser et tu jugeras bien que mes baisers sont différents !

— Je n'ai pas des nénés de nourrice, moi !

— Oh, tu n'es pas juste ! Clotilde n'a pas des nénés de nourrice : ils sont ronds et forts, mais bien plantés et bien jolis !

— Tu te trahis ! Hein, tu les as bien reluqués ?

Elle porta les mains à ses yeux comme pour pleurer ; il lui attrapa les mains, les bras, les embrassa, les lécha, et peu à peu arriva à poser les lèvres sur la pointe des petits seins et murmura :

— Et toi aussi, tu en as, ils ne sont pas encore bien poussés, mais ça leur va bien d'être ainsi.

— Bien vrai ?

Elle ne simulait plus les pleurs, elle dégrafait ses jupes, se mettait en chemise, et il disait, haletant, hébété :

— Tu te déshabilles, tu vas te coucher, tu vas dormir ?

— Bêta, déshabille-toi comme moi, nous serons mieux pour placer ton machin près de mon petit coin.

— Oh oui, oh oui ! Et si on nous surprend ?

— Ne te tourmente pas. Mon cousin aime beaucoup le champagne, et il doit chercher à le faire aimer à ta belle-sœur.

— Oh, il n'aura pas une grande peine, elle buvait bien tout à l'heure !

Elle était sur son lit et elle l'attirait dans ses bras, lui dictait sa conduite.

— Relève ta chemise, appuie ton ventre [contre] le mien, là, comme ceci : glisse-toi entre mes cuisses… es-tu bien ?

— Je nage dans le bonheur !

— Je ne connais pas cette mer ; ça ne fait rien. Là, baise-moi la bouche, tripote-moi. Ça ne te dit rien de me tripoter ? Si, si, ton machin grossit ! Oui, tu peux me toucher les fesses, ça t'amuse,

moi aussi de toucher les tiennes ! Maintenant, maintenant, mon chéri, tu sens le bout de ton machin, là, contre un petit enfoncement, pousse, pousse doucement ! Eh, tu comprends, tu y es, tu vas entrer dans mon ventre, mon petit amour de Clément, et tu nageras encore plus dans le bonheur. Ah, ah, ah, tu es un bon élève, ne parlons plus, saute bien, embrasse-moi, lèche ma petite langue, ah, ah, qu'on est bien !

S'il était un bon élève, Clément !

Il avait prestement enconné Rita, et tous deux s'abandonnaient aux divines secousses, se pelotant, se caressant, se baisotant, s'énamourant.

Et la fillette, l'enfant de quatorze ans et demi, eut là son deuxième amant, amant moins bien doué que Célestin, mais qui, malgré tout, n'en profita pas moins de sa bonne fortune, et laissa chez cette récente dépucelée son pucelage.

Il jouit, et ne sut pas l'intéresser assez pour amener sa jouissance, malgré son excitation. Cependant, à la seconde suprême de la possession mâle, elle pensa à Célestin, et frissonna, en reconnaissant qu'il était le véritable maître de ses sens, lui, le brutal violeur du premier jour. Elle le vit, se délectant dans les bras de Clotilde, et n'en éprouva aucun émoi. Ça, c'était son œuvre. Son amie lui appartenait, par cela même qu'elle appartenait à Célestin.

Ces pensées ne l'empêchèrent pas de satisfaire de son mieux son jeune amant, et de lui enseigner tout ce que comportait, avant, pendant et après, l'action de posséder une femme.

Il avait l'air si ahuri quand il eût fini de la baiser, qu'elle se moqua de lui et dit :

— Je le répète, c'est toi la fille et moi le garçon ! Je vais t'habiller avec une de mes robes.

— Oh oui, ça nous amusera !

— Ensuite, je te ferai la cour pour t'apprendre à me la faire, et tu me répondras comme si tu étais vraiment la fille.

— Comment ça ?

— Tiens, en te mettant de cette manière à mon commandement.

Elle lui tourna le dos, se pencha en avant et exhiba tout son cul.

— Oh, Rita, Rita, quel toupet ! s'écria-t-il.

— Si tu étais un garçon pour de bon, tu me l'aurais déjà attrapé et embrassé !

— Oui, oui, je vais te l'embrasser.

— Il est trop tard maintenant. Passe ce jupon.

Comme elle commençait à le revêtir d'une espèce de tunique pour remplacer le corsage impossible à endosser, elle entendit le bruit de Célestin et de Clotilde qui retournaient à la salle à manger, et elle se hâta de l'ajuster pour aller voir ce qu'ils voulaient faire.

Elle assista au rhabillage de Clotilde et se montra.

Tome 2 · Chapitre 3

Clément était resté debout au milieu de la chambre de Rita, empêtré dans son déguisement de fille. Il demeura abasourdi lorsque sa folle maîtresse ramena Clotilde et Célestin.

— Oh, oh, s'exclama Clotilde, mon pauvre Clément, te voilà une fichue fille, il te manque bien des accessoires.

— Surtout des nénés, riposta Rita envoyant les mains aux seins de Clotilde.

— Que signifie, petite coquine, toi aussi, tu es comme ces Messieurs, car, il n'y a pas à se le dissimuler, quand tu nous a enlevé Clément, il s'apprêtait bel et bien à les embrasser !

— Je te les embrasse à sa place : je suis devenu le garçon.

— Ah ça, ah ça, dit Célestin, arrêté devant le lit défait de Rita, qu'avez-vous foutu par ici ?

Clément sentit les jambes qui lui tremblaient.

Rita s'écria :

— Qu'as-tu à dire ? Mon lit défait ! Tu le sais bien pourquoi ? Est-ce que je ne me suis pas reposée en revenant de la leçon d'équitation ! Je n'ai pas pensé de prévenir Annette.

— Mioche ! Et cette chemise à toi sur le pantalon de monsieur Clément ! Tu as changé de chemise !

— Moi, par exemple !

Elle s'examina et constata alors qu'au lieu de remettre sa chemise de jour, après avoir fait sa toilette, elle avait passé sa chemise de nuit. Elle partit d'un éclat de rire et dit :

— Je voulais m'habiller en garçon, pendant qu'il s'habillait en fille, je n'en ai pas eu le temps.

— Mes compliments sur cette intimité qui vous permet de tels changements !

— Célestin, murmura Clotilde, si vous continuez à tracasser cette jeune demoiselle qui ressemble tant à mon beau-frère, je la fais téter pour lui donner du courage.

— Non, c'est moi qui téterai, dit Rita !

Clotilde, jugeant que l'impudence la plus outrée sauverait les situations, avait tranquillement rangé sa chemise sur les côtés et montrait tout le haut du corps, bien au-dessous des seins, s'affichant hardiment. Elle nourrissait peut-être un secret désir d'éclabousser Rita, chez laquelle elle devinait une force de nature capable de la surpasser.

Devant une telle magnificence féminine, Clément admira et ne réfléchit pas au lien de famille qui l'unissait à cette femme. Il s'approcha, elle repoussa légèrement Rita et lui tendit un sein en disant :

— Tète, mon petit chien, tète, ma petite Clémente, tu garderas le secret sur tout ce qui se passe ici.

— Oh oui !

Il avait à peine tété, que Rita le saisissait par le bras et s'écriait :

— Cette fille est une mauvaise fille ! Tu as montré tes seins, Clotilde, tu les montres même plus que tantôt, j'ai montré le bout de mes nénés, ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas encore beaucoup, elle ne montre rien, je demande que nous la fessions.

— Bravo, ma belle Rita, approuva Célestin.

— Si on me fesse, répliqua Clément s'enhardissant, je fesserai aussi, tant pis si on n'est pas content.

— Fi du petit cochon, dit Clotilde, qui menace, alors qu'on a été gentille à son égard.

— Je ne veux pas qu'on me fesse.

— On te fessera.

— Gros nigaud, lui murmura Célestin à l'oreille, laissez-vous donc faire, vous serez content.

— Vous le conseillez ! Eh bien, voilà mon cul.

— Oh, oh, oh !

Clotilde et Rita s'esclaffèrent, mais détournèrent pudiquement la tête.

— Qui me fesse, cria Clément les jupes en l'air.

— Vas-y, Clotilde, c'est ton droit !

— Il serait capable d'exécuter sa menace.

— Pour sûr que je l'exécuterai.

— Nous le verrons bien.

Clotilde se précipita et lui allongea une dizaine de fortes claques, sans qu'il s'y opposât.

Àla onzième, sa main resta presque plaquée sur le cul, le pelotant inconsciemment, tandis que ses yeux suivaient la queue de Clément qui se gonflait sous l'effet des claques.

Le jeune garçon bombait le cul, ne reculait pas aux claques et comptait les coups : un, deux, trois, etc., jusqu'à douze, relevant de plus en plus les jupes : à la douzième, le ventre aussi nu que le cul, la queue en superbe érection, il exécuta un mouvement de rotation, qui l'amena de trois quarts sur sa belle-sœur : il s'empara de ses jupes et cria :

— À moi de claquer !

— En voici une de plus, répliqua-t-elle, tu ne claqueras pas.

Elle allait se dégager, les bras de Célestin la retinrent.

— Quand on frappe les autres, dit-il, on ne se dérobe pas à leur vengeance.

— Non, non, voulez-vous me laisser !

Elle pouvait implorer, il la retenait fortement et disait à Clément en la retroussant :

— Marche, mon garçon, vois-tu assez son cul ?

— Oui, oui, répondit-il.

Mais il ne frappa pas et se mit à la peloter.

Elle esquissa une tentative de révolte ; Célestin lui appliqua un baiser sur les épaules, tout en ressaisissant les seins qu'il avait en

face, et lui dit tout bas :

— Laisse-le donc faire, il t'appartient et il nous appartient.

Elle eut un sourire, un clignement d'yeux et répliqua tout aussi bas :

— Ne faut-il pas que j'aie l'air d'être forcée ! Ah, cochon, tu veux voir faire maintenant ! Il marche, il marche, regarde-le.

Clément s'était agenouillé, baisait son cul, envoyant les mains entre les cuisses, malgré les trépidations des jambes auxquelles elle se livrait pour paraître se défendre. Rita arriva à la rescousse, et comprenant aux regards de Célestin ce qu'il désirait, elle défit les agrafes des jupes dont elle avait attifé Clément, lui retira la tunique, le remettant ainsi en chemise : Célestin pressant sur le buste de Clotilde, la fit choir à quatre pattes sur le tapis.

— Hardi, mon garçon, dit-il en maîtrisant Clotilde, saute-moi là-dessus, montre que tu es un homme.

Il n'avait pas besoin qu'on l'encourageât, le jeune garçon ! Clotilde, excitée par l'incessant pelotage de ses seins, que n'abandonnait pas Célestin, s'affala, présenta la croupe, sur laquelle bondit Clément, et bientôt elle se sentit prendre en levrette.

Alors, Célestin les laissa l'un à l'autre, pour suivre à son aise cette joute. Les veux de Rita brillaient comme des charbons en ignition ; ne perdant rien de ce spectacle, elle se pencha contre la poitrine de Célestin, qui lui saisit le menton avec les doigts, approcha les lèvres de sa bouche, échangea avec elle une brûlante caresse, tout en lui disant dans l'oreille :

— À nous deux, tout à l'heure.

— Oui, murmura-t-elle dans un souffle.

Clément se conduisait fort bien, chevauchait sa belle-sœur, à grands coups de ventre sur les fesses, la patouillant aux seins, comme il avait vu faire Célestin, entrait et ressortait de son conin, et déchargeait enfin pour la seconde fois de la soirée, pour la deuxième fois de sa vie.

Àpeine la jouissance se fut-elle produite, qu'elle s'échappa, se redressa et s'écria :

— Tu en as fait une belle, Clément !

Tout penaud, il se relevait :

— Oh, dit-il, c'était si tentant !

— On résiste, monsieur Clément, riposta-t-elle durement ! Si ton frère, que tu viens de cocufier, apprend jamais cette histoire, il nous tuera tous les deux.

— Qui la lui apprendra ?

— Pas moi certainement.

— Ni moi.

Rita les mena dans son cabinet de toilette.

— Moi d'abord, dit Clotilde, lui ensuite ; je ne veux pas ensemble ! Ce que nous avons fait est une honte.

— Bon, intervint Célestin, je l'emmène chez moi ; vous ne le tourmenterez plus, pour avoir accompli son devoir de galant homme vis-à-vis d'une femme qui le fessa, et puis, lui montra son cul.

— Vous, vous êtes un cochonnier.

— Possible.

Elle riait comme une folle, seule avec Rita dans le cabinet de toilette et lui disait :

— Mes félicitations, drôlette, tu as dégourdi mon beau-frère ! T'a-t-il donné du mal ?

— Pas trop ! Et Célestin ! Il te l'a enfoncé ?

— Il ne m'a pas emportée en chemise dans sa chambre, pour me conter les aventures d'Ali-Baba et des quarante voleurs.

Clotilde était tout à fait à l'aise et n'affichait aucun mécontentement de sa soirée. Sa toilette terminée, elle embrassa Rita et dit :

— Il me semble impossible de croire que tu n'es plus pucelle, montre-moi tes cuisses pour m'en convaincre.

— Tu veux me voir dessous les jupes, tiens, vois.

Rita se troussa jusqu'à la ceinture et Clotilde glissa un doigt entre ses cuisses.

— Oh, tu es parfaitement dépucelée, petite sans vergogne, tu commences de bonne heure : fais attention de ne pas aller trop vite ni trop loin.

On se retrouva au salon. Clément continuait à éprouver quelque embarras ; Célestin marquait moins d'entrain, la soirée s'annonçait finie, du moins pour le quatuor, Clotilde remit son corsage, témoigna son intention de partir.

— Déjà, dit pour la forme Célestin.

— Il est plus de minuit, cher voisin.

— Rajustée, elle reconquérait ses séductions du début, Célestin lui prit la main et insista :

— Encore une coupe.

— Non, il est temps de se coucher.

— On se reverra.

— Oh ça, qui sait ! D'ailleurs, vous me devez une visite.

— Demain ?

— Impossible, je pars à trois heures pour Rouen.

— Vous partez !

— Pour quatre à cinq jours, chez mes parents. C'est décidé depuis longtemps.

— Vous ne nous en aviez pas parlé.

— Prévoyais-je notre intimité !

Elle se tenait debout sur la porte, prête à se retirer, Rita était allée chercher une lampe pour la donner à Clément, afin de s'éclairer dans l'escalier, Célestin eut encore le désir de lui toucher la poitrine, elle la bomba et dit :

— Allez-y, puisque ça vous cause tant de plaisir, mais par dessus le corsage : d'ailleurs vous n'êtes pas à plaindre, vous avez une consolation.

Il pelota par dessus le corsage et demanda :

— Ce départ pour Rouen est vraiment résolu ?

— Pas moyen de l'éviter.

— Savez-vous ce qui serait gentil !

— Dites vite.

— Demain, nous allons avec Rita au manège, nous vous conduirons en voiture à la gare et vous y laisserons.

— Entendu ! Je serai prête à deux heures et demie, nous aurons le temps de faire plus ample connaissance durant le trajet.

— Ne commence-t-on pas à bien se connaître !

— Jamais assez, après… une telle soirée !

On était dans le vestibule, Rita ouvrit la porte, il attira Clotilde dans ses bras et l'embrassa ; Clément ne s'en préoccupa pas, il embrassait Rita ; les deux amies à leur tour échangèrent la caresse d'adieu.

Rita et Célestin rentrèrent dans la salle à manger ; la fillette s'apprêtait à supprimer une grande partie de l'éclairage, lorsqu'il la mit sur ses genoux, la renversa à demi sur l'arrière, colla la bouche sur la sienne et lui dit :

— Tu l'as fait avec ce dadais ?

— On ne l'avoue pas.

— Tu me dois l'aveu de tes moindres actes, surtout maintenant, ou nous ne serons plus amis.

— Oui, je l'ai fait, et il ne savait pas le faire, lui !

Il lui fourra la main dans les cuisses, lui pelota son petit con et murmura :

— Ainsi donc, déjà ce petit trou, que j'ai percé avec tant de peine, s'est ouvert pour un autre.

— En as-tu du chagrin ?

— Il m'appartenait à moi seul.

— Tu ne me l'as pas défendu pour Clément ! Et puis, ne l'as-tu pas enfoncé à Clotilde, grâce à cela.

Il la chatouillait, elle s'abandonnait, appuyant la tête sur son épaule, apportant les lèvres, quand elle voyait sa bouche approcher pour les lui demander.

Des cuisses, du clitoris, la main se faufilait à la poitrine, aux tous petits seins qui pointillaient, elle dit :

— Elle a de bien beaux nénés, Clotilde, et tu les aimes bien, tu ne cessais de les tripoter.

— Ils n'enlèvent pas leur mérite à ces jeunes fruits qui mûriront.

— Je ne les aurai jamais comme elle !

— Qui l'assurerait !

Les lèvres clouaient les bouches l'une à l'autre.

— Ah, murmura-t-elle, comme c'est bon d'être nous deux ! Clément est un niais, il faut tout lui apprendre ! Tu sais, il ne s'amuse pas à toucher, comme toi ; il est venu sur moi et il m'a

obéi lorsque je lui ai dit d'appuyer son ventre contre le mien, de pousser sa machine contre mon petit coin, il n'a rien fait d'autre.

Il l'avait mise en chemise, comme il fit tantôt pour Clotilde, il la prit de même dans ses bras et il allait aussi l'emporter dans sa chambre, lorsque les bras noués autour de son cou, elle ajouta :

— Éteignons tout, nous ne reviendrons plus ici.

La portant dans ses bras, il s'occupa de tourner les boutons électriques, semant les jupes à terre, arriva triomphalement dans sa chambre.

Là, il se posta devant une glace et dit :

— Regarde-toi, petit bébé, regarde-toi dans la glace, il me semble que tu es la plus jolie de toutes.

Elle se contempla de la sorte dans les bras de cet homme, s'adressa un sourire, lui envoya un baiser dans la glace et répondit :

— La plus jolie, la plus jolie, et Agathe !

— Oh, elle est bien loin ! Lève ta chemise devant la glace, que tu y admires ton petit trou, tes poils.

Elle la tira à elle, se regarda le nombril et dit :

— Mes poils ont noirci, ils sont plus foncés que ceux de Clotilde.

— Tu as une toison de brune.

Il y envoya la main, elle avait haussé la chemise jusqu'à son cou, elle se toucha les seins et murmura :

— Je voudrais en avoir comme Clotilde, puisque tu les aimes tant que ça.

— Ne t'en affliges pas, ils te dépareraient actuellement.

Il s'éloigna de la glace, la déposa sur le lit à quatre pattes, lui releva la chemise sur le cul, la dévora de feuilles de roses : puis, se sentant à point, il se dévêtit, elle jeta sa chemise sur le tapis, en même temps qu'il ôtait la sienne, et se plaça sur le dos pour le recevoir dans ses bras.

Mais il s'étendit à côté, l'attira contre sa poitrine et recommença à lui lécher les lèvres, la bouche, ce qui amena en elle une telle effervescence qu'elle tressauta comme une folle, lui tripota la queue et les fesses et lui souffla dans l'oreille :

— Laisse-moi te caresser à mon idée.

— Va, ma petite Rita, il est bien juste que tu cherches aussi ton plaisir.

Elle coula sur son corps comme une couleuvre, et la tête dans ses cuisses, se mit à le sucer avec force baisers et lippettes : puis, elle voulut le voir de dos ; il se coucha sur le ventre et comme une limace elle rampa la langue tout le long de la raie de son cul, lui pelotant les fesses, lui chatouillant les couilles avec les mains, acquérant la science de volupté sur ce corps mâle qui se prêtait à ses jeux.

La queue était en pleine érection ; Rita avait le feu dans les veines : elle remonta près de sa poitrine, lui saisit la tête avec les mains et murmura :

— Viens, viens, baise-moi.

Elle le demandait ! Ses cuisses ne tardèrent pas à recevoir l'assaut, Célestin s'y plaça et la queue franchit une fois de plus ce jeune conin, tout à fait initié aux choses de l'amour.

Ils s'en donnèrent, ils s'en donnèrent, ralentissant et accentuant les mouvements pour bien savourer leur félicité ; il fut le maître de cette âme qui communia avec la sienne dans le délire des spasmes.

Possédée, polluée dedans et dehors, elle allait le quitter, les dernières pulsations de la volupté ayant vibré, il la pressa contre son cœur, la retint, ils s'enfournèrent tous les deux dans les draps, il lui posa la tête sur son épaule et dit :

— Dors près de moi, ma petite Rita, tu t'en iras au matin.

— Oh, quel bonheur, quel bonheur, tu es mon petit mari !

Elle ferma les yeux, la main sur la queue, peu à peu sa pensée se troubla et le sommeil la saisit.

Tome 2 · Chapitre 4

Elle avait regagné son lit, elle avait refermé la porte de communication avec l'intention de dormir plus tard qu'à l'habitude, on l'éveilla en sursaut, Annette était devant elle et la prévenait que quelqu'un désirait lui parler de suite.

Dans le vague du sommeil, elle pensa à Agathe, supposa qu'il lui survenait quelque imprévu, sauta à bas du lit, passa un peignoir, des mules, et suivit Annette dans un petit salon que Célestin lui avait réservé pour son usage personnel.

Elle faillit pousser un cri d'effroi. Finette, assise sur un canapé, lui souriait avec un balancement de tête ironique et lui disait :

— Ici, on s'expliquera, ma petite Rita, tu n'as pas été aimable hier en me reconnaissant, et je n'aime pas ça.

— Que me voulez-vous ? Qui vous a permis. Annette, de me réveiller pour recevoir qui n'est pas de mes amis ?

— Qui n'est pas de ses amis, petite torcherie ! Vous, Annette, ne vous occupez pas de ses paroles, je la rendrai aussi douce qu'une brebis, je vous en réponds… Restez-là, vous assisterez à la transformation. Je ne suis pas de tes amis, dis-tu ? Et qui courait après moi chez les demoiselles Maupinais ? Qui me suppliait sans cesse de ne pas toujours préférer Agathe ? Qui me mendiait mes jolies affaires ? Mes jolies affaires, supposes-tu qu'elles soient devenues laides depuis que tu ne les lèches plus ? Tiens, voilà mes cuisses, voilà mon ventre avec les poils, que tu ne te lassais pas de brouter, et mon con, où tu enfonçais ta langue et ton nez ! Allons, ouste, ici, à genoux, et prouve que je ne mens pas. Tu sais, n'hésite pas, ou je vais tout conter à ton tuteur. Ton tuteur ! C'est louche, il y a une histoire là-dessous. Viens-tu, oui ou non, et vas-tu me laisser longtemps la moniche à l'air, sans apporter ton museau ?

— Annette, si vous ne chassez pas cette folle immédiatement, c'est vous qu'on chassera.

— Elle m'appelle folle, elle veut qu'on me chasse ! Tu ne veux pas venir ? Où est-il ton tuteur ?

Elle se leva et marcha vers la porte, Rita l'arrêta et lui dit :

— Il dort et vous ne le verrez pas. D'ailleurs il ne vous écouterait pas.

— Il ne m'écoutera pas !

Avant que Rita ait pu esquiver le mouvement, elle était saisie par Finette qui la troussait, lui glissait un doigt entre les cuisses et s'écriait :

— J'en étais sûre ! Un homme propre son tuteur ! Il l'a dépucelée, et cela vaut les galères ! Vas-y à ton tuteur, vas-y, je n'ai plus à lui parler ; je cours chez le commissaire de police, et avant son réveil, les agents seront là pour le mener en prison.

Rita fut terrorisée ; elle comprenait d'instinct que le danger sur ce point était réel ; puis, elle s'effrayait de ce qu'il n'existât aucun lien de parenté entre elle et Célestin. Elle murmura :

— Non, non, pas de commissaire.

— Seras-tu gentille ?

— Oui.

— À la bonne heure ! Je ne suis pas méchante, moi ! Je n'oublie pas mes amis, moi ! Je te demande un peu à quoi ça sert de faire les grands airs ! Comme si on te causerait des tracas auprès de tes parents et de tes amis, si tu te montres bonne fille en cachette. Entendons-nous, tu me feras avoir la clientèle de ta maison et de tes connaissances. Maintenant, arrive là-dessous, montre comme tu sais bien caresser ! Là, te voilà domptée ! Est-ce devenu laid ? Non, n'est-ce pas ? Tu es jolie tout plein à mes genoux ! Plus qu'à la pension ! En as-tu fait, eh ! Lèche doucement, doucement, ça a tellement manœuvré avec mon mari de-

puis que nous nous sommes quittées ! Ah, la cochonnette ! elle s'échauffe enfin, et elle a un rude coup de langue, tu sais, Annette.

Annette regardait avec des yeux effarés sa jeune maîtresse, accroupie entre les cuisses de Finette et lui faisant minettes. Elle ne pouvait le croire.

Finette, s'apercevant de sa stupeur, lui cligna de l'œil et lui dit :

— Approche par ici, toi, je ne suis pas une égoïste, et j'ai dans la pensée que tu dois avoir de la chouette marchandise sous les jupes ! Tiens, montre-lui ton cul, elle va t'y expédier quelques coups de languette, et tu m'en diras des nouvelles. Moi, j'aime beaucoup voir le cul des femmes.

— Oh, vous ne voudriez pas…

— Appelle-moi Finette et tutoie-moi. Nous sommes de la même famille, de la grande famille du peuple, des travailleurs : c'est à nous de profiter des vices des bourgeois et des bourgeoises ! Trousse donc les jupes, lorsqu'elle t'aura lippé le cul, elle n'osera plus rien contre toi.

L'argument parut convaincre Annette : d'un prompt mouvement, elle souleva ses jupes, entr'ouvrit son pantalon, exhiba une très appétissante paire de fesses, blanches et dures, à la raie bien dessinée, et les approcha.

— Tourne-toi, commanda Finette à Rita, et marche.

Rita pirouetta sur les genoux sans mot dire, vit à deux doigts de son visage le cul de sa femme de chambre, et comme elle hési-

tait, Finette lui poussa la tête dessus en disant :

— Mais marche donc, tu aimes ça.

Quelques timides baisers honorèrent les fesses d'Annette, Finette glissa ses pieds sous le peignoir de Rita, les hissa entre ses cuisses, lui en gratta le con, lui en pelota le cul et dit :

— Veux-tu bien marcher avec plus de cœur et passer ta main par dessous pour lui caresser le bouton ! Ah, l'an dernier, on n'était pas obligé de t'ordonner tout cela ! D'ailleurs, si tu agis avec tant de froideur, ça ne comptera pas et j'irai chez le commissaire.

La langue de Rita courut dans le cul d'Annette, et sa main vint lui chatouiller le clitoris.

— À la bonne heure, à la bonne heure ! approuva Finette.

Àce moment la sonnette de Célestin retentit, et chacune se remit en posture, Rita debout, s'écriant :

— Ah, mon tuteur, il doit m'appeler.

— Va voir, commanda Finette à Annette.

— Mais…

— Minute pour toi, il s'agit de s'entendre.

Annette sortit et Finette dit :

— Je ne te veux pas du mal, petite, seulement n'aie pas de sotte fierté à mon égard ni de méchanceté pour Annette, ou sans cela, gare.

— Ne crains rien.

— Très bien, tu te décides à me retutoyer ! Devant le monde, on ne te trahira pas, je te le promets. À part, tu feras tout ce que je voudrai, est-ce convenu ?

— Oui.

Au fond du cœur, Rita enrageait, mais elle dissimulait. Annette revint la chercher. Comme elle se disposait à s'en aller, Finette ajouta :

— Pas un mot, n'est-ce pas ?

— Ah, pour sûr ! répliqua-t-elle.

Elle courut à sa chambre, en poussa la targette, et se précipita vers la chambre de Célestin, qu'elle trouva en manches de chemise, assis sur un fauteuil.

— Où étais-tu donc, Rita ? dit-il.

— J'étais allée par l'appartement, examiner si rien ne traînait.

— Oh, la petite maman sérieuse, je t'avais recommandé de te reposer.

— Cela m'est impossible.

— Eh mais, tu as une figure toute chiffonnée qui te rend encore plus désirable.

— Tu m'appelais pour…

— Oui, jeune bacchante, je ne sais pas ce que j'ai dans le sang, je n'arrive plus à éteindre mon feu.

— Pourquoi as-tu mis ton pantalon ?

— C'est si vite enlevé, comme ton peignoir, puis un simple coup de dada.

Ils étaient déjà en chemise, et la chevauchée recommença, effaçant de l'esprit de Rita la mauvaise impression de sa scène avec Finette.

Mauvaise impression ! Elle n'osait pas se l'avouer, le cul d'Annette brillait dans sa mémoire, et elle ne lui fit pas grise mine, lorsqu'elle se retrouva en sa présence dans les circonstances habituelles de la vie.

Àdeux heures et demie, Clotilde sonnait et venait chercher ses amis. Ils étaient prêts, on s'informa de Clément.

— Clément est à ses cours.

— Vous partez seule ?

— Mais oui. Il est accoutumé à la solitude.

— Avec une soirée pareille à celle d'hier, elle lui sera pénible.

— Il n'y pensera plus, je le lui ai signifié pour ma part ! Et s'il y pense pour d'autres, c'est à ces autres à agir comme bon leur semblera.

— Vous l'avez grondé ?

— Un peu. Dès l'antichambre, ne s'essayait-il pas à me prendre par la taille ! Je lui ai donné une tape sur les doigts et lui ai dit : « Mon cher Clément, en bas nous avions perdu l'esprit, ici nous devons le reconquérir. »

— Vous l'avez reconquis ?

— Je ne suis plus en haut.

— Ah, parfait !

Un franc éclat de rire accueillit la boutade, et l'on descendit. Un fiacre passait, Célestin le héla :

— Eh, numéroté, par ici !

— Voilà, voilà.

Clotilde et Rita au fond, Célestin sur le strapontin, on partit en indiquant la gare Saint-Lazare comme destination.

On était un peu serré, on ne s'en plaignait pas. Clotilde, légèrement penchée en arrière, ne refusait pas sa jambe à la jambe fureteuse de Célestin et tout d'un coup murmura :

— A-t-on été assez fou cette nuit !

— Pas assez.

— Mazette, que vous faut-il ?

— Je l'ignore. Je deviens un volcan, demandez à Rita.

— Ah, vous avez accompli de la belle ouvrage, selon l'expression de ma repriseuse !

— Je te crois, mon cœur ! Si je ne l'avais pas dépucelée, je ne t'aurais pas baisée.

— Baisée ! Tu mets carrément les pieds dans les plats.

— À quoi bon de l'hypocrisie ! Ton beau-frère t'a tirée un joli coup, avoue-le.

— Et toi, tu as apporté un bon reliquat de compte à Rita ! T'avais-je assez chauffé à son intention !

— Ah, si nous avions été tous les trois pour la nuit !

— Voilà bien les hommes, des égoïstes ! Il a fourré la fringale de femmes à Clément par ton concours, Rita, car, j'en suis certaine, s'il ne te l'avait pas soufflé, tu ne te serais pas occupée de ce pauvre benêt, et maintenant que le louveteau est lancé, il nous retiendrait toutes les deux pour lui seul.

— Il est si fort et si bon !

— Charmant, tu en es amoureuse et tu te laisses faire par Célestin ! Moi, au moins, je ne suis pas amoureuse de mon mari !

— Vous avez tort ! Il n'y a rien d'aussi idéal pour un amant qu'une femme amoureuse de son mari !

— En voilà une théorie !

— Très sérieuse ! La femme qui aime son mari et qui prend un amant, est une voluptueuse courant après les sensations, et qui en retourne les plus aiguës à son amant pour ne pas éveiller les soupçons chez son mari si elle les lui prodiguait.

— Dites donc, dites donc, ne me pincez pas les mollets. Attrapez ceux de Rita.

— Rita me permet de broutiller ; elle sait que nous ne perdrons pas notre temps ensemble.

— Laisse-toi faire, Clotilde, dit celle-ci, tu pars, et comme tu disais, si tu l'échauffes, c'est moi qui en profiterai.

— Petite chique, elle a tous les vices ! Eh ben oui, je voudrais une nuit à nous trois, Rita connaît des sensations que j'ignore.

— Vraiment, la partie te sourirait ?

— Oui, oui, mais la pitié que j'éprouverais pour Clément me gâterait mon plaisir.

— Nuit à quatre, dans ce cas.

— Non, ce n'est pas la même chose ! Nous deux, Rita et moi, puis toi, avec ta science de cochonnerie, avec la force dont tu dois l'être ! Mais qu'as-tu, avec tes yeux qui fouillent, voyons, ne les as-tu pas assez vus ?

— Je ne m'en lasserai pas.

— Dépêche-toi de les palper, si ça peut te calmer, nous arrivons, et en quittant la voiture, il nous faut être sérieux.

— Ah, Clotilde, murmura Rita, quels nénés tu as !

— Je finirai par en être persuadée, à voir le culte qu'il leur voue : mon mari ne s'en est jamais soucié.

— Ne parlons pas des absents, il serait sot d'en dire du mal.

— Tu as raison ! Ah, tu voudrais toucher la chair, il n'y a pas mèche, mon vieux Célestin ! Tu baiseras Rita. Dites, combien de fois pendant mon voyage ?

— Tu es trop curieuse.

— Non, non, ne fiche pas la main sous mes jupes, ou je fais des sottises en route avec le premier venu.

— Pas de ça, défie-toi, il y a des assassins pour les jeunes femmes imprudentes.

— Ah, ne me donne pas le trac.

— Cela t'empêchera de faire une levée.

— Une levée, qu'est-ce que c'est ?

— Prendre un homme au hasard.

— Oh non, je plancherai. Te voilà bien avancé, tu as fripé ma chemise entre mes cuisses et mes fesses, pour atteindre un bout de chair, et tu m'obliges d'entrer au water-closet pour réparer ce désordre. Quel effet en est-il résulté pour toi ?

— Ne l'aperçois-tu pas ?

— Ta culotte ne gonfle pas.

— La mauvaise sournoise, elle regardait.

— Pardine, qu'aurais-je fait pendant que tu te livrais à ce siège en règle sous mes jupes ?

— Touche par-dessus la culotte, et tu verras si ça n'a pas gonflé.

Elle porta bravement la main sur les jambes de Célestin, en ayant l'air de se pencher par la portière pour examiner quelque chose dans la rue, et lui palpa la queue par-dessus le vêtement.

— Tu as gonflé ! dit-elle. Quel homme ! Si je compte bien, tu as baisé deux fois.

— Trois fois.

— Alors Rita a sacrifié avant de dormir, puis au réveil ; mes compliments, mes amours ! Tu m'avais cependant bien servie. Ah, ça y est, gare Saint-Lazare !

On sauta à bas de la voiture, et peu après Clotilde disparaissait dans les salles d'attente, tandis que Rita et Célestin se dirigeaient vers le manège.

Rita y prit une bonne leçon. Elle montrait de grandes dispositions pour le cheval, s'exaltant à la pensée des promenades qu'elle ferait au Bois en compagnie de Célestin, se promettant toutes sortes de plaisirs dans la culture des exercices physiques qu'il se proposait de lui enseigner. Même l'escrime et la boxe, il voulait la doter de forces solides, pour qu'elle fût une femme d'aplomb, capable de se défendre en tout. Et cela enchantait la petite.

Ce soir-là ils avaient sommeil, la fatigue agissait-elle ? Ils se couchèrent en gens sages, chacun dans leur chambre. Il y a de ces répits, répits qui ne prédisposent que davantage aux joies du lendemain.

Au matin, Rita s'éveilla dans la meilleure des dispositions d'esprit. Elle sentait la vie l'envahir par tous les pores, et se contemplant toute nue dans sa psyché, après sa toilette, elle porta avec émotion la main à ses seins qui lui parurent plus ronds, plus accentués, à ses hanches s'harmonisant déjà comme celles d'une femme.

Elle avait pas mal chevauché dans ces quelques jours, la nature agissait et murissait le fruit.

Pendant qu'elle s'admirait, se souriait, Annette entra, apportant sur un plateau son déjeuner qu'elle avait demandé avant de passer à sa toilette.

Elle n'y songeait plus, et elle rougit lorsqu'elle vit le regard d'Annette s'attacher sur tout son corps, tandis qu'elle déposait le plateau.

— Ah, vous êtes femme, mademoiselle Rita ! murmura-t-elle. Vous me pardonnez pour hier ?

— Non, jamais.

Elle ramassa sa chemise qui gisait sur un fauteuil, la passa, courut à son lit et commanda :

— Je vais manger ici, dans mon lit, servez-moi.

Annette s'empressa d'obéir, et l'aida à s'installer commodément. Elle grignotait plus qu'elle ne dévorait.

Comme Annette plaçait sur une tablette, près du lit, des assiettes de gâteaux, elle envoya la main sous ses jupes et lui saisit le cul, qu'un pantalon ne garantissait pas contre l'attaque.

— Oh, murmura la femme de chambre, c'est vous qui me cherchez !

Elle se pencha brutalement sur le lit, enleva ce qui la gênait, souleva draps et couvertures, et comme une louve affamée, happa dans sa bouche la motte de Rita, qui se dressa sur les reins, la laissa fourrager un instant, puis la repoussa en disant :

— Allons dans le petit salon, mon tuteur pourrait s'éveiller.

Elles y coururent, elles étaient maîtresses de la maison, Félicité s'occupant des diverses courses au dehors avec la cuisinière, Célestin dormant encore au moins une ou deux heures.

Dans le petit salon, Rita accroupie sur le tapis, dit :

— Donne ton cul.

— Il vous a plu ?

— Oui, il est le plus beau que j'ai vu.

— Vous en avez vu d'autres ?

— Tu le supposes bien.

Le fait est qu'Annette était très dodue et d'une fermeté de chairs remarquable. Elle développa les hanches, et Rita lui demandant de se tenir troussée, elle fut bien vite léchée par devant et par derrière.

Mais elle voulut à son tour la peloter, et elle s'écroula sur le tapis, lui apprenant ainsi la position du soixante-neuf. Ce furent des torrents de caresses qui les poussèrent à s'étreindre les jambes, à s'appeler des plus doux noms.

Les différences sociales disparaissaient devant la luxure, et les âges s'accordaient pour apporter de l'aliment à la surexcitation des baisers.

Annette avait à peine vingt-trois ans, elle était belle et robuste, elle se pâmait à cette jeunesse qui fleurissait, qui sortait à peine de l'enfance ; et Rita, avec ses quatorze ans et demie, empiétant sur les années par l'expérience qu'elle acquérait dans son vice et dans le contact de Célestin, trouvait dans Annette un instrument

qui vibrait plus à son unisson que Finette dans le passé, que ses amies Agathe et Bernerette.

Elle se recroquevillait sur elle-même pour ressaisir ce cul que ses doigts pinçaient par moments, et elle bondissait sur la croupe d'Annette qui cédait à son impulsion, se roulait sur le tapis comme une balle de caoutchouc ; puis, Annette, soulevant le cul en l'air, se tendait sur les bras appuyés au sol, poussait Rita sur le côté, et d'un habile coup de jambe lancé en dessous, l'embarrassait dans ses jupes, où elle allait la cueillir, pour s'emparer de son jeune conin et s'en repaître à bouche que veux-tu.

— Est-il possible, dit-elle au milieu de ces ivresses, qu'à ton âge tu aimes déjà tant à t'amuser !

— Si je l'aime, Annette, si je l'aime, je voudrais toute la journée et toute la nuit ne faire que ça.

— Et déjà dépucelée !

— Et toi ?

— Oh moi, je l'ai été aussi très jeune.

— Dis, dis comment !

— À l'école, par le curé.

— Le curé !

Elles risquaient de s'oublier, Annette s'arracha à ces tendresses, et rappela à sa petite maîtresse que l'heure où s'éveillait Célestin, approchait.

Instantanément elle fut sur pied, se rajusta le peignoir, et se sauva en disant :

— Toi, ça me plaît ! Mais la Finette, je ne voudrais pas, je ne voudrais pas, elle m'ennuie. Tu l'empêcheras de m'embêter, dis ?

— Tout ce qu'il dépendra de moi, je le ferai ; mais vous serez gentille ?

— Oh oui ! Un dernier baiser à ton petit con pour te le prouver.

— Non, non, assez, ou sans cela nous recommençons.

— Donne ton cul, alors.

— Tenez, le voilà.

— Ô, la belle lune !

— Toute ronde, la vôtre se lève.

Dans sa chambre, Rita très surexcitée, caressant l'espoir que Célestin l'appellerait ou qu'elle trouverait un prétexte pour aller l'éveiller, se replaça toute nue devant sa psyché, et de nouveau étudia son jeune corps, examina s'il prenait de l'ampleur.

Elle s'affirmait femme dans l'admiration qui lui naissait pour ses chairs, pour ses formes graciles, mais arrondies, et elle s'adressait des mines, des sourires, se tripotait les poils, le conin, les fesses, essayant de distinguer dans ses plus intimes replis les mystères de sa féminité.

Dix heures sonnèrent : elle tressaillit et regarda la porte de Célestin, elle demeurait close.

Elle mourait d'envie de courir se faufiler dans son lit ; Célestin, qui connaissait la limite des libertés à accorder, lui avait défendu depuis la veille de se présenter chez lui le matin, autrement

qu'à son appel, lui recommandant de se livrer plutôt au repos, afin de reconstituer ses forces et de ne pas s'éreinter.

En cela, il se montrait prudent. Aujourd'hui Rita l'enfiévrait ; s'il abusait de cette fièvre pour se soumettre même aux caprices de l'enfant, il risquait deux choses : ou rencontrer la lassitude, ou bien s'affoler et dépérir dans les orgies ininterrompues de la chair qu'elle provoquerait.

Rita eut un serrement de cœur. Quoi, il ne l'avait pas baisée en se couchant, et il ne la baiserait pas en se levant !

Encore sous l'impression des multiples plaisirs éprouvés durant la soirée passée avec Clotilde et Clément, encore sous le charme de la fougue qui s'ensuivit chez son amant, elle ne comprenait pas la nécessité de ces entr'actes.

Elle n'avait qu'à se résigner, d'autant plus qu'elle l'entendait remuer dans sa chambre, aller et venir comme quelqu'un qui s'habille.

Àson grand regret elle fit de même.

Elle devait avoir des surprises dans cette journée.

En effet, au déjeuner, Célestin lui dit qu'une lettre, reçue dans son courrier, l'obligeait à se rendre à une réunion de savants, où il avait à lire un rapport sur son dernier voyage, et qu'il la rejoindrait au manège.

— Voilà, ajouta-t-il, une occasion pour toi de t'habituer à l'esprit d'initiative d'une jeune femme, qu'il te faut appliquer à devenir. Acclimate-toi à la vie parisienne. Va seule au manège, soit à pied, soit en voiture ; tu t'accoutumeras à marcher dans la rue, à

te considérer comme une personne sensée, et tu apprendras à te défendre contre toute sottise qui t'exposerait à me mécontenter et à nous brouiller. Si cependant tu ne t'en sens pas encore le courage, Annette t'accompagnera.

Sortir seule ! Cela effaça l'ennui qu'elle ressentait à se séparer pour la première fois, et pendant quelques heures, de son ami. L'enfant reparaissait ; elle se faisait un monde de cette liberté qu'on lui octroyait. Elle sauta au cou de Célestin et lui dit :

— Oh oui, oui, je sortirai seule à pied, je serai contente de me croire tout à fait une femme.

— Tu l'es, ma chérie.

Elle réfléchit, puis répliqua :

— Sous les jupes, c'est vrai ; mais je n'ai pas les tétés de Clotilde.

Tome 2 · Chapitre 5

Sortir seule ! Elle n'aurait pas eu le temps de savourer ce plaisir, si elle était sortie juste pour se rendre au manège. Il fallait qu'elle y fût à quatre heures, à deux elle descendait l'escalier, revêtue de sa plus jolie toilette, l'allure très crâne, au profond ahurissement d'Annette et aussi de la sage Félicité qui, assez libre avec son maître, bougonna qu'il accordait trop de libertés à la jeune demoiselle.

Félicité, dans son for intérieur de bonne et digne femme, supposait que Rita était une fille de Célestin, que celui-ci n'avait pas

voulu l'abandonner, qu'il ne pouvait reconnaître pour des raisons quelconques et dont il assurait le sort.

Rita descendait droite et fière : comme elle passait sur le palier du premier, un Monsieur grisonnant sortait. Il s'effaça devant elle et ne retint pas cette exclamation.

— Dieu, la jolie petite femme !

Rita, toute rouge de vanité, sourit et salua de façon imperceptible, mais très correcte et continua son chemin.

Elle était sur l'avenue Friedland ; un peu étourdie, elle marcha d'un pas sec dans la direction de la place de l'Étoile.

Le manège se trouvait rue Viédaze, dans les environs de l'avenue de la Grande Armée.

Eh, elle n'y allait pas directement ! Elle avait projeté de faire l'école buissonnière, de prendre le plus long, par l'avenue du Bois-de-Boulogne, un long détour dans le bois, et de revenir par la porte Maillot.

Au coin de l'avenue et de la place de l'Étoile, elle eut un sursaut joyeux et répondit par un signe de tête au salut de deux jeunes éphèbes, qui causaient sur la chaussée et qui s'approchèrent.

Elle était en présence de Clément Go, qui lui présentait un de ses meilleurs amis, Arthur Pollens, du même âge, mais beaucoup plus décidé de caractère et dans les allures. Il la présenta à son tour en ces termes :

— Mademoiselle Rita Merrydoine, ma petite maîtresse, dont je te parlais.

— Quelle veine de vous rencontrer, Mademoiselle, dit Arthur.

Rita, loin d'être fâchée de cette façon de la présenter, dont elle ne connaissait pas toute la portée au point de vue mondain, répondit naïvement :

— Oh oui, quelle veine, de se trouver comme ça ; je voulais me promener avant d'aller au manège, vous pouvez marcher avec moi, on s'amusera bien davantage.

— Vous nous permettez de vous accompagner !

— Pourquoi vous le défendrais-je ?

Il n'était pas question s'il y avait grave attentat contre les convenances ! Clément, au comble de la joie et subissant la transformation inévitable que produit le dépucelage, s'approcha pour lui offrir le bras et dit :

— Que tu es belle, Rita, encore plus que l'autre soir ! Accepte mon bras. Je causais justement de toi : je disais que j'étais amoureux fou… et que tu m'avais fait… un homme.

— Tu es un imbécile de raconter ces histoires.

— À un ami qui est un second lui-même, Mademoiselle, il n'y a pas de mal !

— Je lui pardonne pour une fois ! Qu'il ne recommence plus. Nous allons au bois et je ne donne pas le bras.

— Dites, ne vaudrait-il pas mieux aller chez un mastroquet vider un sans-creux ?

— Un sans-creux, est-ce une liqueur ?

— Non, c'est le nom du verre, parce qu'il est tellement épais, qu'il n'y a presque pas de trou pour y mettre la boisson. On en vide deux, trois, voilà tout.

— Ah, quelle bonne farce, aller chez un marchand de vins, oh oui, je veux bien.

— J'en connais un pas loin, et il y a des petits cabinets où l'on est tout à fait chez soi.

— Cet Arthur ! murmura avec admiration Clément, en voilà un qui est lancé depuis longtemps !

— Ça m'aurait ennuyé de pourrir dans mes assiettes.

— De pourrir dans vos assiettes !

— Oui, dans mes fesses !

— Ah, vous êtes drôle, vous, je vous prends le bras.

— À la victoire je vous conduirai.

Loin d'être dépité, Clément parut ravi du bon accueil fait à son ami, et Rita, encadrée des deux jeunes garçons, on arriva chez le mastroquet qui sourit d'un air bonasse, et, sur la demande d'un cabinet, fit monter à un étage au-dessus, par un escalier en colimaçon situé au fond de la boutique.

Naturellement, Arthur s'arrangea pour passer le dernier, après Rita, Clément ouvrant le cortège, et au milieu de l'escalier, il pinça le mollet de la fillette qui, s'esclaffant de rire, s'écria :

— Eh vous, là-bas, ne vous trompez pas de rampe !

— Il n'y a pas de danger ! Il y a des sculptures à celle-ci qui rendraient voleur malgré soi !

Une petite pièce carrée, une table en bois, des chaises, un banc et un portemanteau, tel était le cabinet particulier. Le patron gravement demanda :

— Que faut-il servir à Madame et à ces Messieurs ?

— Que si on s'ingurgitait des cerises à l'eau-de-vie ! proposa Arthur.

— Oui, oui, des cerises à l'eau-de-vie s'exclama Rita, servez-nous beaucoup de cerises !

Petite femme poseuse déjà, elle arrangeait ses cheveux sous le chapeau. Le patron, obséquieux, lui dit :

— Si Madame veut que je pende son chapeau à cette patère !

— Volontiers.

On servit les cerises ; Rita s'était assise sur le banc, et Arthur se précipita pour s'installer à son côté, tandis que Clément, toujours très gai, se mettait sur une chaise vis-à-vis.

Rita saisit du bout du doigt une cerise et la croqua gourmandement.

— Ah, Mademoiselle, dit Arthur, que vous croquez bien les cerises !

— Et comment les croquerais-je mal, espèce de serin !

La fillette avait la bonne habitude de ne jamais se gêner, lorsqu'elle s'attribuait une certaine supériorité sur ceux qui

l'entouraient.

— Serin, vous m'appelez serin, reprit Arthur, ce n'est pas aimable ! Dis, Clément, elle n'est pas aimable, ta petite maîtresse !

— Il vous a dit que j'étais sa petite maîtresse, elle est bonne celle-là ! Si je n'y avais pas mis du mien !

Arthur se serra contre elle, et les yeux égrillards, dit :

— Ah, vous y avez mis du vôtre !

— Ne te serre pas tant que ça, serin tout court, puisque espèce de serin te déplaît, et dis-moi pourquoi tu t'assois à mon côté, ce n'est pas ta place, c'est la sienne.

— Elle me tutoie ; c'est pour que nous fassions connaissance, Rita ?

— Tu veux que nous fassions connaissance, moi je veux bien ; seulement ne chiffonne pas ma robe, et ne t'approche pas si près.

— J'aimerais mieux chiffonner autre chose que ta robe !

— Tu es un malin, toi !

— Elle avalait sa sixième cerise, et levait le verre pour siroter l'eau-de-vie.

— Moi, un malin, répliqua Arthur, pas si malin que tu crois ! Ça m'amuse de rigoler, voilà tout, et Clément avait hier une si fichue tête, que je lui ai demandé son secret. Eh bien, sais-tu mon opinion sur votre histoire ? Je crois que vous contez une blague !

— Tu dis qu'il y a de la blague, toi !

— Vois-tu bien, moi j'ai perdu mon pucelage à quinze ans, il y a deux ans, avec la femme de chambre de ma mère, et ça m'a mûri l'expérience, je t'en fourre mon Cliquot.

— Ton Cliquot !

— De Champagne.

— Tu embêtes avec tes mots !

— Attends un peu, petite ! Eh bien, je vous regarde tous deux, Clément et toi, et tu ne devines pas ce que je pense ?

— Dis-le, ça ne fatiguera pas à chercher.

Elle en était à sa onzième cerise, le patron ayant posé sur la table un bocal pour qu'on en prît à discrétion.

— Je pense que toi, comme lui, vous inventez le dépucelage, qu'il est encore puceau, que tu es encore pucelle, tu n'as pas le chien de Zoblette.

— Le chien de Zoblette !

— La femme de chambre de ma mère.

— Je suis encore pucelle, il est encore puceau !

Elle laissa les cerises, le verre, et les yeux furibonds, continua :

— Je suis encore pucelle ! répète pour voir.

— Tu te fâches, donc je dis vrai !

Il prit un petit air détaché. Rita furieuse se dressa, posa une jambe sur le banc, se troussa et cria :

— Touche donc sous le pantalon si je suis pucelle ! Va voir si je suis trouée, grand malappris ! Ah ben, Clément, je ne t'adresse pas mes compliments sur tes amis ! Eh donc, tu touches ou tu ne touches pas ?

— Tu permets ?

— Puisque je te le commande ! Tiens, je t'ouvre le pantalon, glisse le doigt.

Arthur, vraiment malin, enfourna la main dans le pantalon, pelota les cuisses, s'égara à leur contour, et elle s'exclama :

— Tiens donc, toi qui parles de pucelage, tu ne sais donc pas où est le petit coin où on le perd ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, mais si fait je le sais ! Voici les poils qui l'ombragent, voici le petit bouton qui garde l'entrée !

Ne me chatouille pas, je te le défends ! Ça, c'est réservé à ce nigaud de Clément.

— Et voici le trou, le trou, le trou de l'enfer.

— Du paradis, malhonnête. ! Assez touché, verse-moi des cerises.

— Tu vas te saouler.

— Rien que quatre encore.

— Quelle gourmande ! Qu'en dis-tu, Clément ?

— Donne-lui ce qu'elle demande.

— À une condition.

— Laquelle ?

— J'ai touché le devant, je toucherai le derrière.

— Ah, lui est puceau, je te préviens.

— Je l'espère bien.

— Pourquoi que tu l'espères ?

— Parce que ce pucelage, on le conserve pour les occasions exceptionnelles, et que dans ces occasions exceptionnelles, on ne s'en sert que parce que l'autre côté est fatigué ou occupé par messieurs les Anglais. Ton devant n'est pas encore fatigué et tu n'es pas visitée par les English ?

— Tu me juges une bécasse, de croire que je me laisserai occuper le devant par des Anglais !

— Ah, elle ne sait pas ce que c'est, elle qui appelle les autres des serins !

— Si, je le sais. C'est être baisée par des étrangers ! Moi, je suis française avant tout, et si d'autres que mes amis me baisent, je veux qu'ils soient français.

— Tu demanderas leurs papiers ! Bécasse, les Anglais sont les règles ! Qu'est-ce qu'on vous enseigne donc à la pension ?

— Les règles ! Possible, mais tu m'embêtes ! Finis de me toucher. Oh, ce Clément qui te laisse faire, qui te laisse jaboter, et qui reste spectateur ! Il a retenu un fauteuil, le veau !

— Il se réserve peut-être pour les occasions exceptionnelles.

— Dépuceler mon cul ! Je fixerai la chose quand ça me plaira, et il ne sera pas nécessaire d'attendre des occasions exceptionnelles.

— Si tu voulais…

— Zut, non ! À bas les pattes ! Tu n'as pas besoin, en le tripotant, d'enfoncer un doigt dans le trou !

— Oh, ange, si tu me rendais mon pelotage !

— Des nèfles ! Tu commences à me seriner, je veux mon petit Clément à mon côté.

— Je ne céderai la place que lorsque tu auras vu si je suis puceau !

— À quoi que ça se voit sur un homme ?

— Tiens, je le sors, mets la main sur le bout

— Nenny pas, mon bonhomme.

— Tu ne sauras pas à quoi on connaît qu'un homme est puceau.

— Tu me l'apprendras, si je te touche ?

— Oui, curieuse Rita.

— Bon, voilà ma main sur ton bout ; il est petit ton machin, et il est plus rond que celui de Clément ; il est poli, il salue ma main, il fait le beau ! À quoi on connaît qu'un homme est puceau ?

— Serre-le bien.

— Je le serre.

— À ce que, lorsque la femme le serre ainsi, l'homme se jette sur la femme, l'attaque, la renverse, et…

— Je ne veux pas, je ne veux pas, tu vas friper ma robe ! Clément, si tu ne viens pas à mon secours, nous nous brouillons pour toujours. Tiens, tiens.

Arthur s'était jeté brusquement sur elle, l'avait renversée, et lui serrant le bras dans ses jambes, essayait de la trousser.

Elle lança des coups de pied, se démena, se dégagea, comme Clément attrapait son ami par derrière et le retirait du banc.

— En voilà un de polisson ! s'exclama Rita. Assieds-toi là, à mon côté, Clément, je n'aime pas ces manières.

Arthur, s'agenouillant sur une chaise, les mains jointes, murmura :

— Je te demande pardon, belle Rita, de mon impétuosité, mais tu es si belle, si jolie, si complaisante, à ce que m'avait raconté Clément, que je pensais : les amies de nos amis étant nos amies, il n'y a pas de mal à rigoler ensemble.

— Il appelle ça rigoler, lui ! Quel toupet, il aurait déchiré ma robe ! Encore si j'avais été déshabillée, on aurait pu voir.

— Et que si on se déshabillait !

— Il n'en faut pas, Arthur de mon cœur, je vais à ma leçon d'équitation, et je n'ai pas le temps, ni le temps, ni la volonté. Et puis, maintenant que mon petit Clément est près de moi, je veux qu'il m'embrasse, qu'il me prouve qu'il m'aime toujours. Tu m'aimes, dis ?

— Oh, Rita, depuis l'autre soir !

— Pourquoi n'es-tu pas descendu me voir, on aurait eu l'occasion, tu sais !

— Une occasion exceptionnelle.

— Ce matin, si tu avais eu l'idée ! Que je t'aurais aimé !

— Voulez-vous ma bénédiction ?

— Mange des cerises, et regarde-nous. Oh oui, tiens-moi par la taille, mon petit Clément ; oui, oui, tu veux aussi que je tripote ton machin, sors-le, ça me fera plaisir de le voir. Attends, que je déboutonne ta culotte. Le voilà, il est tout fier ! Voyons, s'il me saluera la main comme celui de ton ami.

— Ah, si tu voulais le prendre avec ton autre main !

— Ne me froisse pas la robe ! Tu veux m'embrasser sous les jupes, je vais m'arranger. Glisse sous la table : là, tiens, tiens, le pantalon est ouvert, baise le petit coin où tu as enfoncé ton machin.

— Que le ciel s'écroule, enfants égoïstes, reprit Arthur, vous n'avez pas pitié du cyclone qui me ravage les sens !

— Tu n'as pas la langue dans ta poche, toi !

— Je la fourrerai bien là où Clément asticote la sienne.

— Tu ne l'y fourreras pas, ça c'est pour lui. Assez, assez, Clément, remonte ; puis, il y a assez longtemps que nous sommes ici, il faut partir. Oh, comme on s'amuse bien ensemble ! Arthur, tu boudes ?

— Je m'abîme dans les profondeurs de mon désespoir.

— Tu as du désespoir, pourquoi ?

— Elle le demande ! Parce que je n'ai pas fourré la langue.

— Mets-la à mon cul, c'est tout ce que je puis t'offrir.

— Ô fleur céleste, sois bénie !

— Bénite.

— Bénie.

— Bénite ! Mes amis, la comédie est finite. Il commence à faire trop chaud dans ce cabinet, il faut s'en aller.

Elle s'était levée pour présenter ses fesses à Arthur et reprendre son chapeau. On sonna pour payer. Le patron se montra et dit :

— Vous désirez ?

— Payer. Qu'est-ce qu'on doit ?

Il prit le bocal, l'examina, et froidement, répondit :

— Dix francs.

— Dix francs ! Ah mince, d'où qu'elles viennent les cerises ?

— Pas de là où vous les cherchez.

Il y eut un moment de silence : les deux jeunes garçons se consultaient avec des regards légèrement effarés ; à eux deux ils avaient sept francs soixante quinze.

— N'est-ce que cela ? dit le patron mis au courant de la difficulté, allez quérir la galette, je garde Madame en otage.

— Moi, pourquoi ça ?

— Ils n'ont pas de quoi payer.

— Mais moi, j'en ai de l'argent ! Garde tes sous, Clément, et toi aussi, Arthur ! Dix francs ! Voilà dix francs, et puis cinq, pour en faire pousser d'autres.

— À votre service, Madame.

Ils descendirent l'escalier en colimaçon et se dirigèrent vers la rue Viédaze, pour accompagner Rita jusqu'à la porte du manège.

— Nous te rembourserons, dit Clément.

— Pas la peine, chéri ! Mon tuteur m'en donne plus que je n'en dépense ! Et toi, tes parents ne doivent pas t'en fournir à ta fantaisie, non plus qu'à Arthur, pas vrai ?

— Juste dix francs le dimanche, murmura Arthur.

— Et moi douze.

— Oui, douze, pour mes omnibus.

Sur la porte on se serra la main et l'on se quitta.

Tome 2 · Chapitre 6

Un nouvel ennui attendait Rita, ennui relatif, parce qu'elle acceptait vite les choses. Célestin lui avait télégraphié au manège

même de prendre sa leçon et de partir sans lui, qu'il ne serait pas libre avant neuf heures, de rentrer dîner avenue Friedland et de se distraire comme elle pourrait.

— Si j'avais prévu, se dit-elle, j'aurais donné rendez-vous à Clément et à son ami.

Après sa leçon, elle revint directement, toujours à pied, très heureuse de prolonger sa liberté. Comme elle arrivait, elle aperçut sur la porte le Monsieur grisonnant, qui l'avait complimenté, rentrant.

Un peu par impulsion curieuse, elle hâta le pas, pour voir si elle le rencontrerait sur son palier, et le vit en effet qui cherchait sa clef.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant.

— Monsieur.

— Bizarre coïncidence, nous sommes partis en même temps et nous revenons presque ensemble.

— Très bizarre !

Elle s'était arrêtée ; ayant ouvert sa porte, il reprit :

— Voulez-vous entrer vous reposer un instant, avant de monter chez vous ? Je connais monsieur de Kulaudan, nous nous connaîtrons.

— Je ne suis pas fatiguée, mais je puis entrer chez vous. J'ai tout mon temps, mon tuteur ne sera de retour qu'à neuf heures.

— Comment à neuf heures, ils vous laisse ainsi seule à vous ennuyer !

— C'est la première fois !

Elle était entrée, un grand silence régnait dans l'appartement, il la conduisit dans un superbe salon, lui approcha un fauteuil du feu et dit :

— Vous êtes maîtresse en ces lieux, ma belle enfant. Une proposition : vous êtes seule, je suis seul, si nous dînions ensemble.

— Oh, Monsieur, je n'oserai pas.

— Je me présente : Henry de Beaumelon, ami de votre tuteur, il ne vous grondera pas. Je cours donner l'ordre d'ajouter un couvert et dans une petite heure, on se met à table. Hein, est-ce dit ?

Il lui enlevait son chapeau pour qu'elle ne refusât pas ; elle n'en avait nulle envie ; le feu l'alanguissait et elle devinait l'éveil du mâle : cela, elle ne le repoussait pas.

Henry de Beaumelon, au bout de quelques minutes, reparut en petit veston, à l'aise, en homme qui ne doute de rien. Et, il n'avait à douter de rien.

Une clarté discrète éclairait le salon, il prit tranquillement un pouff, s'assit devant le feu, près des jambes de Rita, et lui saisissant un pied pour l'approcher de la flamme, demanda :

— Vous chauffez-vous assez, mon enfant ?

— Oui, Monsieur.

Il se passait en elle un étrange phénomène ! Elle ne raisonnait plus comme elle avait raisonné avec les jeunes garçons ; elle était sûre que le vieux assis près de ses pieds allait se tout permettre et elle aspirait après ses audaces.

Il tenait le petit pied dans la main, le caressait, l'enveloppait, et peu à peu tâtait le jarret ; elle tendit la jambe à cette pression et la main contourna le mollet, glissa sous la dentelle du pantalon au genou, ressortit, se posa par dessus le pantalon vers le gras des cuisses, se faufila à l'ouverture, s'arrêta au conin, constata qu'il était accessible.

— Tu n'es plus pucelle, murmura-t-il ?

— Non.

— C'est lui qui t'a dépucelée ?

— Oui.

— Un homme fort, un homme très fort ! Pas de scrupules, pas de préjugés, il en faudrait beaucoup de tels.

— Oh oui !

— Tu l'aimes ?

— Beaucoup.

— Ôte ta robe et ton pantalon, n'abîmons rien.

— Oui.

Aussi à l'aise que dans sa chambre, elle se mit en petit jupon.

— Ah, dit-il, tu es d'une docilité exemplaire. Continue et tu auras aussi en moi un excellent ami. Apporte tes fesses.

— Où ?

— Devant moi, parbleu.

— Le feu est trop brûlant.

— Je me reculerai. Est-ce assez ainsi ?

— Oui.

Elle se tourna et lui présenta le cul. Il le pelota dévotement, lui demanda de maintenir ses jupes bien relevées, palpa la raie, eut de petits cris de satisfaction, et le baisa avec d'ardents transports.

Puis, s'étant déculotté, il l'attira sur ses genoux et l'y garda un bon moment, la pressant contre son cœur, lui patouillant la poitrine et l'estomac.

— Veux-tu que j'ouvre ma chemise, dit-elle comme ses doigts en cherchaient l'attaché, je n'ai pas beaucoup de nénés, tu sais.

— Tu es comme je désire.

— Vrai, et pourquoi ?

— Parce que j'aime en toi les deux sexes.

— Les deux sexes !

— Les petits garçons et les petites filles.

— Tu aimes les petits garçons ?

— Oui, quand ils sont imberbes, gentillets, timides et faciles ! Mon rêve serait d'avoir un régiment de garçonnets et de fillettes. J'habillerai les filles en garçons et les garçons en filles.

— Quelle riche idée et ce qu'on s'amuserait.

— Tu aimerais ça, toi aussi,

— Je te crois, du moment où il y aurait du plaisir.

— Mais alors, tu es une trouvaille ! Comment s'y est pris ton tuteur pour te dépuceler ?

— On dit qu'on ne doit pas raconter ces choses-là, et cependant tout le monde les demande. Je ne sais plus ce qui est bien, ni ce qui est mal.

— Profite des occasions et ne t'occupe pas du reste. Contente celui avec qui tu te trouves, oublie l'absent. Il a couché avec toi ton tuteur ?

— Il m'a dépucelée de force.

— L'heureux coquin !

— Toi aussi, ça t'irait de dépuceler de force ?

— L'énergie me manquerait peut-être ! J'ai cinquante-cinq ans, mais ça m'exciterait joliment.

— Essaye de me prendre de force.

— Quelle nature !

— Veux-tu que je joue la peur, que je me sauve par le salon.

— Non, non, nous verrons tout à l'heure. La chaleur et tes chairs me travaillent déjà bien assez.

— Ton machin est tout dur ! Ça te plairait-il que je le caresse !

— Tu le caresserais ?

— Oui, assieds-toi sur le fauteuil et tu seras bien heureux.

— Quelle perle, quelle perle !

Henry de Beaumelon, installé à son idée, elle rampa sur les genoux jusqu'à ce qu'elle fût entre ses cuisses, et là, lui saisissant la queue du bout des lèvres, elle la tritura tout lentement, l'aspirant ensuite comme si elle fumait un cigare.

L'effet se dessina soudain : elle gonfla, gonfla, et Rita, toute joyeuse, toute orgueilleuse, la baisa sur toute sa longueur, la roula entre ses doigts, l'approcha de sa poitrine toute nue et murmura :

— Ça vient, dis, ça vient, veux-tu courir après moi, je te montrerai le cul en courant et ça m'amusera de penser que je te fuis pour rire.

— Oui, oui, cours.

Elle s'élança par le salon et il bondit après elle, presque comme l'eût fait un jeune homme.

Elle tenait les jupes troussées, étalait son cul, passait entre les meubles, ralentissait sa course pour qu'il se rapprochât insensiblement, et elle sentit son souffle contre sa nuque, et elle tomba sur les genoux, et il s'abattit derrière elle, et elle haussa le cul pour qu'il la possédât en levrette.

Elle acquérait la science de luxure.

Certes Henry de Beaumelon recherchait ce genre d'aventures, mais jamais il ne rencontra pareil assemblage de féminités et de gamineries chez les quelques échantillons des deux sexes qu'il se procura.

Ce cul qu'on lui offrait et qu'on lui disputait, ces cuisses qui s'ouvraient et se refusaient, il s'enrageait à se les assurer.

Accroupi par dessus le corps de Rita, dont il eût voulu grimper la croupe, il se retrouvait toujours en position, les jambes de la fillette s'échappant de chacun de ses côtés, de façon à enfermer sous elle la queue ambitionnant de s'égarer vers le trou du cul.

Il pressait sur le buste, qui s'affalait contre le tapis, il attrapait avec les mains les jambes rétives ; il essayait de les enserrer dans les siennes, poussant la queue en avant presque jusqu'aux reins ; Rita s'écroulant tout de son long, roulait sur elle-même, se couchait sur le dos, et un doigt au nombril, avec un sourire de nymphe enflammée, disait :

— Hein, tu n'y es pas encore et tu as gonflé, gonflé.

— Je bande comme à vingt ans.

— Tu bandes ! Veux-tu à présent, ainsi ?

— Je n'en puis plus, oui.

Il glissa enfin dans ses bras et il l'enconna, peut-être pas aussi gaillardement que Célestin, ou même que Clément, mais de façon fort délectable.

Cette morveuse de quatorze ans et demi, huit jours auparavant encore à la pension, satisfit de la sorte son troisième amant.

Tome 2 · Chapitre 7

Elle remonta chez Célestin à neuf heures bien sonnées et le trouva dans une affreuse perplexité, craignant qu'il ne lui fût arrivé malheur, ne sachant que penser de l'assurance du concierge qui affirmait l'avoir vue rentrer, de la négation de ses servantes attestant que Mademoiselle était partie depuis deux heures de l'après-midi et n'avait plus reparu, de la communication de Clément qui certifiait l'avoir accompagnée au manège et ne plus l'avoir revue.

Il y avait une demi-heure qu'il faisait son enquête, il allait courir aux renseignements, elle arriva comme si de rien n'était.

— Toi, d'où viens-tu, s'écria-t-il !

— De dîner.

— Malheureuse enfant, n'aurais-tu pu m'aviser où tu étais : je ne savais qu'imaginer.

— Tu me croyais perdue et tu me regrettais ; ah, mon cousin que je suis heureuse d'être aimée à ce point.

— Viens t'expliquer par ici ! Vous pouvez vous retirer, Félicité, Annette.

— Oui, allez-vous-en, nous n'avons pas besoin de vos services.

Il l'entraîna dans sa chambre et la pressant contre sa poitrine, tandis qu'elle lui rendait ses baisers, il demanda :

— À quel restaurant as-tu dîné ?

— Oh, pas au restaurant.

— Que dis-tu, on t'a invitée !

— Eh oui.

Elle rit comme une folle et ajouta :

— Si tu savais comme je me suis amusée !

Il éprouva un serrement de cœur, la regarda dans les yeux et murmura :

— Tu as fait des sottises.

— Non, non, je me suis amusée, tu me l'as permis ! Et puis, c'est un de tes amis, il paraît.

— Un de mes amis !

— Oui, au premier, monsieur de Beaumelon.

— Tu t'es arrêtée chez monsieur de Beaumelon !

Allait-il la tuer ! Il en eut la fugitive tentation. Elle le domina de son rire enfantin, de son allure libre et gouailleuse.

— Ah, Célestin, tu es le roi des hommes ! Il n'y a que toi pour bien te servir du plaisir !

La retirer de dessus ses genoux, c'était lui révéler la sourde colère qui le gagnait et tarir le cours de ses confidences : il importait qu'il connût tout de cette équipée et aussi de sa rencontre avec Clément et Arthur, il reprit :

— Tu as donc dîné chez monsieur de Beaumelon !

— Oui, et avant il m'a mené près du feu, et là, on s'est amusé ! Je l'ai laissé faire, parce que je m'ennuyais d'être seule, et puis, il

a été gentil, gentil tout plein. Il aurait bien voulu me dépuceler le cul, mais ça, c'est défendu, on verra quand tu l'auras fait, toi ! Tu ne sais pas ? Il va me commander un costume de Pierrot, tout en soie rose, avec une chemise qui ne descendra pas plus bas que le commencement des fesses ; le pantalon sera ouvert par derrière, pour qu'en marchant le cul sorte ; et la blouse, taillée de telle manière, qu'en tirant les pans par devant, on puisse le montrer en entier. Alors, il dit qu'on rigolera à vouloir le mettre et à disputer pour qu'on ne le mette pas.

Mais, comme elle se penchait sur Célestin, elle reçut tout à coup une grosse paire de gifles et elle se trouva debout, saisie de frayeur aux injures qu'il lui criait, à la brutalité avec laquelle la prenant par le bras, il lui allongea le pied dans le derrière, et la poussant dans sa chambre, tout en disant :

— Sale petite vermine, crois-tu que je t'ai sortie de chez les Maupinais, pour aller faire la putain avec les jeunes garçons et les vieux salops ! Je t'ai prise pour être à moi, pour m'appartenir à moi et non pour galopiner avec qui que ce soit. Je t'en ficherai des costumes de Pierrot, tiens, voilà pour ton cul, et de suite au lit, que je ne t'entende plus, que je ne te voie plus.

Le pied frappait en plein derrière, par dessus la belle robe, et la fillette épouvantée, courait vers sa chambre en pleurant, geignant :

— Ah ben, en voilà une, je savais bien qu'il ne fallait pas dire ces choses-là, mais on n'y comprend plus rien. Oh là, là.

Une dernière poussée, suivie d'un long coup de pied, l'envoya presque rouler au milieu de sa chambre, et la porte de communication se referma bruyamment.

Elle demeura un moment aplatie sur le tapis, se demandant si elle vivait ou si elle était morte.

Elle n'avait heureusement buté contre aucun obstacle et s'était seulement abattue sous l'impulsion. Elle entendit Célestin qui continuait à crier :

— Toutes des putains ! C'est dans le sang de la femme ! Cette morveuse, cette rien-du-tout se sent à peine le bout du nez et ça putasse déjà ! Un costume de Pierrot ! Je t'en foutrai des culs à montrer sous une blouse dont on tire les pans en avant !

Puis plus rien.

Elle était toute étourdie ! Que signifiait cette colère ? Ne l'avait-il pas lui-même livrée à Clément ! Eh bien quoi ? Quelle différence établissait-il pour Henry de Beaumelon ? Elle croyait bien agir en ne pas mentant, en ne pas cachant cette histoire, au contraire, et voilà ce qui en résultait.

Elle se souleva, en disant :

— Ah, je m'en souviendrai, on ne m'y repincera plus à conter ça !

La pensée de renoncer à une aventure, qui se présenterait dans les mêmes conditions, ne lui vint pas. Elle ne voyait que le mystère auquel l'obligerait la violence de Célestin.

Il était bien méchant, Célestin ! Mais chose très, très naturelle, elle ne gardait aucune rancune de la scène, ni des coups qu'elle avait reçus ; elle en riait même, en reprenant peu à peu ses idées, et elle murmura :

— Il a été jaloux, il m'aime pour tout de bon.

Elle se déshabilla, se coucha, et, seule dans son lit, la tristesse la saisit et elle se mit à pleurer.

Enfant et femme, elle subissait la fluctuation de ses instincts et de ses désirs.

Dormir ainsi, brouillée avec Célestin, elle ne le pouvait pas.

Comment faire ? doucement, sur la pointe du pied, elle vint rouvrir la porte de communication et l'aperçut au lit, lisant un journal.

En appelant à toute son énergie, elle pénétra dans la chambre, s'avança jusqu'au milieu, et là, se laissant tomber sur les deux genoux, en chemise, elle pleurnicha :

— Pardon, Célestin, pardon, j'ignorais le mal que je commettais ! Tu n'as qu'à me défendre ce que tu ne veux pas que je fasse et je t'obéirai.

Il laissa glisser le journal et la considéra froidement dans l'humilité de sa pose, les mains jointes, le corps penché en avant. La chair lui parlait et c'était là surtout la cause de sa grande colère. Cette première séparation avec cette enfant dont il dirigeait la luxure, lui avait ravivé les ardeurs que, depuis la veille, il estimait assoupies. Il était revenu avec la folle espérance de la posséder brutalement telle qu'elle serait, en toilette ou déshabillée, et voilà qu'il avait été inquiet, qu'il avait eu peur de la perdre ; voilà qu'elle s'abandonnait à un autre, à un inconnu, dans la maison même et à l'instant où tout son être aspirait à sa possession.

Il avait vu rouge, Rita frôla la mort.

Allait-il céder ! Il entrevoyait ses jeunes bras nus, son cou délié et fin, sa brune chevelure ; il entendait sa voix harmonieuse continuant de supplier.

— Voyons, dis, pardonne-moi, tu m'as battue, tu as bien fait, bas-moi encore, si tu veux, mais pardonne-moi. Y a-t-il de ma faute si j'ai accepté ? Sois juste, Célestin, tu me l'as permis pour Clément. Et, qu'est-ce que monsieur de Beaumelon auprès de toi, auprès de Clément même ? Clément a dû te le conter, puisque tu t'es informé s'il ne m'avait pas vue, je me suis promenée avec lui et un de ses amis, et son ami aurait bien voulu, je n'ai pas voulu, moi !

— Gueuse.

— Pourquoi cela ? Cela te soulage-t-il de m'injurier ! Soit, injurie-moi, mais pardonne.

Il avait répondu, il ne s'était pas jeté sur elle pour la flanquer dehors : sur les genoux, elle se rapprocha du lit et dit :

— Célestin, pardon, pardon, j'ai envie de toi, et tout ce que tu voudras, je le ferai, pour que tu me pardonnes, même si tu me tues en enfonçant ton machin par derrière. Aujourd'hui, je n'aurais pas peur, dis, dis, ne sois pas méchant.

Non, il ne devait pas céder ! Il s'exposait à ce qu'elle acquît l'expérience des séductions, des moyens par lesquels on s'impose à un homme. Et, il entendait qu'elle fût son sujet, sa chose, son esclave, non sa tentatrice.

Dédaigneusement, il lui tourna le dos, lui montra le cul et répondit :

— Petite saleté, ton cul, je n'en veux plus. Tu revêtiras ton costume de Pierrot et tu le porteras à monsieur de Beaumelon et tu habiteras avec lui, si je te chasse de ma maison, à moins que je ne te remette dans une pension. Ton cul ! Tiens, si tu as envie de moi, lèche le mien et va te coucher, c'est tout ce que je t'accorderai.

Elle se dressa sur le champ, lui prit les fesses dans ses bras et les embrassa avec frénésie, puis lécha vigoureusement, et il sentit des frissons qui lui secouaient l'épiderme : malgré sa volonté, il banda ferme, une main de la fillette arriva jusqu'à sa queue pour la caresser, il l'en empêcha et dit :

— Lèche, lèche mon cul, tu n'auras rien autre.

Elle eut une inspiration : elle défit sa chemise qui tomba à ses pieds, et appuyant la pointe d'un de ses seins dans la raie, murmura :

— Célestin, si tu regardais, tu verrais : ils poussent.

Il ne fut pas maître d'un mouvement de curiosité ; il se tourna et l'aperçut toute nue, tenant les seins dans les mains, les seins mignonnets et non encore grossis, comme elle le prétendait, s'accusant davantage, fruits mûrissant vite sous les brûlures de la volupté ; il répondit :

— Tu as assez léché, va-t-en, demain dans la journée je déciderai à ton sujet.

— Tu ne pardonnes pas ce soir ?

— Va-t'en.

— Tu es un cruel.

Elle ramassa sa chemise, se recula pas à pas, espérant un rappel, elle retourna dans sa chambre, se recoucha, ayant oublié de refermer la porte de communication et elle l'entendit qui réparait cet oubli. De nouveau, elle pleura, n'ayant pas réussi dans sa tentative.

Tome 2 · Chapitre 8

Elle dormit mal, la pauvre Rita, et quand elle s'éveilla plus tard que d'habitude, son premier soin fut de courir à la chambre de Célestin, dût-elle encourir se fureur ; elle constata avec stupeur qu'il l'avait devancée, qu'il était levé et déjà parti.

Elle allait sonner Annette. Elle réfléchit que le plus sage consistait à se vêtir et à se rendre ensuite aux nouvelles.

Sonner Annette ! La femme de chambre ne devait pas être libre, sans quoi certainement elle serait venue la trouver comme la veille.

Elle s'arrangea prestement, passa une matinée et quitta sa chambre pour parcourir l'appartement.

Elle rencontra Annette, occupée à son service, qui, à sa vue, s'écria :

— Vous n'avez pas sonné !

— Pourquoi n'es-tu pas venue m'éveiller ?

— Monsieur me l'a défendu.

— Où est-il ?

— Il est sorti, en recommandant de vous laisser dormir.

— Il n'a rien dit pour moi ?

— Il a dit qu'il ne resterait pas longtemps et qu'il ficherait tout le monde à la porte, si on vous dérangeait.

— Ah !

— Faut-il vous servir à déjeuner ?

— Je n'ai pas faim.

Annette qui paraissait éprouver une peur sérieuse d'être surprise par Célestin et qui observait en conséquence les limites imposées par les convenances, ne put s'empêcher de murmurer :

— Vous avez du chagrin ?

— Un gros chagrin.

— Ah, quel chagrin ?

— Mon tuteur veut me remettre à la pension.

— Pas possible.

— Si.

— Je vais vous apporter votre déjeuner, vous me conterez cela. On cherchera à arranger les choses.

— Tu ne sais pas où il est allé ?

— Il n'est pas sorti de la maison, ça, j'en suis sûre : j'ai surveillé d'une fenêtre, et c'est à cause de cela qu'il faut bien faire at-

tention, il peut rentrer tout d'un coup. De votre chambre, la porte ouverte, on entend et on voit.

Célestin, en effet, avait brusquement pris un parti, celui d'aller dire son fait à Henry de Beaumelon.

Àneuf heures, il sonnait à sa porte.

Introduit dans un salon, il le voyait survenir quelques instants après, dans son petit veston d'intérieur, un béret sur la tête, l'air affable et souriant, les mains tendues et disant :

— Cher monsieur de Kulaudan, que je suis heureux de votre démarche ; elle me permettra de vous exprimer toute la profonde admiration que je vous ai vouée.

— Monsieur de Beaumelon !

— Henry, de mon petit nom. Le vôtre ?

— Célestin.

— Célestin, Célestin, cela tient du ciel, vous êtes un homme de génie.

— Vous moquez-vous de moi ?

— Le penseriez-vous ? Quelle erreur ! Vous êtes irrité ! Quel tort ! Vous me devez de la reconnaissance.

— De la reconnaissance pour vous être approprié ma pupille.

— Approprié est exagéré ! J'ai arrêté au passage et la petite n'a pas eu l'ombre d'une hésitation. Tudieu, quelle élève vous avez formée, c'est admirable.

— Monsieur de Beaumelon, je ne sais comment vous jugez les choses, mais il est bon que je les établisse nettement. Mademoiselle Rita Merrydoine a été retirée par moi de son institution, parce qu'elle ne possédait plus aucun autre parent, aucun autre protecteur que votre serviteur. Elle est ma pupille pour le moment, et nul ne peut dire ce qu'elle ne me sera pas un jour.

— Elle est aussi votre maîtresse. Le dépucelage a suivi le retrait de la pension. Il est prématuré ! Je ne vous en fais pas un crime, puisque au contraire je vous manifeste mon admiration. Vous avez agi en homme conscient de ce qu'il veut, et écoutant les sages conseils de la passion voluptueuse. La volupté est la seule chose qui rende intéressante l'existence. Vous avez accueilli sous votre toit un fruit qui mûrira à votre fantaisie et vous procurera des agréments inappréciables. Si vous vous en rapportez à mon expérience, vous comprendrez ceci : il est bon que ce fruit s'échauffe de temps en temps à d'autres foyers de passion. Vous n'en profiterez que mieux, Soyez-en persuadé. J'ai entamé l'aventure, sans arrière-pensée, ne me doutant pas d'abord jusqu'où elle irait. Oh, le terrain est excellemment préparé. La petite s'est jetée sur la sensation que je lui offrais. Réfléchissez : ne vaut-il pas mieux qu'il en ait été ainsi, que de vous voir exposé à ce qu'elle réponde aux attaques d'un étranger ! Quelle source de danger sur votre tête dans ce cas ! Nous voici deux, obligés de demeurer unis, en face d'un imprévu qui vous exposerait à rendre des comptes. Je ne demande qu'à être votre ami et à vous prouver que vous aurez tout lieu de vous en féliciter. Tenez, une occasion se présente de vous faire goûter à ces plaisirs de la chair, que vous me paraissez apprécier autant que moi. Touchez là et écoutez-moi.

Célestin subissait l'ahurissement éprouvé par Rita : Henry de Beaumelon, sans lui laisser le temps de se remettre, continua :

— Connaissez-vous les « Moutonneuses » ?

— Les Moutonneuses !

— Bon, vous ne les connaissez pas, et il n'y a rien d'étonnant à cela ; vous êtes à peine de retour à Paris. Les Moutonneuses sont représentées par une femme de trente-deux ans, très jolie, très belle, et ses deux filles, l'une âgée de treize ans, l'autre de douze. Que signifie ce sobriquet ? Ceci : veuve et ruinée, mal reçue par les parents de son mari, une femme, ne voulant pas courir des aventures banales, s'imagina d'initier ses fillettes à une série d'exercices érotiques, dans le but d'exciter les sens de gens sérieux et raisonnables de notre genre. Cette femme est la Tortillina qui, avec ses filles Réretti et Didine, constitue le trio des Moutonneuses. Voir, toucher, être vue, être touché, on ne dépasse pas cela avec les fillettes ; mais la Tortillina se donne à un assistant, si l'excitation a produit tout son effet.

— Où voulez-vous en venir ?

— Avoir les Moutonneuses chez soi aussi difficile que de coucher avec une reine ou une impératrice. On ne les a que par recommandations très efficaces et avec un cachet de représentation, le mot est le seul juste, très élevé, cinq cents francs. Par exemple, on peut être seul ou plusieurs, mais tous du sexe masculin et âgés d'au moins quarante ans.

— Faut-il déposer l'acte de naissance ?

— Pas nécessaire ! Eh bien, j'attends les Moutonneuses à une heure et demie, et je vous invite au spectacle. Nous ne serons que

nous deux.

— Grand merci. Une mère et ses deux filles !

— La chose mérite d'être vue. Si la Tortillina agissait sur vos sens, soit par ses filles, soit par elle-même, mon cher, je vous passe le tour : voilà la compensation la plus sage et la plus honnête que je puisse vous offrir.

— Une invention bien moderne, ces Moutonneuses !

— Vous reconnaîtrez plus tard la valeur d'une telle séance ! On dit qu'elles sont ensorcelantes et que bien peu d'hommes, même dans les plus endormis, demeurent froids.

— Et un seul obtient la possession !

— Les uns n'arrivent pas au bout de la séance, ils jouissent durant les péripéties des scènes, les autres se contentent d'un simple contact, et je vous le répète, le toucher est permis pour les fillettes.

— Soit, vous piquez ma curiosité, j'oublie mon irritation, j'accepte votre invitation et je descendrai à l'heure dite.

— Un peu avant ! Il est essentiel d'assister à l'arrivée, à la présentation de la mère et des filles, qui se fait tout comme entre gens du monde, afin de se mettre à l'aise.

— En voilà des histoires !

Si, retournant chez lui, Célestin avait perdu sa colère contre Henry de Beaumelon, il n'en conservait pas moins la résolution de faire froid visage à Rita et de l'effrayer toute la journée dans l'attente de la résolution qu'il prendrait à son égard.

Il la trouva dans sa chambre, causant avec Annette. Il dit durement à celle-ci :

— Que faites-vous là ?

— J'achevais de desservir le déjeuner de Mademoiselle.

— En causant ! Je n'aime pas ça ! Allez à votre ouvrage.

Annette se retira, et resté en tête-à-tête avec Rita, il lui dit :

— Vous revêtirez. Mademoiselle, votre robe de pension. Je vous communiquerai ma décision après votre leçon d'équitation.

— Si vous devez me remettre en pension, répondit-elle, il n'est pas utile que je prenne encore cette leçon.

Le ton n'était plus celui de la veille. Il en conçut du dépit et reprit :

— Je ferai de vous ce que je voudrai et il me plaît que vous preniez cette leçon.

— C'est différent.

Elle ne pleurait plus et se montrait calme ; il comprit qu'il allait s'irriter au jeu, il se dirigea vers son cabinet de travail, et elle ne prononça pas un mot pour le retenir.

Comme toutes les enfants à qui on conseille la mutinerie, elle y avait recours à sa façon, en semblant se confiner dans la volonté même du maître, afin d'afficher le peu de cas qu'elle exerçait sur l'esprit.

Annette avait pesé dessus.

Moins bien douée sous le rapport de l'intelligence, la femme de chambre se rattrapait par l'animosité sexuelle, cette animosité que presque toutes les femmes, voire les meilleures et les plus aimantes, conservent dans le secret de leur pensée, contre tous les hommes en général, avec l'exception hypocrite de l'amant chéri.

Renseignée en partie sur la colère de Célestin que Rita colora du prétexte de son retard à rentrer, sans plus d'explications, Annette, voyant lui échapper le plaisir qu'elle espérait encore goûter ce matin avec sa jeune maîtresse, et aussi peut-être le profit qu'elle en comptait tirer plus tard, se lamenta avec elle, se révoltant de l'injustice et de la scélératesse des hommes, qui abusaient sans cesse des femmes et des enfants pour la satisfaction de leurs caprices, et les malmenaient ensuite à leur moindre mauvaise humeur.

— Ah, par exemple, finit-elle par dire, vous remettre à la pension, il n'est pas si bête ! Il n'aura pas dépensé tout cet argent pour se passer de vous. Il veut vous faire peur. Essayez de dire que vous ne demandez pas mieux que d'y rentrer, vous verrez comme il changera.

Rita acceptant le conseil, se prépara à amplifier au besoin l'idée mâle.

— S'il veut ceci, se dit-elle, je le voudrai plus que lui ; s'il veut cela, je l'approuverai et j'aurai l'air de m'en moquer.

Dans son cabinet de travail, Célestin, l'esprit distrait, coordonna quelques notes sur ses entretiens savants de la veille. Il voulut penser aux Moutonneuses, l'attitude de Rita le taquinait, il n'y tint plus, il sonna et pria Annette d'aller chercher Mademoiselle.

Rita se présenta, déjà revêtue de sa modeste robe de pensionnaire, cette robe noire simple, et qui semblait avoir raccourci depuis ces quelques jours.

Célestin marchait de long en large, elle s'assit sur un fauteuil et attendit.

— Rita, dit-il, vous m'avez obéi, c'est bien. Vous voilà comme je vous vis la première fois, lorsque je vous retirai de chez les demoiselles Maupinais. Certes, votre esprit et même votre corps, ont fait du chemin depuis ce jour pourtant si peu éloigné.

— Il n'y a pas huit jours.

— Ils n'en sont pas loin. Vous remettre à la pension, je n'en ai nullement l'intention ; mais j'ai réfléchi, vous n'avez pas achevé votre instruction, et il me serait criminel de vous la laisser en suspens. J'ai pensé à vous donner une institutrice qui terminera vos études et vous sera une amie précieuse. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Pourquoi en verrais-je ? Ne dois-je pas vous obéir en tout ? Ne suis-je pas votre bien ? Ne m'avez-vous pas achetée aux demoiselles Maupinais ?

— Oh, oh, vous êtes habile à retourner les propos altruistes. Vous dévoilez là une science enseignée que vous ne possédiez pas hier, et qui ne vous mènerait à rien avec moi. Je veux votre bonheur, sachez-le, même malgré vous, et votre bonheur, je l'édifierai à mon idée, parce que vous avez des qualités qui rachètent et rachèteront vos écarts. Notre nature se crée selon nos contacts avec autrui ; notre tempérament demeure ce qu'il est en naissant. Il me convient que vous vous instruisiez, vous vous instruirez.

Maintenant si je vous surprends à écouter les conseils d'une femme de chambre, je vous déclare que je vous en changerai toutes les semaines. Sur ce, l'incident est clos. Je vous pardonne votre faute d'hier. Vous ignoriez. Retenez ceci : une fille qui a du cœur, qui a du sentiment, se réserve pour l'homme qui songe à assurer son avenir. Avec Clément, vous avez agi pour m'être agréable, avec M. de Beaumelon, vous vous êtes laissée guider par votre curiosité de petite fille, sans examiner que monsieur de Beaumelon, se servant de vous, pouvait me nuire. Un homme qui s'amuse avec une fille ou une femme appartenant à un autre, est comme le voleur qui défonce votre coffre-fort pour ravir votre fortune. Vous avez dans l'âme des teintes de justice qui vous aideront à comprendre cela. Si j'autorise votre plaisir, c'est comme si j'ouvrais mon coffre-fort, cela devient un effet de ma volonté et de ma générosité. Il est au-dessus de votre âge que je me lance dans des développements philosophiques sur cette thèse. Il n'est pas non plus très convenable qu'on vous voie chez des marchands de vins avec de jeunes garçons, et encore moins que vous régliez la dépense de ces Messieurs. C'est de très mauvais goût qui vous compromettrait et me porterait du tort. Je vous ai permis de sortir seule ou en compagnie de votre femme de chambre, je ne reviens pas sur cette permission. Soyez fière dehors, le plus que vous pourrez, vous me rendrez heureux et je vous fournirai les moyens de satisfaire vos fantaisies. C'est dit. Allons, embrasse-moi et que la paix soit faite : tu n'es pas pour être une putain, mais une petite femme que tout le monde trouvera belle et gentille, et qui saura se faire apprécier.

Elle écoutait, la tête baissée, sans un signe apparent d'approbation ou de désapprobation. Quand il l'appela pour l'embrasser, elle se leva placidement, vint près de lui et tendit les joues.

— Embrasse-moi, répéta-t-il.

Du bout des lèvres elle lui donna deux baisers.

— Oh, dit-il, tu boudes, j'ai en horreur ce genre de maladie.

— Non, je ne boude pas.

— Qu'as-tu alors ?

— Je ne sais pas, mais il y a quelque chose en moi qui se révolte.

— Quelque chose qui se révolte ! Eh bien, nous allons en avoir raison.

Il la prit brutalement, la plaça à cheval sur ses genoux, se déculotta, et, dans son pantalon entrouvert, introduisit la queue, qui fila droit au conin.

— Ah, continua-t-il, ceci ne se révolte pas.

Elle avait écarté les cuisses pour être plus vite enconnée et elle appuyait sur la queue pour la maintenir enfermée.

— Non, murmura-t-elle, et il y a longtemps que tu aurais dû le faire, pour effacer le souvenir de l'autre, de celui qui fut cause de ta colère.

— Ma colère n'existe plus.

Il la pressait dans ses bras et il se passionnait à ses yeux qui s'animaient, à son teint qui s'éclairait, à l'attitude de son corps qui se prêtait de son mieux à l'acte d'amour.

Il était tout en elle, maintenant sans difficulté aucune, il jouissait de cette chair qui palpitait à son contact, il lui pelotait les

seins par dessus la robe noire, elle souriait, le froissement qui les sépara disparaissait, elle se pelotonnait pour être mieux caressée dans ses parties secrètes, en attendant qu'il se livrât aux secousses amenant les spasmes, et elle pesa sur ses mains pour qu'il constatât la croissance de ses seins qui vraiment s'accentuait.

Doucement il la souleva dans les mouvements de va-et-vient de sa queue, doucement elle s'associa des cuisses à sa manœuvre, il enfonça de plus en plus, elle murmura :

— Oh, jouis, jouis, tu me prends toute, toute ! Oh, toujours, toujours.

La jouissance arriva furibonde, tout s'engloutit dans la matrice, ils restèrent un moment extasiés, et, quand elle quitta ses genoux, elle dit en se regardant les cuisses :

— Oh, oh, il n'y a presque rien en dehors.

— Diable, diable, s'écria-t-il, cours vite te laver et bien fort.

— Tu crains donc quelque chose, Célestin ?

— Pas de bêtises encore.

— Quelle bêtise ?

— Je te l'apprendrai plus tard, vas ma chérie.

Mais l'inquiétude le tenait et il l'accompagna lui-même à son cabinet de toilette pour la seconder dans son délicat travail et assurer sa tranquillité.

Elle s'amusa beaucoup de son assistance, et tout nuage avait bien fondu entre eux.

Il lui annonça que, comme la veille, il était obligé de sortir mais que, cette fois, il la rejoindrait au manège et lui dit d'y aller avec Annette.

Tome 2 · Chapitre 9

Cette sortie cachait sa curiosité éveillée par Henry de Beaumelon pour les Moutonneuses, et, à une heure, il descendait chez cet homme que le matin il considérait comme un ennemi.

De Beaumelon le reçut dans le salon, les mains ouvertes.

— Nous serons d'excellents amis, cher voisin, dit-il.

— Cela se peut ! Et vos Moutonneuses ?

— Vous êtes intrigué. Ah, mon cher, un véritable attirail ! Venez par ici.

Il le conduisit dans une pièce à côté, et lui montra un panier fermé et une grande malle.

— Qu'est cela ? interrogea Célestin.

— Probablement les ustensiles, les accessoires, les costumes. On a apporté ces objets tout de suite après votre visite, avec un mot de la Tortillina, me priant de les placer dans l'appartement où elle opérerait avec ses filles, et la recommandation d'étendre un grand matelas avec un traversin qu'elle revêtirait elle-même. Voici le matelas et le traversin.

— Une femme qui traite l'amour et la volupté comme une comédie.

— Comme une pantomime plutôt ! Bah, qu'importe, si elle atteint le résultat !

— Lequel ?

— Et parbleu, celui de provoquer nos ardeurs ! Le plus joli, c'est qu'on doit la recevoir comme si elle venait en visite mondaine, et qu'elle ne fixe… le moment de la représentation qu'après l'échange de quelques banalités, en demandant à passer dans la loge.

— La loge aux pourceaux ! Elle est charmante, votre Tortillina !

Une voiture s'arrêta dans l'avenue devant la porte, et les deux hommes qui, mus par la curiosité, surveillaient d'une fenêtre, virent descendre d'un élégant coupé, avec cocher en livrée, une femme et deux fillettes, lesquelles traversèrent rapidement la chaussée et s'engouffrèrent dans la maison. Le coupé stationna.

— Elle garde sa voiture, observa Célestin avec une grimace.

— Elle est absolument maîtresse de son temps.

On sonnait, et peu après dans le grand salon de réception, où ils se tenaient, on introduisit la Tortillina vêtue d'une toilette de soie noire, pas esbrouffante, au contraire, très collet monté et la flattant à ravir dans sa beauté, dans la souplesse de son corps, s'annonçant merveilleux dans ses formes, et ses deux filles, presque de même taille, toutes les deux costumées en bébés, d'une robe rouge non serrée à la taille, tombant à peine au-dessous des genoux, avec des bas noirs dessinant les petits mollets, un grand chapeau tralala, ombrageant le front et les boucles de cheveux dorés de l'aînée, blonds de la cadette, Dorette et Blon-

dine, d'où Rérette et Didine, les yeux souriants, la tête petite et gracieuse, les lèvres coquettes et mignonnes.

— Madame, Mesdemoiselles, dit Henry de Beaumelon, je vous présente mon ami, monsieur Célestin de Kulaudan, un voyageur intrépide, rarement à Paris, et qui bénit avec moi son étoile, du plaisir de votre visite. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Célestin s'était incliné, la mère et les deux filles lui adressèrent un gracieux sourire, on s'assit et on parla de la pluie et du beau temps, de la dernière comédie, du scandale du jour, avec une parfaite aisance, de la difficulté d'élever les enfants, et la mère s'étendit en éloges sur ses fillettes.

Il s'écoula ainsi un bon petit quart d'heure, et il n'y avait d'ennui ni chez les uns ni chez les autres, Henry ayant eu la délicatesse d'offrir à ces jeunes demoiselles, un magnifique livre à images, en souvenir de leur visite. Elles l'examinaient avec une joie évidente en jetant de ci, de là, un mot dans la conversation. Enfin, la mère qui s'était dégantée, prononça le fameux mot conventionnel.

— Avez-vous préparé la loge ?

— J'ai suivi vos indications.

— Bon, voulez-vous que nous y passions ?

Instantanément les fillettes posèrent le livre sur le canapé, se débarrassèrent de leur chapeau, comme faisait leur mère, et Célestin, impressionné par l'attitude si naturelle et si correcte de la jeune femme, lui présenta le bras pour suivre Henry, tandis que les deux fillettes bras dessus bras dessous, fermaient la marche.

On arriva au salon où l'on avait rangé le matelas et le traversin ; Henry ouvrit une petite porte et montra une pièce aménagée pour les entrées et les sorties, s'il y avait lieu, et où étaient les objets de toilette nécessaires à la scène qui se préparait.

La Tortillina, aidée de ses filles, tira du panier une grande draperie de velours noir, avec laquelle elle recouvrit entièrement le matelas ; elle enferma ensuite le traversin dans une taie de satin bleu, et alors les portes closes, ces messieurs installés sur des fauteuils vis à vis d'un canapé où étaient assises Rérette et Didine, chacune à une extrémité, elle leur dit :

— Voici l'heure d'être bien sages, chéries, et de dormir, pendant que votre maman va reposer de son côté. Vous ne ferez pas de bruit pour ne pas la réveiller, et elle vous aimera bien.

Elle restaient adossées, les jambes molles, et la Tortillina se dirigea vers le matelas, s'y étendit tout de son long sur le ventre, les bras sous la tête près du traversin, dans la position d'une personne assoupie.

Ces messieurs savaient que, spectateurs, ils n'avaient à intervenir qu'à des moments précis et à mesure qu'ils se sentiraient plus ou moins émoustillés.

La Tortillina, en les voyant tous les deux seuls, dans un sourire leur avait dit :

— Oh, c'est plus difficile quand on est si peu nombreux dans le public, mais on se rattrape par une intimité plus accommodante.

Leur mère, simulant le sommeil, Didine, la plus jeune, coula lentement sur les reins, s'arcbouta sur les jambes, les pieds bien

posés sur le tapis, et, par l'effet des jupes très courtes, montra à ces messieurs ses bas enfouis sous un pantalon blanc garni de dentelles, avec un gros nuage de mousseline massé vers les cuisses. Elle appuya les fesses sur le rebord du canapé, saisit la mousseline, la tira en l'air, et, les jambes écartées, exhiba ainsi son ventre, les plis du conin et murmura :

— Rérette, Rérette.

Elle balançait le corps de droite à gauche, et vice versa, lançait des regards en dessous à ces messieurs ; Rérette imita sa manœuvre, et arrangée comme sa sœur, afficha de même ses chairs secrètes.

Le mouvement oscillatoire cessa, elles se reculèrent légèrement, et tout à coup soulevant très haut leurs jambes, saisirent le bout d'un de leurs pieds, découvrant ainsi une bonne partie de leur cul.

Un instant elles demeurèrent immobiles, puis, rabaissant la jambe, se tournèrent l'une vers l'autre, à demi-couchées sur un côté, et s'adressant des agaceries, elles se défièrent à se trousser les jupes.

Soudain elles se dressèrent debout, et chacune saluant un des deux messieurs, s'en approcha timidement, se plaça entre ses jambes.

Henry de Beaumelon et Célestin de Kulaudan étaient blasés ; mais la masculinité parle quand même, lorsqu'on l'agace à propos.

Les fillettes ne bougeaient pas, elles leur souriaient, les effleuraient de leurs jupes ; ils glissèrent la main sous les jupes, leur

saisirent les fesses, les pelotèrent, et elles se laissèrent faire.

Quelques secondes ils s'échauffèrent à ce jeu, et voilà qu'elles leur échappèrent, pour courir près du matelas où reposait leur mère.

Là, elles joignirent les mains dans une muette extase devant la structure du corps féminin, se dessinant sous les plis de la robe ; elles tournèrent autour du matelas, simulant l'envie de caresser les courbes du corps, se saisissant par la taille, s'envoyant les mains sous les jupes, se livrant à un rapide chatouillement, se séparant, et tout à coup, Rérette, l'aînée, s'agenouillant près du cul de sa mère, les yeux fixes, porta la main sur la rotondité des formes.

Aux pieds se précipita Didine, et ses mains lentement remontèrent la robe, découvrant les pieds délicats et fins sous des souliers à boucles, la naissance des jambes enfermées dans des chaussettes de soie bleue, des jupons de surah, et sa sœur l'aidant, les jupes de la Tortillina se massèrent sur les épaules, montrant tout son cul, ses cuisses grasses et séduisantes, ses jambes magnifiques de pureté, aucun pantalon n'interceptant la vue.

Les deux fillettes, agenouillées de chaque côté, les mains toujours jointes, semblaient prier et adorer l'astre ainsi révélé ; leurs mains s'y posèrent, elles baisèrent la raie, se redressèrent, et revinrent au canapé, où elles s'assirent pour faire de l'œil à ces messieurs.

Didine, la plus jeune, glissa la tête sous les jupes de sa sœur, celle-ci leva ses jambes en l'air, et entre ses cuisses on aperçut le visage de Didine qui, tourné vers ces messieurs, leur envoyait un baiser.

Rérette, avec ses jambes relevées, évolua pour pivoter sur ses reins, et Didine, lui sortant le cul du pantalon fit signe à Henry de Beaumelon et à Célestin de Kulaudan, de venir l'embrasser, ce qu'ils firent avec empressement.

Les baisers donnés, elles se retrouvèrent sur leurs pieds, se débarrassèrent de leur pantalon, et tendant chacune la main à un des cavaliers, elles les conduisirent devant la croupe et les jambes nues de leur mère.

Là, se plaçant par couple de chaque côté du matelas, elles se troussèrent et appuyèrent les fesses contre la culotte masculine.

Les deux hommes bandouillaient.

Rérette, quittant Célestin à qui elle était échue, tomba sur les genoux, se pencha sur le cul de sa mère, et le dévora de feuilles de roses.

Àcette vue, Henry de Beaumelon sortit sa queue et en chatouilla les fesses de Didine, qui se laissa faire quelques secondes, puis dit :

— Oh, le petit diable !

Cette exclamation suspendit les feuilles de roses de Rérette, et le simulé sommeil de la Tortillina, qui, sans se dégager de sa fille, se souleva sur les coudes, regarda autour d'elle, et, apercevant Didine acculée contre les cuisses d'Henry, se tourna vers elle, l'attira sur le matelas et lui baisa le ventre, puis la lécha au cul là où le contact mâle s'était produit.

Cette scène accomplie, toute souriante, et remarquant qu'Henry bandait, elle dit :

— Elles ont leur sel, mes petites, n'est-ce pas ?

— De véritables artistes dans leur jeu.

— Partagez-vous cet avis, monsieur Célestin, vous qui ne montrez pas vos armes ?

— Pour être cachées, elles n'en sont pas moins dans les meilleures dispositions, vous allez en juger par vous-même.

Il prouva en effet qu'il bandait ferme.

— Excellent, dit-elle, nous allons passer au second acte : l'entr'acte ne se prolongera pas trop, et Rérette viendra aider à ce que l'attente ne vous pèse pas.

Elle se retira avec ses deux fillettes dans la pièce voisine ; Henry et Célestin se réinstallèrent dans leur fauteuil et échangèrent leurs impressions.

Ils n'eurent pas le temps de causer longuement : Rérette, absolument nue, ses cheveux dorés dénoués flottant sur les épaules, apparut, avec une serviette d'avocat sous le bras.

Elle salua gentiment, et, posant la serviette sur une chaise, elle l'ouvrit, en tira des photographies, des cartes, et dit :

— Gracieux messieurs, voici des souvenirs que maman vous offre. Si vous n'avez pas été contents de notre visite, ils vous la rappelleront et vous conseilleront de dire beaucoup de mal de nous ; si, au contraire, vous en avez été satisfaits, ils vous rendront le plaisir dans le rêve.

Les photographies de la Tortillina et de ses filles étaient admirablement exécutées ; ils le reçurent avec joie et voulurent em-

brasser la distributrice qui y consentit sans trop de façon.

Elle donna deux cartes de visite à chacun d'eux et ajouta :

— Si notre jeu vous a plu, vous pouvez nous recommander à des messieurs honnêtes et riches ; ils écriront à maman avec un mot de vous sur une de ces cartes, et elle décidera s'il convient de leur accorder une visite. Ces cartes vous permettent aussi de demander un rendez-vous chez nous que maman vous fixera dès la réception.

Elle remit encore des petits prospectus, mentionnant toute une série d'exercices et de fantaisies dans le genre de ceux de cet après-midi, faits pour allécher la concupiscence de vieux paillards.

Célestin et Henry l'admiraient franchement dans cette partie pratique de l'exploitation maternelle, et multipliaient leur pelotage.

Elle les salua d'une très jolie pirouette, et se sauva, pour revenir peu après avec sa mère et sa sœur, entièrement nues.

Les deux fillettes, avec de petites ailes attachées aux épaules, conduisaient par la main la Tortillina qui, d'une beauté idéale dans sa nudité, s'approcha d'Henry et de Célestin, les salua très aimablement et dit :

— Des manœuvres de vue, de toucher, de moutonnements, des retards à vos fantaisies, mes chers hôtes, cela vous servirait moins que votre caprice encouragé ; nous vous accueillons, moi et mes filles, suivez votre fièvre, nous nous appliquerons à la diriger dans le sens le plus précis de vos aspirations.

Elle était magnifiquement belle et troublante, mais Célestin pensait à sa petite Rita, Henry avait fait une réelle prouesse la veille, il y eut des badinages, des folichonneries, des agaceries, il n'y eut pas de possession, et la Tortillina dut porter cette séance au compte de ses séances… surtout artistiques.

Payée pour mimer et poser, elle avait l'âme cuirassée et ne pouvait se blesser dans son amour-propre, de ne pas être baisée, alors qu'elle s'offrait. Elle partit dans les mêmes termes de correction et de convenances qu'à l'arrivée.

Tome 2 · Chapitre 10

Célestin rejoignit Rita au manège ; décidément elle lui portait à la peau et il s'acoquinait avec cette morveuse.

Il lui sembla qu'elle apportait moins d'entrain à sa leçon et qu'elle était palote.

— Es-tu malade, demanda-t-il ?

— Je ne crois pas : j'ai des coliques et aussi quelques tournements de tête.

Après la leçon, il l'emmena courir au restaurant et au théâtre, elle s'amusa comme d'habitude, mais au retour, elle eut encore quelques coliques.

— Diantre, diantre, se dit-il, j'ai eu tort de ne pas me lancer avec la Tortillina, cet après-midi, je crains bien de ne pouvoir baiser Rita cette nuit.

L'égoïsme masculin n'empruntait ici aucun voile.

Rita était fatiguée, cependant la vue de l'appartement lui redonna de l'énergie et elle devint la provocatrice de la volupté.

Àdemi-déshabillée, avec son pantalon, elle s'amusa à courir de sa chambre à celle de Célestin, se tortignollant le bout de chemise qui pendait par derrière, exhibant son cul, sur lequel il se jeta, fou de délire sensuel, comptant enfin la dépuceler de ce côté ; il la prit encore une fois, mais en levrette, ne marchandant pas davantage sa sensation que le matin.

Le lendemain Rita avait ses époques.

Ça c'était ennuyeux, un danger de grossesse s'en dégageait.

Un ennui ne vient jamais seul.

Une lettre de monsieur Pleindinjust plongea Célestin dans de profondes réflexions : cette lettre lui apprenait que mademoiselle Agathe Luneterre avait été surprise enfermée dans un cabinet d'aisances avec une de ses camarades ; que cette camarade avait été chassée ; et que cette exécution accomplie, on le priait de retirer sa nièce. Il était atterré de cette aventure, que rien ne lui laissait prévoir, et il le chargeait de recevoir la misérable jusqu'à ce qu'il eût adopté une résolution à son sujet. Il pensait que mademoiselle Merrydoine, dont son cœur généreux l'avait porté à se charger, chapitrerait l'indigne enfant. Il terminait sa lettre en avisant qu'il indiquait aux demoiselles Maupinais sa maison, pour qu'on la lui menât.

Agathe chez lui ! Agathe, l'instigatrice de sa liaison avec Rita ! Agathe, qui le débaucha en chemin de fer, oui, le débaucha, car

jamais il ne pensa à la possibilité de telles relations sensuelles, avant cette fatale rencontre !

Et avant même le déjeuner, on lui conduisait la fillette, et ils se retrouvaient en présence, avec des airs gênés qui le surprenaient.

Rita embrassa bien fort son amie, mais fit une petite moue de la voir appelée à partager sa chambre pour un temps plus ou moins long.

Agathe regarda Rita, un peu de travers, d'avoir accaparé à tel point Célestin, qu'il la recevait avec une allure plutôt froide.

Célestin eut une légère frayeur, à l'idée que Rita étant indisposée, il ne se contiendrait pas avec Agathe et qu'ainsi il courait à un danger redoutable.

Oui, redoutable, car ici, il était impossible d'en douter, il ne dominerait pas comme avec Rita. Agathe se sentait sûre d'elle-même et elle marchait droit à son but, sans se soucier si elle briserait à droite à gauche des destinées,

Débauchée par son oncle, elle avait trouvé en Finette une intelligence propre à lui développer ses fantaisies luxurieuses et à les placer au-dessus de tout : elle entraîna Rita ; puis devenue audacieuse pour conquérir Célestin et l'attacher à son amie, elle n'entendait pas perdre la part de félicité à laquelle elle se croyait des droits.

Remarquant à table, au déjeuner, la persistance que Célestin apportait à fuir ses regards, à ne pas saisir les rappels de mémoire qu'elle évoquait par des mots à double entente, elle attaqua dès l'après-midi Rita.

La jeune maîtresse de Célestin était horriblement fatiguée par ses règles : Célestin lui recommanda le repos et la résignation et partit sous prétexte de vaquer à ses affaires, en réalité pour échapper à l'acte qu'il prévoyait fatal avec Agathe.

Les deux amies se trouvèrent seules.

Agathe demanda à Rita.

— D'où vient que tu ne m'as pas écrit ?

— Comment l'aurais-je fait ? Je n'ai pas une minute à ma disposition et je n'eusse pu te conter tout ce que je voulais. J'espérais en ta sortie pour tout t'expliquer.

— Me voici sortie et je te retrouve mauvaise à mon égard.

— Moi mauvaise, où le vois-tu ?

— À ton accueil. Je devine les choses, moi ! Tu n'es plus la Rita de la pension.

— Il s'en est tant passé !

— Je t'ai donné un homme, pour que nous en profitions toutes les trois, oui, toutes les trois, Bernerette y comptait, et cet homme, tu le veux pour toi toute seule.

— La vie réelle n'est pas celle qu'on rêve, ou qu'on arrange à la pension.

— Tu l'avoues donc ?

— J'y suis bien forcée ! Tu devines bien des choses, dis-tu ! As-tu deviné que cet homme, que tu revendiques pour un troisième de part, me violerait avec brutalité, en me battant, et finirait par

s'imposer à mes sens ; as-tu deviné que je deviendrais sa maîtresse humble et soumise et qu'il me rendrait enceinte ! Cela, je le pressens, et voilà ma vie rivée à la sienne, alors que Bernerette et toi vous rencontrerez ailleurs les voluptés que vous désirerez.

— Enceinte, toi !

— Il y a de nombreuses chances pour que je le sois ! Vois-tu, Agathe, si tu veux que je t'aime comme à la pension, tu renonceras à Célestin et moi je te promets de te favoriser dans toutes les cochonneries qui te souriront.

— Cochonneries ! Tu appelles s'amuser, des cochonneries ! T'es plus bête que je le supposais. J'appelle ça tout bonnement des plaisirs, et je les choisis à mon idée, non à la fantaisie des autres.

— Si je suis une bête, tu es une dinde de ne pas vouloir me comprendre. Célestin est un homme qui se lassera des petites filles, s'il en trouve trop sur son chemin, et je me charge de te procurer mieux que lui.

— Des petites filles ! Tu me prends pour une petite fille ! Et toi, qu'es-tu ? Une grande femme peut-être.

— Je te le répète, il s'est passé bien des choses depuis que j'ai quitté la pension, et si au lieu de nous quereller, tu te montrais mon amie, nous ne perdrions pas notre temps, nous finirions par nous entendre.

Agathe crut que Rita nourrissait toujours à son sujet le même caprice ; s'adoucissant, elle répondit :

— Mon intention n'était pas de te quereller : seule la réception en est cause. J'espérais m'amuser avec ton homme, puisque Célestin est ton homme, mais j'espérais aussi que nous reprendrions ensemble nos jolies amours.

— Je ne puis, avec mes affaires, songer à m'amuser ; mais si tu es gentille, je te procurerai qui il faut pour t'amuser.

Agathe comprit qu'elle s'était trompée, elle redevint revêche.

— Nous verrons plus tard ce qu'il en sera.

Elle prit un livre et témoigna son désir de tuer le temps en lisant.

Célestin rentra juste pour le dîner. Les deux amies se boudaient, il en fut fort joyeux.

— Elles sont jalouses l'une de l'autre, se dit-il, elles se neutraliseront et je les laisserai se détester.

En vain Agathe essaya-t-elle de le provoquer, il s'en alla aussitôt le repas terminé.

— Qu'allons-nous faire, demanda-t-elle à Rita ?

— Continuer de lire.

Clément ayant appris que Rita était fatiguée, arriva sur les huit heures et demie, pour avoir de ses nouvelles ; il fut reçu très amicalement ; elle le présenta à Agathe et réciproquement, en disant de cette dernière :

— Mon amie de pension, mademoiselle Agathe Luneterre.

— Oh, dit-il, une blonde, une brune, deux jolies fleurs pour un bouquet. Vous deviez vous aimer.

— Elle ne m'aime plus depuis que j'ai quitté la pension, répliqua Rita.

— Je ne puis le croire ! Vos yeux reflètent les mêmes pensées.

Toutes les deux éclatèrent de rire et Agathe s'écria :

— C'est Rita qui se figure que nous ne nous aimons plus ! Pour ma part, je ne demande qu'à l'aimer ! Seulement, elle a un caractère que je ne lui connaissais pas !

— Dam, observa Clément, lorsqu'une jeune fille est libre, elle est bien vite femme.

— Ça c'est vrai, riposta Agathe, et Rita est femme, tandis que je ne suis qu'une jeune fille.

Une jeune fille ! Pas précisément encore ! Mais, pour Clément et pour bien d'autres, avec la maturité acquise par le vice, elle paraissait au-dessus de son âge ; Clément dit :

— Quel dommage qu'on ne se soit pas rencontré, le jour où avec Arthur nous avons accompagné Rita au manège, mon ami vous aurait fait la cour, comme je la faisais à Rita.

— Vous faites la cour à Rita ?

Rita essaya, des yeux, d'arrêter la réponse, elle n'y parvint pas, Clément répondait :

— Rita est ma petite maîtresse, elle l'a bien voulu : vous êtes son amie, il n'est pas besoin de se cacher.

La fillette se rendit compte là qu'il est des expressions et des confidences qu'on doit interdire à un homme et elle intervint :

— Clément exagère les complaisances qu'on a eues pour lui.

— Tu as eu des complaisances, releva Agathe, eh bien moi j'en aurais eu pour son ami si je m'étais trouvée en votre société.

Rita profita de l'exclamation pour reprendre la conversation de l'après-midi.

— Qui te dit que je ne pensais pas à cela, tantôt quand nous nous sommes disputées, murmura-t-elle.

— Dans ce cas, je n'en suis plus.

Rita ne se préoccupa pas de ce mouvement de mauvaise humeur et demanda des nouvelles de Clotilde.

— Elle a écrit, répondit Clément : elle restera absente plus longtemps qu'elle ne le croyait. Mon frère a prié ses beaux-parents de la garder près d'eux le plus qu'ils pourraient.

— Tant pis ! nous étions si heureuses d'habiter la même maison ! Te rappelles-tu Agathe, la jolie Clotilde dont Bernerette nous conta l'histoire ?

— Oui.

— Eh bien, c'est la belle-sœur de Clément et c'est d'elle que nous parlions.

— Ah, j'aurais bien aimé de la connaître !

— Hélas, elle ne retournera pas encore de Rouen.

En cet instant, Annette frappa à la porte du salon, pour s'informer si ses services étaient nécessaires. Sur la réponse négative de Rita, elle se retira, et les jeunes filles se trouvant bien seules dans l'appartement avec Clément, celui-ci s'empressa de demander :

— Et monsieur de Kulaudan, pourquoi ne le voit-on pas ?

— Il est sorti.

— Vous êtes sans personne pour vous tenir compagnie !

— Oh, pour peu de temps ! Je pense qu'il ne tardera pas à rentrer.

— Ah, Rita, puisque Mademoiselle est votre amie et qu'il n'y a personne pour nous gêner, je puis bien vous embrasser et vous tutoyer !

— Oui, oui, intervint Agathe avec un air forcé, ne vous gênez pas à cause de moi.

— Je vous prierai, Clément, répliqua Rita, de vous souvenir de ce que je vous ai dit, la première fois où nous avons causé ensemble. Je ne veux d'intimité devant personne, et c'est la seconde fois que vous parlez à tort et à travers : la première devant votre ami, la seconde devant Agathe. Vous êtes un sot, et à l'avenir, je ne veux plus avoir affaire à vous.

Elle se leva, se dirigea vers la porte et ajouta :

— Votre visite a assez duré : mon tuteur ne serait pas content s'il savait que vous restez trop longtemps lorsqu'il n'est pas là.

— Rita, que vous prend-il, je ne m'en irai pas, vous laissant en colère.

— Vous ne vous en irez pas ! Eh bien, moi, je vous cède la place et je me retire dans ma chambre. Agathe est assez grande pour vous tenir tête.

Agissait-elle ainsi avec un secret dessein ? Le doute n'était pas permis. Elle referma bruyamment la porte, et doucement revint par un autre côté assister à ce qui se passerait.

Quoique tout interdit, Clément voulut s'élancer à sa poursuite, Agathe le retint :

— Eh, laissez-la, Monsieur Clément, ne vous disais-je pas qu'elle avait mauvais caractère depuis sa sortie de pension !

— Je ne l'ai jamais vue ainsi.

— Ni moi ! Vous pouvez rester tant qu'il vous plaira, je ne vous fausserai pas compagnie.

— Que vous êtes gentille !

— Pas autant que Rita, à vos yeux !

Il la regarda de plus près ; elle souriait, il s'empara de sa main et la baisa en disant :

— Quelle méchante, d'être ainsi partie ! On aurait pu s'entendre pour se réunir avec mon ami, et quelle partie de plaisir tous les quatre ensemble.

— Je ne veux pas votre ami ! Pourquoi me parler de lui puisque nous sommes seuls !

Il était écrit que Clément s'effarerait devant ces fillettes, dont l'une le dépucela et dont l'autre lui adressait une invite non dissimulée, en le saisissant par le cou et l'embrassant, en reconnaissance du baiser reçu sur sa main. Elle l'attira sur le canapé et continua :

— Asseyez-vous tout près et causons, voulez-vous ?

— Si je veux ! Néanmoins, j'ai de l'ennui de savoir Rita fâchée.

— Elle ne le sera pas toujours ! Dites, si nous jouions ensemble !

— Jouer ensemble ! À quoi ?

— Au petit mari et à la petite femme, eh ! Vous êtes le petit mari, je suis la petite femme, ça va-t-il ?

— Oui, vous êtes ma petite femme.

Elle se rapprocha, se serra contre lui et reprit :

— Quand on est le petit mari d'une petite femme, on l'embrasse gentiment, oui, comme ça, et on lui prend la taille comme vous faites, et on donne des baisers, oui, oui.

Elle y alla de ses lèvres sur les siennes, et alors il comprit la provocation.

— Oui.

Elle n'avait pas d'hésitation.

Il dit :

— N'es-tu plus pucelle ! Rita ne l'était plus.

— Si je le suis, tu me dépucelleras, aurais-tu peur ?

— Peur !

Ne marchandant pas l'offre de son corps, comme l'eût fait une femme, ou une coquette, elle se pressait de plus en plus, et comme il la tenait par la taille, elle lui passa les bras autour du cou, l'embrassa tendrement,

Il envoya la main sous ses jupes, elle écarta les cuisses, pour qu'il l'introduisit à travers le pantalon.

— Tu es pucelle, dis, et je vais te dépuceler.

— Oui, dépucelle-moi.

— Est-ce bizarre la vie, tout de même ! Rita m'a dépucelé et je vais dépuceler une de ses amies.

Il lui dégrafait le pantalon, elle le sortit vivement des jambes et murmura :

— Tu sauras bien le faire ?

— Oh, je crois ! C'est là, à ce petit coin, qu'il faut pousser. Ôte aussi ta robe et étends-toi sur le canapé, nous nous mettrons à l'aise.

La robe alla sur le tapis rejoindre le pantalon, et lui se déshabilla en chemise.

Mais avant de commencer, il la pelota, lui caressa les fesses et les tripota. Elle tremblait de désir, cette fillette, et le pelotage allongeant le temps, craignant de n'être pas dépucelée, elle lui dit :

— Dépêche-toi, dis, je voudrais être femme ! Ne me fais pas languir.

Il ne comprenait pas cette hâte, il ne savourait pas encore ce fruit vert qui demandait à mûrir, mais il éprouvait dans sa chair l'attirance de la femelle, il bandait et il l'attaqua.

Elle se prêta à l'assaut, comme elle s'y fût certainement prêtée pour Célestin ; sa jeune virginité ne tarda pas à être envahie par la queue de Clément, pénétrant dans le conin sans occasionner trop de souffrance.

— Tu rentres, tu rentres, dit-elle, ah, quoi qu'il arrive, je ne suis plus pucelle !

Ne plus être pucelle, tout était là pour elle ! Il lui semblait que délivrée de ce qui est un prestige pour la majorité des filles, elle acquérait le titre de prêtresse d'amour, elle devenait assez importante pour lutter contre son oncle, contre l'univers.

Ressentait-elle du plaisir à cet acte, unique dans la vie d'une femme ! Pas plus qu'elle ne ressentit de souffrance. Elle se confinait dans sa cérébralité viciée, pour retirer plus de satisfaction dans sa vanité, au contact mâle, que de vibrations sensuelles. Elle n'était déjà plus la fillette délurée qui, au commencement de ce livre, séduisit Célestin et prit plaisir à cette séduction : elle était la dévoyée amoureuse, courant éternellement après le feu de la passion, sans jamais en éprouver les chaleurs bienfaisantes, par cela qu'elle n'y verrait pas les clartés illuminant les joies d'autrui, mais les crispations physiques jetant ses amants dans les violences et leur infligeant des tares matérielles et morales.

Elle s'avachissait maintenant sous l'étreinte de Clément, jouissant dans sa possession plus qu'il ne jouit avec Rita, grâce à cet abandon de la fillette, lui livrant ses chairs et ses instincts : elle écartait les cuisses à se briser les articulations, et il nageait, le ventre convulsé, sur cette peau carminée et blanche qui répondait à son frottement.

L'homme ne devine jamais le degré d'influence qu'il exerce sur une femme : il se trompe dans ses jugements, il suppose être adoré de celle-ci, il se flatte d'être le maître de ses sens, parce qu'elle trépigne et s'affole à son contact. Trépignement et affolement prouvent simplement la désillusion féminine, ne trouvant pas en lui le maître du cœur et de la chair, et voulant quand même ravir au ciel voluptueux une étincelle de la vibration des feux passionnels de l'immensité. Au contraire, celle-là lui apparaît indolente, nulle, sans élans et il la méprise, s'en dégoûte, alors qu'elle s'anéantissait dans le choc de son amour, et qu'avec un peu d'attention, il en eût fait la plus merveilleuse des amoureuses.

On passe à côté de son bonheur, de la réalisation de ses rêves.

Clément avait joui vraiment avec sa belle-sœur Clotilde ; et là, cette jouissance fut une jouissance imposée du fait de la débauche qui rassembla les quatre personnages ; avec Agathe, il laissa les derniers vestiges de l'enfance, se transforma en homme, et jouit, jouit, comme un être qui conquérait la foi de la vie et l'amour.

Agathe, prise, reprise, hardiment manœuvrée par cet adolescent, se demandait ce que signifiait une telle chevauchée de ses cuisses et de son ventre, commençait à trouver longue cette course au plaisir où il lui coulait à l'intérieur un fleuve brûlant de

sperme et elle s'affaissait chaque fois que ressortait la queue humide, la mouillant tout autour du conin, pour la retranspercer promptement de nouveau. Elle ne résistait pas, mais il lui naissait des velléités de rejeter hors de son étreinte cet amant insatiable.

Cependant la queue, engloutie et resserrée dans son vagin, la fourrageait en conscience ; elle reprenait l'instinct de la sensation possible et elle favorisait l'éjaculation pour atteindre le sommet idéal de béatitude qu'elle espérait.

Le mâle seul se repaissait.

Ils ne prononçaient plus un mot. Agathe de plus en plus prostrée sur le canapé, se sentait pétrir sur toutes les parties du corps par les mains de Clément ; elle crut que la mort surviendrait par cette queue conquérante, ne cessant de se délecter au pucelage qu'elle venait d'enlever.

L'un et l'autre remplissaient leur rôle : le mâle victorieux dominait la femelle abattue, sous le poids de son triomphe et de sa force. Clément exultait, il ne se reconnaissait plus, et la fille qu'il subjuguait, dont il entourait la taille d'un bras puissant, dont il inspectait toutes les chairs avec des doigts enragés, il allait l'emporter comme sa proie ; elle râlait presque sous les secousses qu'il lui imprimait, il repoussait difficilement la pensée d'affirmer sa virilité par un coup dans son cul, et il la reniflait, comme un porc renifle les immondices, une voix gouailleuse suspendit subitement leurs ébats : Célestin, debout derrière eux, disait :

— À la bonne heure, mes tourtereaux, vous n'avez pas été longs à vous mettre d'accord ! Je suis bien fâché de vous troubler, mais il ne me convient pas de prêter mon appartement à des fo-

lies dont je ne dirige pas le programme. Veuillez laisser là votre belle, Monsieur Clément, et trouvez bon qu'à partir de demain et jusqu'à nouvel ordre, je vous interdise l'accès de mon domicile. Quant à vous, ma jolie enfant, j'ai envoyé chercher Félicité, ma bonne et dévouée servante : vous coucherez avec elle, et demain, à la première heure, on vous conduira au chemin de fer. Vous irez auprès de votre respectable et vénéré oncle, continuer la série de vos hauts faits.

— Monsieur Célestin, voulut dire Clément.

— Assez.

Agathe vit partir Clément avec une indifférence plus affectée que réelle ; quand elle sortit du salon pour rejoindre Félicité qui l'attendait, toisant Célestin de la tête aux pieds, elle lui dit :

— Imbécile !

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9bauch%C3%A9es_pr%C3%A9-coces. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.